
TAYLOR INSTITUTION
DOMI NUS ILLU
MINA TIO MEA



Inconnu a Barbier

très Rare

4115



LE DESESPOIR AMOUREUX
Avec les Visions
de
DON QUICHOTTE

252 **Don Quixote.**—Les Despoir Amoureux, avec les Nouvelles Visions de Don Quichotte, Histoire Espagnole, sm. 8vo, *plates*, old calf, 1715

LE DESESPOIR AMOUREUX,

AVEC

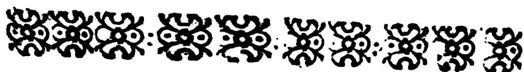
LES NOUVELLES VISIONS DE DON QUICHOTTE.

HISTOIRE ESPAGNOLE.



A AMSTERDAM,
Chez JOSUE' STEENHOUWER,
&
HERMANUS UYTWERF,
Sur le Rockin vis à vis la porte de la Bourse,

M. DCCXV.



AVERTISSEMENT.

Voici, cher Lecteur, un Ouvrage que je vous presente, qui est plein d'avantures surprenantes & agréables. Il y a lieu d'esperer qu'il servira également à l'instruction, & au divertissement de ceux qui le liront. Ils y trouveront des exemples pour former les mœurs, & une grande varieté pour entretenir l'esprit. Nous en sommes redevables aux Ecrivains Espagnols que je n'ai quasi fait que traduire, & sur tout à l'Auteur de l'Histoire de la belle Floride, & du Berger Philidon, avec les Visions de Don Quichotte, *dans son Livre intitulé,* Homicidio de la fidelitad, y la defensa del honor; *imprimé à Paris, l'an mil six cens neuf, chez Jean Richer, & connu en sa Langue originale plus d'un siécle avant que Miquel Cervantes, qui a donné le célébre Roman de Don*

Quichotte ait été au monde. On a tâché de rendre ces histoires en quelque façon convenables au genie, & aux manieres de la Nation, & de les écrire avec une pureté de stile proportionnée au goût du siécle. Recevez-les, s'il vous plait, mon cher Lecteur, avec le même esprit que je vous les presente, c'est à dire, avec toute la bonne volonté possible, & je me flatte que vous en serez content.

TABLE



TABLE DES HISTOIRES

Contenuës en la Premiere Partie.

Fin de la Table de la I. Partie.

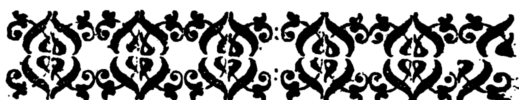


TABLE DES HISTOIRES

Contenuës en la SECONDE PARTIE.

Fin de la Table.

LE

Pag. 1





LE DESESPOIR AMOUREUX,

AVEC

LES NOUVELLES VISIONS DE DON QUICHOTTE.

HISTOIRE ESPAGNOLE.

LEs charmes de Cerès avoient fait place à ceux de Pomone. Les arbres couverts de fruits, & la vigne chargée de raisins, ornoient les campagnes, qui venoient de perdre

leur premiere parure. Enfin l'Automne succedoit aux douceurs d'un long Printems, & d'un agréable Eté, lors que l'Illustre Philidon devint passionnément amoureux de la belle & charmante Floride. Il étoit si penetré des appas de cette aimable personne, qu'il n'en dormoit ni le jour ni la nuit. Il fit tout son possible pour s'en faire aimer. Mais ne pouvant toucher le cœur de cette insensible, il s'abandonna aux peines les plus cruelles de l'amour.

Cet Amant malheureux meritoit un meilleur sort. Il étoit fort riche, de bonne maison, & un des hommes du monde le mieux fait. Ses parens qui l'aimoient infiniment avoient eû grand soin de son éducation. Il avoit fait ses études à Salamanque premiere Université d'Espagne, où il s'étoit acquis beaucoup de reputation; de sorte que quand il fut de retour chez lui, chacun le regardoit avec estime,

me, & comme un homme qui seroit un jour un grand personnage. Il avoit tous les talens qui pouvoient donner des sentimens avantageux de sa personne, & l'on peut dire que rien n'étoit au dessus de son merite. Mais l'Amour qui fait gloire d'assujettir les plus beaux Esprits à son Empire, se rendit bientôt le Maitre du cœur de Philidon.

Comme il étoit naturellement un peu melancolique, il aimoit la solitude, & préféroit les plaisirs de la campagne à ceux de la ville. Il faisoit sa demeure dans un lieu champêtre proche des montagnes de l'Aragon. Mais que cette demeure lui couta cher ! que cette solitude lui devint funeste ! ce fut là qu'il vit la belle Floride, & que dans le dessein de lui plaire, il prit la resolution de suivre la vie des bergers. Si bien qu'on fut surpris de le voir un matin vêtu en Pasteur, conduisant un trou-

peau, avec une houlette à la main, & une panetiere à ſon côté.

Un Gentilhomme de ſes amis, qui avoit été ſon camarade d'étude, s'habilla comme lui, & prit le nom de Daphnis. Quelque tems après l'on reconnut que ce deguiſement n'étoit fait que pour aller dans ces deſerts après la belle Floride, de laquelle Philidon étoit toujours fort amoureux. Je crois qu'il eſt à propos d'expliquer ici qui étoit cette belle & dedaigneuſe Floride, afin de mieux juger de ſon caractere.

Il y avoit près de la maiſon de Philidon un village où demeuroit un riche Laboureur qui avoit une fille unique, dont la mere mourut en la mettant au monde. Le regret que cet homme eut de la perte de ſa femme qui pouvoit paſſer pour un miracle de beauté, & de ſageſſe, fut ſi grand, que ſa douleur ſurmontant ſa raiſon le mit bientôt au tombeau. Ce Pere en

en mourant laissa sa fille sous la tutelle d'un de ses Oncles, qui étoit très-riche & très-honnête homme.

La beauté & les perfections de cette fille, croissant avec l'âge, surpasserent en peu de tems celles que sa mere avoit eu, encore qu'elles eussent été très grandes. A peine avoit-elle atteint sa quiziéme année, que chacun étoit ravi de la voir, & ne pouvoit s'empêcher de dire qu'il sembloit que le Ciel eût pris plaisir à former une si belle & si rare personne. Elle avoit les cheveux noirs, le teint blanc, de grands yeux perçans jusqu'au fond de l'ame, un sourire gracieux, les plus belles dents du monde, des levres couleur de corail; sa gorge, ses mains & sa taille relevoient encore tous ces avantages de la nature. Enfin toutes ces beautés attiroient les yeux; & ceux qui s'arrêtoient trop à admirer ses appas, s'en rendoient incontinent amou-

reux, & ſouffroient de cruels martyres. Voilà ce qu'il en coute quand on s'applique trop à conſidérer ce qui eſt aimable, & qu'on ne reflêchit pas aſſez au danger qui en peut arriver.

Cependant le bruit de la beauté de Floride augmentoit de jour en jour. Elle fut recherchée en mariage, non ſeulement par les plus conſidérables de ſes voiſins, mais encore par les plus galans Cavaliers de toute l'Eſpagne. En un mot, c'étoit à qui pourroit la poſſeder; & les obſtacles qu'elle oppoſoit à leur paſſion, ne ſervoient qu'à la rendre plus ardente.

Son Oncle qui étoit bien-aiſe de la marier, afin qu'on ne crut pas qu'il voulut retenir ſon bien, lui propoſa pluſieurs partis avantageux: mais ſoit qu'elle n'eut pas encore ſenti les aiguillons de l'amour, ou qu'elle diſſimulât ſes ſentimens, elle refuſa les propoſitions de ſon Oncle, en lui repreſentant qu'elle

qu'elle étoit encore trop jeune pour songer au mariage. Son Oncle qui ne vouloit point la chagriner ; ne lui en parla plus, attendant qu'elle choisit elle-même un mari à son gré. Il savoit qu'il ne faut jamais forcer les inclinations, sur tout en matiere de mariage, & que ceux qui se font par force, deviennent rarement heureux.

Peu de tems après le retour de Philidon en son logis, la charmante Floride s'habilla en Bergere ; & sans se mettre beaucoup en peine des remontrances de son Oncle, ni des avertissemens de ses voisins, elle voulut imiter les Bergeres de son village, & mener paitre en leur compagnie, le troupeau de son Oncle.

Elle parut si belle avec cet habit, que chacun voulut suivre son exemple. Les Laboureurs, & même les Cavaliers les plus distinguez accouroient de toutes parts, & venoient adresser leurs vœux & leurs prie-

res à cette Venus mortelle ; ils ſui-voient pas à pas le troupeau qu'elle conduiſoit, & ne ſongeoient qu'à trouver l'occaſion de lui déclarer leur amour. Philidon étoit de ce nombre, & on remarquoit dans toutes ſes actions qu'il n'étoit pas ſeulement amoureux, mais encore idolatre des charmes de ſa Bergere.

Quoi que la belle Floride eut embraſſé une profeſſion ſi peu convenable à ſon merite & à ſes appas, elle ne diminua rien de l'honnêteté qui lui étoit ſi naturelle ; au contraire elle avoit tant de ſoin de la conſervation de ſon honneur, que pas un de tous ſes amans, ne pouvoit ſe vanter d'avoir reçû d'elle la moindre faveur. Cependant elle n'étoit pas de difficile accès : elle aimoit aſſez la compagnie des Bergers, & même elle les traitoit avec toute la courtoiſie, que ſa vertu lui pouvoit permettre ; mais ſi quelqu'un entreprenoit de la

cajo-

cajoler & de lui parler de son tourment, elle rejettoit ses discours fort loin, & ne le regardoit plus que comme un ennemi d'autant plus dangereux, qu'il vouloit se rendre aimable.

Avec cette maniere d'agir, on peut dire qu'elle faisoit plus de dégât dans le païs que n'en auroit pu faire la plus cruelle Lionne. Sa douceur & sa beauté attiroient le cœur de ceux qui conversoient avec elle. Ils ne pouvoient s'empêcher de l'aimer, & de former la resolution de la servir. Mais à mesure que sa beauté, sa douceur & ses autres belles qualitez faisoient naitre l'esperance, sa froideur, & quelquefois son dédain mettoient au desespoir ceux qui avoient la temerité de s'y exposer. On en voyoit souvent mourir; & en cet état ils ne trouvoient aucun secours, & ne pouvoient faire autre chose que de s'écrier que c'étoit une ingrate, & une cruelle. Quelque-

quefois l'on entendoit retentir les montagnes & les valées des plaintes de ses amans. On voyoit son nom gravé sur l'écorce des arbres, avec des Las d'amour, & des couronnes, pour montrer que Floride étoit seule digne de porter un diadême sur toutes les beautez de la terre.

Ici soupiroit un aimable Berger, là se plaignoit un Illustre Cavalier, des environs de ce rocher on entendoit des chansons amoureuses, de cet antre des plaintes desesperées; & tel passoit les heures de la nuit assis au pied d'un chêne, que sans fermer les yeux, le Soleil le surprenoit à son lever. Il s'en est vû qui sans donner repos, ni treve à leurs tourmens, au milieu de l'Eté & de la plus brûlante chaleur du jour, étendus sur le sable ardent, ne faisoient que soupirer, & repandre des larmes. C'étoit là les trophées que l'amour dressoit aux charmes de la belle

Flori-

Floride, & les marques visibles de son insensibilité. Ceux qui connoissoient cette inhumaine étoient en peine de savoir si sa cruauté dureroit encore long-tems, & enfin qui seroit l'heureux qui jouïroit d'une beauté si rare.

Toutes ces choses font assez connoitre quel étoit le malheur du Berger Philidon. Cet amant sur qui le Ciel avoit versé le plus beau de ses richesses, devoit avoir une destinée plus favorable. On peut dire qu'il étoit unique en esprit, seul en courtoisie, sans pareil en agrémens, phenix en amour, magnifique sans orgueil, grave sans presomption, civil sans bassesse, aussi honnête qu'amoureux, & enfin le premier pour la bonté du cœur, & sans second pour ce qui dépend du malheur. Il aima, il fut haï : il adora, & fut dédaigné : il pria une cruelle, importuna un marbre, courut après le vent, cria dans les deserts, &

servit

servit une ingrate, qui pour toute recompense fut la cause de sa mort au milieu de ses plus beaux jours, Cependant il semble que cette cruelle & dédaigneuse Floride n'est pas tant cruelle ni dédaigneuse si l'on donne à l'honneur, ce qu'on defere à l'amour ; car selon les raisons qu'elle dit près de la sepulture du Berger Philidon, elle prouve qu'elle n'a nul tort, en cette rencontre, ainsi qu'on le verra dans la suite de cette histoire.

Le fameux, & par imagination le vaillant & courageux Chevalier errant Don Quichotte passant à travers les buissons & les haliers, cherchant quelque avanture digne de sa renommée : rencontra un jour six Bergers vêtus de Juppes pastorales noires; leurs têtes étoient couronnées de Guirlandes de cyprès, & chacun d'eux portoit à la main un gros bâton de houx. Ils étoient acompagnez de deux Gentils-hommes à cheval en fort bon équi-

équipage, & de trois valets à pied, qui les suivoient. Don Quichotte les aborda. Ils se saluerent de part & d'autre avec beaucoup de courtoisie ; & pour commencer la conversation, il leur demanda où ils alloient. Ils lui répondirent qu'ils accompagnoient cette troupe de Bergers pour se trouver aux funerailles du célébre Philidon, autant à plaindre par son malheur, qu'il étoit estimable par son merite.

Pendant le chemin l'un de ceux qui étoient à cheval parlant à son ami, il me semble, dit-il, Seigneur Vivalde, que nous ne devons pas être fâchez de nous detourner d'une journée pour assister à un enterrement qui ne peut être que très fameux selon les étranges événemens que ces Bergers nous ont racontez. Je ne regreterai jamais, Seigneur, répondit Vivalde, le sejour & le retardement d'une journée pour un sujet si rare & si solemnel, & je retarderois

derois même volontiers davantage s'il en étoit besoin.

Ces paroles excitérent la curiosité de Don Quichotte. Il les pria avec beaucoup de politesse de lui conter toute l'histoire, & de lui dire ce qu'ils avoient apris de la charmante Floride, & de l'infortuné Philidon. Vivalde, que de sa part ne cédoit jamais à personne en courtoisie, lui témoigna de bonne grace qu'il feroit ravi de satisfaire sa curiosité, & lui dit que cette même matinée ayant rencontré ces six Bergers dans ce triste équipage, ils avoient voulu savoir le sujet d'un tel deuil; à quoi l'un d'eux prenant la parole pour tous ses compagnons, fit un ample recit des merveilles & des beautez de la Bergere Floride, & des amours de plusieurs qui la recherchoient, & principalement de la mort du fidéle Berger Philidon, aux funerailles duquel ils disoient aller.

Après

Après plusieurs propos sur ce sujet, Vivalde demanda à Don Quichotte à quelle occasion il marchoit armé de la sorte dans un païs si pacifique ? La profession, dit Don Quichotte, & la façon de vivre que j'ai choisie, ne me permettent pas d'aller autrement. L'oisiveté, & les delices sont le partage des gens sensuels, mais le travail & les armes sont pour ceux qu'on apelle Chevaliers errans. Leur vertu est si grande & leur nom si célébre, que je tiens à grande gloire d'être le moindre d'entre eux.

Ce Discours leur fit croire que Don Quichotte étoit fou, & certainement ils ne se trompoient pas ; mais pour en être plus assuré, & savoir de quelle espéce de folie, Vivalde lui demanda ce que c'étoit que d'être Chevalier errant.

Je vois bien, répondit Don Quichotte, que vous n'avez jamais lû les Annales d'Angleterre, où l'on trou-

trouve les prouesses & les beaux faits d'armes du Roi Artus, qu'on dit par une tradition commune dans tout le Roiaume de la Grand' Bretagne, n'être pas mort; mais que par un art magique, il fut transformé en Corbeau, & qu'un jour il doit revenir en son Roïaume, & reprendre le sceptre en main. Depuis cette transformation, on n'a jamais vû les Anglois faire la guerre aux Corbeaux dans la crainte d'offenser en eux la personne de leur Roi. Ce fut du tems de ce Prince que l'on institua l'Ordre des Chevaliers de la Table ronde si renommé par toute la terre, & ce fut dans son Roïaume que se passerent les amours de Lancelot, & de la Reine Genevre, dont l'histoire est si connuë, qui est écrite selon la verité, & qui ne tient de la fable. Cette histoire marque que ces amours furent traitées par la conduite de l'Illustre Dame de Quintagnognes; ce qui a don-

a donné lieu à de fameux Romans & à d'agreables chansons si bien chantées dans toute l'Espagne, & qui ont célébré la memoire de Lancelot d'une maniere, que jamais Cavalier n'a été tant honoré ni aimé des Dames.

Depuis ce tems-là, cet Illustre Ordre de Chevalerie s'est repandu dans diverses parties du Monde, & les Cavaliers les plus connus, & les plus renommez de cet ordre par leurs prouesses, ont été le vaillant Amadis de Gaule, & tous ses enfans & ses neveux jusqu'à la cinquiéme génération; le valeureux Felix Mars d'Hircanie, & celui qu'on ne sauroit assez louer, Tirante le blanc, auquel nous pouvons ajouter cet invincible Cavalier Don Belianis de Grece, duquel les beaux faits d'armes nous ont été communiquez. Voilà, Messieurs, les principaux & les plus Illustres Chefs de cet Ordre de Chevalerie, dont je fais pro-

fession

fession quoi qu'indigne, & je la fais aux mêmes conditions que ces braves Chevaliers. C'est pourquoi je cours par ces lieux solitaires, cherchant des avantures, avec la resolution d'offrir mon bras & ma personne pour la défense des foibles, quelques dangers que je pusse courir.

Ce Discours de Don Quichotte confirma la compagnie dans la pensée qu'elle avoit qu'il étoit privé de jugement. Vivalde qui étoit d'une humeur plaisante & d'une conversation agréable, voulant se dédommager de l'ennui du chemin qui lui restoit à faire, & des funerailles, où il alloit, lui dit, Seigneur Chevalier errant, la profession que vous avez prise me paroit plus penible que celle des Moines les plus austeres. Oui, sans doute, répondit fierement Don Quichotte, & même plus utile & plus necessaire; car n'est-il pas vrai que ces paisibles Solitaires vivent dans

un

un repos assuré, & qu'exempts de crainte & de peril, ils prient doucement le Ciel pour le bien de la Terre; mais nous, comme Soldats & braves Cavaliers, nous exécutions ce qu'ils demandent; & par le tranchant de nos épées, nous exterminons les brigans de la terre, non pas à couvert, mais en pleine campagne. Nous sommes exposez en Eté aux plus grandes chaleurs de la Canicule, & en hiver aux plus cruels frimas de la Scythie. Les travaux les plus penibles ne nous font pas peur, parce que nous sommes persuadez que le Ciel nous fait l'honneur de se servir de nous pour exercer sa justice sur la terre. Et puisque les choses de la guerre, & tout ce qui en dépend ne se peuvent exécuter sans beaucoup de peines & de travail, je ne comprends pas comment il se trouve encore aujourd'hui des gens assez hardis pour soutenir que les Lettres l'emportent

tent sur les Armes. Quelques docteurs qu'ils soient, ils ne sont que de francs ignorans là-dessus. Les travaux de l'esprit, disent-ils, surpassent ceux du corps ; le plaisant raisonnement : s'agit-il ici d'un crocheteur qui n'a besoin que d'un bon dos & de fortes épaules. Non, non, un Cavalier doit être doüé de beaucoup d'esprit & de jugement dans toutes les rencontres qui regardent sa profession. Combien, par exemple, au siege d'une ville, faut-il que l'assiegeant & l'assiegé fassent preuves de leur bon sens & de leur prevoyance. Passons outre, & voyons si par les seules forces corporelles nous pouvons découvrir les entreprises de nôtre ennemi ; faire de justes conjectures des stratagêmes dont il pourroit se servir contre nous ; prevoir les difficultez où il voudroit nous jetter ; éviter les pertes & les dommages qui pourroient s'en suivre. Toutes ces choses sont autant

d'actions qui dépendent de l'esprit auxquelles le corps ne participe aucunement. Et puisque l'exercice des Armes demande aussi bien de l'esprit, & de l'entendement que celui des Lettres, il reste presentement à voir lequel des deux esprits travaille le plus, ou celui de l'homme de lettres, ou celui de l'homme de guerre. Pour bien examiner cette question, il faut considerer la fin & le but que chacun d'eux se propose: car le merite & la dignité d'une action se doit mesurer par la fin où elle tend. Or est-il que la fin & le but des Lettres humaines est de mettre la Justice distributive à son point, de rendre à chacun ce qui lui apartient & de donner ordre que les bonnes Loix soient observées. Fin à la verité genereuse, haute & digne de grandes louanges, mais non pas tant que celle des armes qui ont pour leur objet & pour leur fin la paix qui est le plus grand bien

que les hommes puissent desirer; sans elle il n'y a point de vrai bien, & c'est cette heureuse ressource de tous les biens qui est la veritable fin de la guerre. Suposé cette verité que la fin de la guerre est la paix, & qu'en cela elle a de l'avantage sur les Lettres, faisons maintenant une comparaison des maux corporels qu'endure un homme de Lettres avec ceux qui sont ordinaires à un Cavalier qui fait profession des armes, & voyons qui des deux mérite d'emporter le prix.

Don Quichotte poursuivoit son discours en si bons termes qu'il fit quitter à ceux qui l'écoutoient l'opinion qu'ils avoient conçûë qu'il étoit fou. Et voyant que les Cavaliers qui étoient en sa compagnie, prenoient beaucoup de plaisir à l'entendre, pour augmenter le contentement qu'ils témoignoient en avoir, il continua son discours, & leur dit, il faut demeurer d'a-

cord

cord qu'il est necessaire d'employer bien des années, de soutenir bien des travaux & de surmonter bien des difficultez pour réussir dans l'étude des Lettres. Elles demandent une application assidue, sans autre profit que la satisfaction qu'elles donnent à l'esprit ; en étudiant on ne gagne point de bien. Quiconque s'aplique aux Lettres étant pauvre, demeure pauvre ; mais ce qu'il y a de merveilleux dans l'étude, c'est que les Muses ne distinguent point les hommes par la naissance ni par les richesses, & qu'il n'y a que leurs plus assidus Courtisans qui soient les plus favorisez. Quelques indigens qu'ils ayent été pendant leurs études, les recompenses s'en suivent tôt ou tard ; elles leur donnent souvent le moyen de monter aux premieres dignitez, & si leurs commencemens ont été obscurs & penibles, leurs progrès sont également pleins de douceur, d'honneur & d'abon-

dance. Au contraire les gens de guerre sont exposez à des travaux & à des perils continuels, & combien, Messieurs, en avez vous vû qui ayent été recompensez selon leur merite. Nous voyons que les gens de Lettres ont toujours de quoi sufisamment s'entretenir, & que l'homme de guerre manque presque toujours de tout. Difference fort desagréable pour les gens de guerre, & qui paroit très injuste, mais qu'il est absolument impossible de reformer suivant le train qu'ont pris les choses du monde; car tout est plein de charges, d'offices, de benefices, & de fonctions qui ne peuvent être données qu'à des gens de Lettres; au lieu que les gens de guerre ne peuvent presque jamais être recompensez que de la liberalité, & de la bourse de leur maitre.

Voilà l'état certain de l'une & de l'autre profession. Il ne reste plus sur ce sujet qu'une question à

traiter, savoir laquelle de ces deux professions a la préeminence sur l'autre. Ecoutons leurs raisons. Les Lettres disent que sans elles les Armes ne se pourroient maintenir, parce que la guerre se fait aussi par certaines loix & certaines regles auxquelles elle est sujette, & que par cette raison il faut conclure que les Armes dépendent des Lettres, & de ceux qui les exercent. Elles ajoutent que sans elles les beaux faits d'armes seroient ensevelis dans l'oubli, & que si les Guerriers sont animez de l'amour de la gloire, ce sont elles qui la distribuent, & qui donnent aux Heros cette reputation éternelle, qui est la plus Illustre recompense de la vertu.

Les Armes au contraire repliquent que les Loix même ont besoin de leurs secours, puisque ce sont les Armes qui défendent les Republiques, qui conservent les Roïaumes, qui gardent les villes,

qui assurent les chemins & qui affranchissent les mers des Corsaires ; qu'autrement toutes choses seroient dans là confusion, & dans le desordre qu'aporte avec soi une guerre qui n'a point d'autre droit ni d'autre regle que la force & la violence. A cette consideration, les Armes en ajoutent une autre que ce qui coute le plus merite d'être le plus estimé. Elles avouent que pour parvenir à un haut degré de doctrine & de sagesse, il faut beaucoup de tems & de peine ; que la Science ne s'aquiert qu'avec de grandes incommoditez, de longues veilles & des travaux assidus ; mais elles soutiennent que pour faire un veritable homme de guerre, il y a bien plus de peine sans comparaison que pour faire un homme de lettres. Quel courage & quelle intrepidité ne faut-il point à un homme de guerre ? il est à tous momens en danger de perdre la vie, de tomber entre les mains des ennemis,

mis, d'être exposé à souffrir la faim, la soif, la nudité, & mille autres choses fâcheuses. Par ces raisons les Armes l'emportent sur les Lettres, & je suis très ravi d'avoir pris ce parti, & très content de cet exercice de Chevalerie errante. Quoique nous vivions dans un siecle corrompu, & qu'il soit à craindre que la poudre & le plomb, ne m'ôtent la vie, néanmoins je ferai tous mes efforts pour éterniser ma memoire dans tout l'Univers; & je suis persuadé que si je me mets une fois en campagne avec mes pretentions, j'acquererai plus de gloire que les Chevaliers errans des siécles passez, pour m'être exposé à des dangers beaucoup plus grands & plus redoutables qu'ils n'ont jamais fait.

Tout le travail dont je vous ai parlé, n'a rien qui aproche du contentement que je reçois quand je m'imagine qu'après avoir mis à fin les plus grandes avantures du

monde, après avoir éprouvé la valeur de ma personne en plusieurs rencontres considerables, après avoir acquis par mes prouesses & mes hauts faits d'armes une grande renommée, quand j'arriverai à la Cour de quelque grand Monarque, j'entendrai, tous les lieux par où je passerai, retentir du bruit de mes louanges; on dira, voici celui qui a vaincu en duel le Geant Bocabrune qui étoit la terreur des plus braves; c'est lui qui a rompu l'Enchantement dans lequel gemissoit le grand mamelu de Perse depuis près de neuf cens ans; c'est lui qui est la felicité du Monde & le destructeur des monstres qui le persecutent. A ces cris, & à ces acclamations, le Roi du païs où j'arriverai, m'ayant reconnu à toute la Noblesse qui sera à sa Cour, de sortir pour recevoir la fleur de la Chevalerie. Ils sortiront tous pour obeïr au commandement de leur Roi, & lui-même en

en personne s'avancera & viendra à ma rencontre au milieu de l'escalier. Il m'embrassera étroitement, en me baisant en signe d'estime, & d'amitié. Les compliments faits, il me menera par la main à la chambre de la Reine, où je la trouverai avec l'Infante sa fille qui sera, ou doit être une des plus belles, & des plus accomplies Princesses du monde. Il arrivera que cette Princesse jettant les yeux sur moi, & moi sur elle, il nous semblera à l'un & à l'autre que nous serons ravis en extaze, & sans savoir pourquoi ni comment, nous demeurerons pris, & enlacez dans les rets de l'amour, avec la plus grande inquiétude du monde pour les difficultés qu'il y aura de nous parler, & de pouvoir nous découvrir nôtre passion. Delà il n'y a point de doute que je ne sois conduit en quelque superbe apartement du Palais, où l'on m'aportera des habits magnifiques avec

lesquels je ne paroitrai pas moins qu'avec mes armes. Le soir venu je souperai avec le Roi, la Reine & l'Infante sur laquelle je jetterai les yeux à la dérobée pour ôter tout soupçon aux assistans: de son côté elle n'en fera pas moins, se servant de pareilles ruses pour lesquelles les Dames ne sont jamais novices.

Lors que la table sera levée, il entrera un laid & petit Nain, avec une belle Dame, accompagnée de deux Geans qui aporteront la nouvelle de quelque événement extraordinaire que je terminerai glorieusement, & qui me donnera le moyen d'être estimé le plus excellent Chevalier du monde. Le Roi commandera à tous les braves de sa Cour de profiter de cette occasion pour donner des preuves de leur valeur; mais il n'y aura personne qui osera l'entreprendre que moi. L'Infante en sera très ravie, voïant qu'elle a donné toute

son

son estime à un gentil Cavalier ; & ce qui viendra encore fort à propos, est que le Roi aura quelque guerre contre un autre Prince aussi puissant que lui ; alors je lui demanderai la permission de le servir dans cette guerre ; il me la donnera agréablement ; & après l'en avoir remercié, cette même nuit je prendrai congé de l'Infante ma maitresse dans un Jardin dont elle aura vûë de sa chambre, & duquel je lui aurai déja parlé plusieurs fois, n'y ayant avec elle qu'une seule mediatrice de nos amours, personne de confiance.

Les nouvelles de mon départ tireront des soupirs & des sanglots du plus profond de son cœur, suivi d'une défaillance & d'un évanouïssement ; mais la confidente, promte à secourir la Princesse, aportera de l'eau, elle en jettera sur son visage, & la fera revenir ; de telle sorte qu'enfin elle me tendra au travers des barreaux de fer

qui

qui seront à la fenêtre, ses blanches & delicates mains que je baiserai mille & mille fois. Nous prendrons ensemble des mesures pour nous faire tenir reciproquement nos Lettres. La Princesse me priera de lui donner de mes nouvelles le plutôt que je pourrai, ce que je lui promettrai de bonne grace, & confirmerai ma promesse par mille sermens, en lui baisant encore une fois les mains. Le jour venu j'irai prendre congé du Roi & de la Reine. Après avoir pris congé d'eux, on me viendra dire que l'Infante se trouve mal, & qu'elle ne peut recevoir ma visite, afin de mieux dissimuler, & ne donner aucune marque de sa passion. Je me propose comme une chose certaine de vaincre l'ennemi du Roi, de gagner plusieurs batailles, de prendre plusieurs villes considerables, & après toutes ces prouesses de retourner à la Cour triomphant voir ma Maîtresse par

le

le lieu accoutumé : je la demanderai en mariage au Roi son Pere pour recompense des services que je lui aurai rendu : & en cas qu'il me la refuse, ou je l'enleverai, ou de quelqu'autre façon que ce soit, elle sera mon épouse. Le Pere étant mort, l'Infante heritera de la Couronne, & moi en deux paroles je serai Roi.

Tout le monde avoit écouté tranquilement le discours de Don Quichotte ; chacun se regardoit l'un l'autre en riant, & personne ne doutoit de son extravagance. Les Bergers mêmes en rirent tous les premiers. Il est fou, ou prophete, disoient-ils tout bas. Mais comme l'événement ne justifie pas qu'il ait le don de prophetie, il est facile de voir ce que nous devons penser de lui. Ils en étoient là, lors qu'ils apercurent descendre d'une montagne voisine, une troupe de Bergers envelopez dans des robes noires, & couronnez de Guir-

Guirlandes qui n'avoient rien de cette gayeté qu'on remarque dans un jour de fête. Elles n'étoient que d'Ifs, & de Cyprès. Quand cette troupe fut un peu aprochée, on vit que six d'entre eux portoient une biere couverte de fleurs lugubres, & de rameaux funebres. Helas ! s'écria alors un de ceux qui avoient écouté les reveries de Don Quichotte, voilà le corps de l'infortuné Philidon, & nous allons voir au pied de cette montagne le lieu fatal où il a ordonné qu'on l'enterrât. En achevant ces mots, la compagnie redoubla le pas pour se rendre au lieu de la cérémonie. Lors qu'ils y furent arrivez, on se fit des honnêtetés mutuelles. Don Quichotte & ceux qui étoient venus avec lui, jetterent les yeux sur le corps du Berger Philidon. Il paroissoit agé de vingt cinq ans, & la mort, toute cruelle qu'elle est, n'avoit pu lui ravir cet air agréable & tendre qui l'avoit tou-

toujours distingué pendant sa vie des autres Bergers. Tout le monde en fut surpris, & cet étonnementp roduisit un long silence qui ne fut interrompu que par le discours de Timante qui parla en ces termes.

Je vois sur vos visages une tristesse & une compassion qui sont fondées sur l'estime que vous aviez pour l'aimable Berger Philidon. Comme vôtre douleur ne peut être plus grande, vôtre estime ne peut être plus juste. Elle a pour objet un vrai merite. Vous l'avez toujours reconnu ce merite, Illustres Bergers ; vous lui avez toujours donné mille louanges, & vous avez toujours recherché son amitié comme un bien solide, & une marque du merite de ceux qui pouvoient l'obtenir. Vous ne vous lassiez point d'admirer ses belles qualitez ; cette bonne mine qui charmoit d'abord ceux qui le voyoient, cet air également aisé & noble,

ces manieres civiles ſans contrainte, ce ton de voix agréable, cet entretien ſi doux & ſi plein d'eſprit, ce cœur ſi bon & ſi tendre, cette fidelité ſi peu ordinaire! Heureux d'en avoir donné un exemple ſi memorable. Le ſouvenir en durera éternellement. Heureux d'avoir vêcu dans une ſi belle ſocieté de Bergers, qui lui ont perpetuellement donné les plus grands Eloges, & qui honorent preſentement ſes funerailles de leurs ſoupirs & de leurs larmes. Heureux d'avoir choiſi pour l'objet de ſon amour une Bergere dont les charmans appas ne ſe peuvent comparer qu'à elle même; mais en cela très-malheureux de n'avoir pu toucher le cœur d'une inſenſible qui ne pouvoit lui refuſer l'eſtime que la voix publique donnoit à ſes rares qualitez. Il n'a eu pour prix de ſon amour que la mort. Ah! quelle funeſte recompenſe! Plaignons ſon malheur, tâchons d'éga-

d'égaler son merite, & soyons à jamais fidéles à l'amitié que nous lui avons jurée.

Ce discours attendrit toute l'assemblée. Elle garda un silence qui marquoit parfaitement sa douleur. On ne songea plus qu'à achever les funerailles du Berger Philidon. Un de ceux qui avoient aporté son corps, dit au Berger Daphnis, regardez bien, mon cher Daphnis, si c'est là le lieu que Philidon a designé pour sa sepulture, puisque vous voulez qu'on observe de point en point sa derniere volonté. C'est celui-là même, repliqua Daphnis; c'est là le lieu, où mon cher & infortuné Philidon m'a souvent conté l'histoire de ses tristes avantures. Voilà la place où il me dit qu'il avoit vû sa tigresse pour la premiere fois : voilà l'endroit où il lui avoit découvert sa passion, & ses desseins aussi pleins d'honneur que d'amour : ce fut ici où la cruelle Bergere lui marqua

qua pour la derniere fois son obstination, & le dédain qu'elle avoit pour toutes ses poursuites. C'est ici enfin qu'en memoire de son malheur il a voulu être enterré.

Daphnis voulant passer plus outre, & raconter plus au long l'histoire du deffunt, il fut aussi-tôt surpris de la vûë d'un objet qui l'en empêcha. C'etoit la belle Floride qui parut au sommet de la roche, où l'on creusoit la sepulture de l'Infortuné Philidon. Elle brilloit de tant de beauté & de grace, qu'elle charmoit toute l'assemblée. Ceux qui ne l'avoient pas encore vûë en furent tous étonnez, & donnoient assez à entendre par leur silence ce que leur bouche ne pouvoit exprimer. Ceux mêmes qui avoient accoutumé de la voir n'en étoient pas moins ravis; mais Daphnis ne l'eut pas si-tôt vûë que plein d'indignation & outré de colere, il s'avança pour lui dire

tes paroles ; Enfin, fiere Bergere, voici ton ouvrage ; tu as donné la mort au plus illustre & au plus fidéle Berger de la terre ; tu as causé une douleur universelle à toute cette contrée. Si l'amour que Philidon te portoit a été une marque de ton merite, sa mort est un effet de ta cruauté. Vante-toi, si tu veux, de ton insensibilité ; mais ne crois pas pouvoir éviter l'indignation & les reproches de tous ceux qui ont connu les belles qualitez, & le malheur de nôtre aimable Berger.

Quoique la belle Floride fut naturellement insensible, & qu'elle eut toujours fait gloire de l'être, elle ne put s'empêcher d'être touchée d'un spectacle si lugubre. Elle laissa malgré elle couler quelques larmes ; & regardant Daphnis avec une pitié mêlée de colere, Que vous êtes cruel dans vos reproches, lui dit-elle violent Berger, & que les hommes sont inju-

injustes ! Je plains la mort du pauvre Philidon, mais je ne l'ai pas causée. J'avois tâché de le guérir, & je m'étois efforcée de lui ôter l'amour, en lui ôtant l'esperance qui est la seule chose qui puisse le soutenir, & le faire durer. J'avois toute l'estime du monde pour ses rares qualitez ; mais il m'étoit impossible de répondre à sa passion. Je suis née avec des sentimens qui m'empêchent d'aimer. Je fais ce que je puis pour avoir toujours beaucoup d'amis & jamais aucun amant. Je l'avois dit plusieurs fois à Philidon. S'il m'eut voulu croire il eut bien-tôt fini son martyre, & jouïroit encore de la presence de ses amis qui seroient ravis de lui rendre d'autres offices que d'assister à ses funerailles. Tout ce que nous pouvons faire pour lui presentement, c'est de plaindre son sort, & de conserver cherement la memoire d'une personne si accomplie.

La

La belle Floride prononça ces paroles de si bonne grace, & d'un air si touchant, que toute la compagnie ne put s'empêcher de jetter des larmes ; ils donnerent mille Eloges à Philidon, & furent bien-aises de voir que si la belle Floride n'avoit pu être touchée d'amour pour lui pendant sa vie, elle avoit au moins une compassion mêlée de quelque tendresse après sa mort. Elle ne voulut pas le voir mettre en terre. Elle s'en alla aussi-tôt, & se retira dans le fonds d'un bois qui en étoit proche. Quelques-uns de ceux qui étoient épris de sa beauté, voulurent courir après elle ; mais Don Quichotte estimant que c'étoit un fait de Chevalerie de secourir les Filles dans le besoin, mit la main sur la garde de son épée, & dit à haute voix, Que personne ne prenne la hardiesse de suivre la belle Floride sur peine d'encourir mon indignation ; elle a fait assez connoitre

connoitre qu'elle n'est point la cause de la mort de Philidon, & combien elle à peu d'inclination à répondre aux desirs de ses amans. Ainsi au lieu de la poursuivre, il faut la laisser dans sa liberté, & ne la regarder jamais qu'avec des sentimens pleins d'estime,& de respect.

Soit que les menaces de Don Quichotte eussent eu quelque pouvoir sur l'esprit de ceux qui vouloient courir après la belle Floride, ou que Daphnis leur eut dit qu'ils achevassent de rendre les derniers devoirs à son ami, personne ne quitta sa place. On enterra le Berger Philidon avec beaucoup de cérémonie. Ensuite on resolut de lui faire une Epitaphe. Daphnis en eut la commission, & voici celle qu'il fit graver sur son tombeau.

Cy gît un Berger malheureux,
Qu'on vit mourir pour une belle ;
Elle eut tort d'être trop cruelle,
Et lui d'être trop amoureux.



familles il y a toujours des procès, il en avoit un considerable à Madrid qui l'obligea d'y aller. Quand il y fut arrivé, il se logea proche d'une maison, où il y avoit une fort belle personne nommée Amatide. Il ne l'eut pas plutôt vûë, qu'il en devint amoureux. Il auroit bien voulu lui parler ; mais comme elle étoit observée de près par son pere & sa mere, il ne pouvoit lier conversation avec elle. Quand elle alloit à l'Eglise, il ne manquoit pas d'y aller aussi, & de se mettre vis-à-vis d'elle pour avoir le plaisir de la voir, & d'en être vû. Soit qu'elle n'y fit pas de réflexion, ou que suivant le genie de la plûpart des femmes, elle fut bien-aise de le faire languir, ses regards ne se rencontroient jamais avec ceux de Don Alfonse. Toutes ces choses, qui n'étoient pas du goût de cet amant, lui donnoient du chagrin, & redoubloient son amour. Enfin un jour sachant qu'el-

qu'elle étoit allée au *Prado* de Saint Jerôme, lieu fort agréable, & où le beau monde va se promener, il y alla aussi-tôt. Après y avoir fait quelques tours, il la rencontra avec une de ses compagnes. Cette occasion lui parut trop favorable pour n'en pas profiter. Il s'aprocha d'Amatide d'une maniere negligente, & laissa tomber adroitement à ses pieds un billet qu'il avoit écrit avant que de sortir de chez lui. Il le ramassa aussi-tôt, & le presenta à cette aimable personne, comme s'il eut été à elle. Amatide qui ne manquoit pas d'esprit connût bien-tôt cette ruse; mais l'amour ou la curiosité, & peut-être tous les deux ensemble firent que dissimulant cette feinte, elle reçût ce billet en souriant, & l'ayant ouvert, elle y lût ces paroles.

Si vous craignez que vos regards consument mon cœur, que je serois heureux si vous ayiez moins de crainte!

Ils sont trop beaux, & trop charmans pour aprehender le feu qu'ils allument. Honorez-m'en donc de quelques-uns, je vous suplie. C'est la grace que je vous demande, avec celle de croire que j'aimerois mille fois mieux mourir en vous aimant, que de vivre éternellement sans être aimé de vous.

Comme Don Alfonse est un des hommes du monde le plus agréable & le mieux fait, il n'eut pas besoin d'autre expedient pour s'insinuer auprès d'Amatide. Elle l'écouta pendant une demie heure avec beaucoup de plaisir ; & elle auroit resté plus long-tems avec lui, si elle n'avoit vu de loin son pere & sa mere, qui venoient de son côté. Elle congedia Don Alfonse qui se retira aussi-tôt ; mais il demeura dans le *Prado* jusqu'à ce qu'il l'en vit sortir.

Charmé de la conversation qu'il avoit euë avec cette beauté, il n'en dormit point de toute la nuit ; & le lendemain dès que le jour parut,

rut, il eut de l'impatience d'en voir la fin pour retourner à la promenade, où il trouva encore Amatide accompagnée de la même personne qui avoit été avec elle le jour précédent. Il les aborda, & elles le reçurent fort honnêtement. La conversation fut d'abord generale, mais peu après s'étant assis sur un banc, elle devint particuliere. Cet amant entretint Amatide de la passion qu'il avoit pour elle, & il le fit d'une maniere si tendre & si spirituelle, qu'elle en fut touchée. Elle lui témoigna qu'elle lui étoit fort obligée de la recherche qu'il faisoit de sa personne; mais que comme elle n'étoit pas la Maîtresse de ses volontez, il faloit qu'il s'adressât à son pere.

Don Alfonse lui en fit la demande, & cela avec d'autant plus de confiance, qu'ils étoient assez égaux en bien & en naissance. Cependant sa demande, ne fut pas

agréée, parce qu'il étoit en reputation d'être un peu querelleux, & même debauché. Le pere d'Amatide s'excusa honnêtement, en lui disant qu'il étoit bien fâché de ne pouvoir lui donner sa fille; qu'il l'avoit déja promise à un autre; & même que les choses étoient si avancées, qu'il n'y avoit plus moyen de s'en dédire.

Cette réponse chagrina terriblement cet amant. Il en parla le lendemain à Amatide qui le consola d'une maniere fort obligeante. Elle lui dit que quelque respect qu'elle eut pour son pere, il ne lui feroit pas épouser un homme malgré elle; que l'amour ne vouloit pas être contraint; qu'ainsi il pouvoit être tranquile de ce côté-là, & compter que les sentimens d'estime qu'elle avoit pour lui étoient assez puissants pour l'empêcher d'écouter jamais personne à son prejudice.

Cette déclaration calma les inquié-

quiétudes de cet amant, & lui donna autant de joye, qu'il avoit eu de chagrin. Il en fit mille remerciemens à Amatide, qui en fut ravie, non seulement par le plaisir qu'elle en eut, mais encore par celui qu'en ressentit Don Alfonse. Ils demeurerent pendant quelques jours avec cette satisfaction reciproque; mais comme les plus grands plaisirs sont souvent mêlez d'amertume, Don Alfonse aprit avec douleur que son pere étoit mort à Tolede. Cette nouvelle fut pour lui d'autant plus cruelle, qu'il se voyoit obligé à s'éloigner d'Amatide pour aller mettre ordre aux affaires de sa maison. Il ne manqua point d'en avertir cette aimable personne, qui en fut extremement surprise, & lui dit tout ce que la tendresse & l'affliction peuvent inspirer pour le retenir. Mais Alfonse lui ayant fait connoître la necessité de son depart, elle y consentit. Et le

lendemain il prit la poste pour se rendre à Tolede dans l'esperance d'en revenir promtement pour revoir sa chere Amatide. Cependant il arriva tout le contraire ; car comme les nouvelles successions sont souvent chargées d'affaires, il en trouva plus qu'il ne s'étoit imaginé. Desorte que pour éviter la peine de revenir, & s'absenter une seconde fois d'un lieu que son amour ne pouvoit quiter qu'avec douleur, il voulut voir la fin d'une contestation qu'il esperoit de faire juger de jour en jour.

Dans ce tems il écrivit une Lettre à Amatide pour lui rendre compte de son retardement, & voiant qu'il n'en recevoit point de réponse, il lui en écrivit une seconde pour se plaindre de son silence ; mais il fut si malheureux qu'elle n'en reçut aucune, ses Lettres étant tombées entre les mains de son pere, qui se donna bien de garde de les lui rendre, ni

même de lui en parler. Cette amante se voyant ainsi privée des nouvelles de son amant, crut qu'il ne songeoit plus à elle. Cette pensée la toucha jusques au fond du cœur ; Ah! ingrat, disoit-elle en elle même, comment peux-tu oublier si-tôt celle qui t'aime si tendrement ? Est-ce là le fruit des protestations que tu m'as faites. Les sermens inviolables d'un éternel Amour te paroissoient trop foibles pour marquer ta passion. Cependant une absence d'un mois m'a effacée de ton esprit, comme si tu ne m'avois jamais vûë. Que je suis à plaindre, & que je me veux de mal de ma credulité. Sortez de ma pensée, souvenir fatal du plus infidéle des hommes. Je veux suivre son exemple, & rompre mes chaines pour toujours.

Peu de jours après qu'Amatide eût fait cette resolution, Don Francisco de Pignalose en devint passionnément amoureux. Comme il

étoit fort connu du pere de cette Demoiselle, il n'eut pas beaucoup de peine à s'insinuer dans sa maison. Amatide pour se vanger de son amant, écouta celui-ci avec plaisir, & sa recherche fut agréable à toute la famille.

Cependant Don Alfonse qui n'avoit pas moins sujet de se plaindre de sa Maitresse, qu'elle en avoit d'être fâchée contre lui, ayant gagné son procès, retourna en diligence à Tolede. Amatide aprit bien-tôt son arrivée, & n'évita pas seulement les occasions de lui parler, mais encore celles de le voir, & d'en être vûë.

Cet amant chagrin de ne pouvoir lui renouveller les assurances de sa passion, le fut bien davantage lorsqu'il aprit qu'Amatide étoit sur le point de se marier avec Don Francisco de Pignalose. Il crut aussi-tôt que c'étoit la raison pour laquelle il ne la voyoit plus,

&

& là cause qu'elle n'avoit pas répondu aux Lettres qu'il lui avoit écrites. Desorte que transporté de jalousie & de colere, il l'accusoit tantôt d'ingratitude, & tantôt de perfidie. Helas ! cruelle Amatide, disoit-il à son tour, comment astu pu m'oublier si promptement ? Quel secret as-tu mis en usage pour effacer de ton cœur une personne que tu jurois d'y vouloir toujours retenir. Si ton inconstance ne venoit que d'un sentiment de delicatesse, je n'en accuserois que mon malheur ; mais je vois bien que tu as passé de l'amour à la haine, & que toutes les preuves que mon rival reçoit de ton amitié, ne viennent que du mépris que tu fais de la mienne. Ah ! ingrate, perfide, pourquoi m'aimois-tu, si tu ne voulois pas m'aimer toujours ?

Voilà de quelle maniere il exprimoit sa douleur, tandis que son rival joüissoit en repos des

douceurs d'Amatide. Ces deux amans s'aimoient avec tant de passion, qu'ils ne pouvoient passer un moment sans se voir. Leurs parens ravis de leur amour reciproque, resolurent de les marier au plutôt. Les noces se firent publiquement, & afin de les rendre plus magnifiques, le pere d'Amatide voulut que le festin se fit dans une belle maison qu'il avoit sur le rivage du Mançanarez à une lieuë de Madrid. Cette Demoiselle y parut richement vêtuë ; elle avoit une robe de satin incarnat, en broderie d'or, garnie de boutons de Diamans, & paroissoit si belle, que les plus insensibles n'auroient pu s'empêcher de l'aimer ; son teint sans artifice avoit un éclat charmant ; ses yeux brilloient comme deux astres, & la moitié de ses cheveux retroussez avec des pierreries, laissoit descendre l'autre par ondes, jusqu'à sa gorge, où retournans sur eux mêmes par une fri-

frisure à grosses boucles, sembloient ne vouloir pas abandonner le voisinage de son sein.

Après le repas, il y eut un bal où quantité de Dames & de Cavaliers ne manquerent pas de se trouver. Don Alfonse voulut être de la partie, & rendre ses yeux témoins de son propre malheur. Il ne fut pas plutôt dans la salle du bal, qu'Amatide l'aperçût. Elle le regarda aussi-tôt, & découvrit dans ses yeux le chagrin de son ame. Elle en fut touchée ; & sa peine venoit moins d'un sentiment d'amour, que de le voir souffrir à son occasion. Comme elle étoit ce jour-là trop belle pour ne pas augmenter dans le cœur de cet amant le regret sensible de l'avoir perduë, il se retira dans un coin de la salle pour se plaindre de son sort, & de la perte de toutes ses esperances.

Il étoit ainsi occupé de sa disgrace, lors qu'une fort belle person-

ſonne nommée Luciane s'aprocha de lui ; & en lui reprochant ſon chagrin, lui dit qu'il y avoit à Madrid une Dame qui l'eſtimoit beaucoup, & que s'il vouloit prendre la peine de venir chez elle le lendemain, elle la lui feroit connoitre. Alfonſe jugeant que Luciane pouvoit bien être la Dame & l'entremeteuſe tout enſemble, accepta avec plaiſir le rendez-vous. Il y alla le lendemain, & Luciane le reçut dans un deshabillé magnifique. Quoi qu'elle n'eut pas beſoin d'autres ornemens que ceux que la nature lui avoit donnez, néanmoins l'éclat de ſa parure ne ſervit pas peu à augmenter celui de ſa beauté. Après quelques honnêtetez de part & d'autre, je ne ſai, Madame, lui dit-il, ſi vous n'êtes pas celle dont vous voulutes me parler hier ; mais en tout cas, je m'eſtimerois fort heureux qu'elle vous reſſemblât ; car on ne peut rien voir de plus

beau ni de plus charmant que vous êtes. Je vous ſuis très-obligée, Monſieur, lui répondit-elle, de l'honneur que vous me faites, & je vous avouë que je ſuis jalouſe de la paſſion que vous avez pour Amatide. Si j'avois eu l'avantage de vous connoitre plutôt, repartit Don Alfonſe, je l'aurois moins aimée, ou pour mieux dire je ne l'aurois point aimée du tout. Pour marque de cela je vous aſſure de ne plus ſonger à elle, & de n'avoir des yeux, un cœur & des vœux paſſionnez que pour vous.

Luciane fut ſi ravie de ces paroles, qu'elle lui en témoigna ſa reconnoiſſance par des manieres toutes charmantes. Ces deux amans étoient fort contens de leurs amours, & vivoient dans une égale eſtime l'un pour l'autre, lors qu'un jour Don Gaſpard, qui entretenoit Luciane depuis longtems, aiant découvert qu'elle lui étoit infidelle, lui donna un ſoufflet

en presence d'Alfonse. Celui-ci surpris de cette violence, mit l'épée à la main. Don Gaspard en fit autant, & ils se pousserent quelques coups assez vigoureusement; mais enfin le malheur voulut que Don Gaspard en reçut un au travers du cœur, dont il mourut sur le champ. Comme le combat s'étoit passé dans la chambre de Luciane, & qu'il n'y avoit pas de témoins de cette action, on la tint secrette. Quand la nuit fut fort avancée, on emporta le corps dans la ruë à deux cens pas de la maison de Luciane. Le lendemain la Justice le vint enlever, & fit les diligences accoutumées, mais on ne put découvrir qui avoit fait le coup.

Peu de tems après Don Alfonse faché du malheur qui lui étoit arrivé & considerant que Luciane n'étoit pas telle qu'il avoit cru d'abord, prit la resolution de la quiter. Le souvenir qu'il avoit d'A-

d'Amatide ne pouvoit s'effacer de son esprit, & augmentant le dégoût qu'il avoit pour Luciane, l'empêcha de retourner chez elle. Cette fille fit tout son possible pour le faire revenir. Sa passion redoubloit à proportion de l'indifference d'Alfonse, qui lui étoit d'autant plus sensible, que la mort de Don Gaspard la laissoit sans suport, & dans un desespoir qui lui rendoit cette derniere perte insuportable.

Don Alfonse de son côté qui ne pouvoit se consoler de la preference qu'Amatide lui avoit faite de la personne de Don Francisco, resolut de se battre contre lui, & en cas qu'il le tuât de s'en aller en France, afin de ne voir de sa vie ni Amatide dont il n'étoit plus aimé, ni Luciane qu'il n'aimoit plus. Mais le Ciel qui previent souvent les malheurs, où les hommes se precipitent aveuglément, voulut lui faire connoître par avance la fin qu'on doit esperer d'un mauvais

vais dessein ; car passant sur les neuf heures du soir devant la porte d'Amatide pour voir s'il ne trouveroit pas son mari, il en vit sortir une femme voilée, dont la taille, l'action & l'habit l'exciterent à lui faire offre de service. Il le fit d'une maniere fort honnête, & quoi qu'elle ne lui répondit pas un mot, il ne laissa pas de marcher toujours avec elle. Cependant voyant qu'elle gagnoit la campagne, & surpris de son silence, & d'une promenade si extraordinaire, il lui dit que puisqu'elle ne vouloit point lui parler ni même se découvrir, il alloit prendre congé d'elle, parce qu'il avoit des affaires qui l'apelloient ailleurs. Je ne doute pas que tu n'en ayes, ingrat, répondit la Dame sans se dévoiler. Je vois bien que ton esprit est occupé de pensées où je n'ai point de part ; & quoique tu m'ayes vû sortir de chez moi, tu as encore de la peine à me reconnoître. Je suis

Ama-

Amatide, ô lâche, & infidéle amant, je suis Amatide, qui sachant la vie que tu menes dans les infames embrassemens de Luciane, veux te combler de honte & de confusion.

La voix, la taille & l'habillement ne permettoient pas à Don Alfonse de douter que ce ne fut Amatide ; mais le souvenir de son merite & de sa vertu se presentant tout à la fois à son esprit, rendit suspects ses yeux, & ses oreilles. Il fut quelque tems dans cette incertitude. Mais enfin songeant aux effets que peut produire la jalousie, & sur tout dans le cœur d'une femme, il se persuada que ce pouvoit bien être Amatide. Ainsi voyant qu'après les reproches qu'elle lui avoit fait, elle feignoit de fuir, il la suivit à grands pas ; & l'ayant jointe à l'entrée d'une vieille masure, il la vit monter vers une forme d'apartement que l'injure du tems avoit laissé à demi découvert. Il

monta

monta après elle ; & comme il étoit sur le point de l'arrêter, il lui dit, si vous êtes celle que vous dites, Madame, pourquoi fuïez-vous celui qui vous adore, est-ce à dessein de me faire connoître que je vous ai toujours poursuivie inutilement ? C'est vôtre amant qui vous parle, & non pas celui de Luciane. Je le lui ferai connoître en vôtre presence quand il vous plaira, & si mes yeux vous ont perdu de vûë pendant quelque tems, mon cœur & mon esprit ne vous ont jamais oubliée. Soyez-en persuadée, je vous prie, & croyez que comme vous êtes l'unique objet de ma flame, vous le serez toûjours de mes vœux & de mes desirs.

Après des protestations si pleines d'ardeur, il garda le silence, esperant qu'elle répondroit quelque chose, ou du moins qu'elle découvriroit son visage. Mais voyant qu'elle ne faisoit ni l'un ni l'autre, il resolut de joindre un peu de violence

lence à son amoureuse ardeur. Il leva donc, comme par force, le voile qui cachoit son visage; mais au lieu d'y trouver celui de sa chere Amatide, il fut bien surpris de n'y voir qu'un afreux squelette qui sembloit le menacer de la mort. Quelque valeur qu'il eut, elle lui manqua en cette occasion. Les os glacez du spectre qu'il avoit touché, glacerent tellement son cœur, qu'il fut un long espace de tems sans pouvoir recouvrer ses esprits. Enfin le sang & la chaleur naturelle commençant à les rapeller, il sortit aussi-tôt, & s'enfuit de toute sa force. En courant il tournoit de tems en tems la tête pour voir si ce fantôme ne le poursuivoit point. Il rentra ainsi tout éfrayé dans la ville, & passant devant une Eglise, il se mit à genoux contre la porte, pour remercier le Ciel de l'avoir sauvé d'une si horrible rencontre. Comme il achevoit sa priere, il crut entendre des gens qui parloient

loient dans l'Eglise ; mais il étoit encore si troublé, qu'atribuant ce bruit à sa peur, il se leva pour s'en aller. Il n'eut pas fait quatre pas, qu'ayant repris ses sens, il s'imagina que ce pouvoit bien être des voleurs que la débauche ou la necessité portent souvent à n'épargner pas même les vases sacrés. Dans cette pensée il retourna sur ses pas, & allant à la porte qui n'étoit que poussée, elle s'ouvrit au moindre effort qu'il fit. Il tira aussi-tôt son épée, & s'arrêta quelque tems à l'entrée pour voir si quelqu'un sortiroit. Mais comme il ne voyoit personne, & qu'il n'entendoit plus rien, pour s'en éclaircir davantage, il s'avança jusqu'au Chœur, où ne voyant que son ombre à la lueur d'une lampe d'argent qui étoit devant le Maître-Autel ; il crut qu'il s'étoit trompé, & que si quelqu'un fut entré là-dedans pour dérober, il n'auroit pas negligé une si belle prise.

Pen-

Pendant qu'il faisoit cette reflexion, il jetta la vûë vers une chapelle voisine, où il vit paroître quelque chose de blanc hors d'un sepulcre, dont le couvert étoit levé. Il avança cinq ou six pas, & à la faveur d'une lanterne sourde qui étoit sur le bord de la tombe, il aperçut un cadavre deterré qui étoit encore à demi couvert de son suaire. Cette vision le troubla d'abord ; mais peu après s'étant rasseuré, il alla l'épée à la main pour reconnoître de plus près ce que c'étoit. Il fut bien surpris lors qu'il entendit une voix qui lui dit ; retire-toi, ingrat, je suis Luciane ; & je n'offense point une vie que je mets tous les jours en peril pour l'amour de toi ; Reconnois en Luciane une femme imprudente & malheureuse, & ne t'étonne point de me trouver ici dans le sejour des Trepassez, ce n'est que parmi eux qu'on peut voir une femme méprisée, & au desespoir. Encore

core jouïssent-ils d'un sort plus heureux, puisque dans l'état où je suis, je les regarde avec envie, & je voudrois être de tout mon cœur dans le même repos. Cependant s'il te reste quelque souvenir de ton amitié passée, retire-moi de cette sombre demeure, où ton ingratitude m'a conduit; sauve la vie à une femme qui ne l'estimoit que pour la passer avec toi, & qui sans ton secours, ne peut s'empêcher de la finir dans ce tombeau.

Don Alfonse fut si surpris de trouver Luciane en cet état, que dans la crainte que ce ne fût une illusion, ou qu'il ne lui arrivât la même chose qu'avec Amatide, il aprehendoit de l'aprocher. Mais peu après la pitié surmontant sa crainte il aborda Luciane; il la prit par dessous les bras, & l'enleva du sepulcre où elle étoit. A peine en fut-elle dehors, que par un événement extraordinaire, le mort s'écoula de lui-même dans le fond de

de son caveau, & se remit dans sa place. Ce terrible spectacle les fit fuir, & Luciane toute éfr ée pria Don Alfonse de l'accompagner chez elle, afin de lui dire tout ce qui lui étoit arrivé. Il y consentit, & l'ayant conduite jusques dans son apartement, Luciane d'une voix tremblante, lui parla de la sorte.

La perte que je fis de vôtre amitié, & le mépris que vous me témoignâtes, me furent si sensibles, que je pensai en perdre l'esprit, & mourir de douleur. Quel chagrin à une femme de se voir méprisée, & sur tout par celui qu'elle ne peut haïr ! Elle voudroit quelquefois s'arracher la vie, & quelquefois aussi attenter à celle de son ingrat. Cependant mon esprit n'a jamais été capable d'un tel ressentiment contre vous. J'aurois mille fois mieux aimé mourir que de vous causer la moindre peine. Je fis tout ce que je pûs pour

vous ramener ; mais voyant que tous mes efforts étoient inutils, une de mes amies à qui je contai mon déplaisir, me conseilla de recourir à une vieille sorciere de sa connoissance. Je l'allai trouver ; & après lui avoir conté nôtre histoire, je lui dis que si elle vouloit me donner quelque secret pour regagner vôtre affection, je lui en serois très-obligée. Elle me répondit qu'elle en savoit un qui étoit infaillible, mais difficile à executer. Il ne sauroit tant l'être, lui repliquai-je, que je ne l'entreprenne, & que je n'en vienne à bout. Alors elle me dit qu'il faloit chercher un homme qui eut le courage de descendre dans le sepulchre du malheureux Don Gaspard, & de lui arracher le cœur ; que si après l'avoir reduit en cendre, je pouvois vous en donner à boire dans du vin, le vôtre me seroit acquis pour jamais ; & que c'étoit une experience que le succès lui

avoit

avoit mille fois confirmé. Je vous avouë que cet expedient me fit fremir d'horreur. Je quitai aussi-tôt cette infame Medée, & mon desespoir fut mille fois plus grand qu'il n'étoit auparavant. Cependant comme une passion violente ne trouve rien d'impossible, quand il s'agit de se satisfaire, j'entrepris la plus insigne cruauté dont jamais femme ait été capable. J'allai trouver celui qui a les clefs de l'Eglise ; je lui dis mon dessein, & pour l'engager à me servir dans cette rencontre, je lui donnai tout ce qu'il voulut. Si bien que cette nuit il m'a fait entrer dans la chapelle où vous m'avez vûë, & où lui-même est venu m'aider à lever la pierre qui couvre ce sepulcre, & à chercher parmi les morts le corps de l'infortuné Don Gaspard. A peine l'eut-il vû au pitoyable état où les vers & la pourriture l'avoient mis, qu'il s'enfuit de peur, & me laissa seule dans le sepulcre

où j'étois descenduë. L'envie de vous revoir étoit si grande, que je voulus executer mon dessein. Et comme j'allois porter la pointe de mon couteau contre la poitrine gelée de ce mort, il se leva tout d'un coup sur ses pieds, & en s'élançant hors de la sepulture, me dit avec une voix éfroyable ; est-il possible, ingrate & cruelle Luciane, que même dans le tombeau mon cœur ne soit point en sûreté contre toi ? Ces paroles me saisirent, & ce fut dans cet instant que vous arrivates pour me sauver la vie, que j'allois perdre infailliblement par l'horreur de mon crime.

Voilà ce qui m'est arrivé ; jugez, après cela, si je dois jamais être capable de joye. Il est vrai, que si cette experience n'a pas produit l'effet que j'en esperois en renouvellant vôtre flame, elle a du moins amorti la mienne, & m'a fait connoître que mon aveugle-

ment

ment étoit extrême. Oui, la honte & le repentir que j'en ai, ne m'abandonneront jamais; & il me semble que tant que je vivrai, l'image du pauvre Don Gaspard sera toujours presente à mon esprit au même état qu'il m'a paru, lors qu'il s'est échapé du cruel attentat de ma main.

A peine Don Alfonse pouvoit il croire ce que Luciane venoit de lui dire, tant la chose lui paroissoit extraordinaire. Il se retira chez lui dans une si profonde tristesse, qu'il fut plusieurs jours sans sortir. Pendant ce tems il fit diverses reflexions sur les desordres de sa vie; il disoit en lui-même, suis-je encore assez temeraire pour ne pas craindre les menaces du Ciel? Dois-je douter que l'heure de ma mort ne soit prochaine, après tant de rencontres funestes qui m'avertissent de ma fin? Quel avantage me revient-il du déreglement de mes passions; Don Francisco est tou-

jours possesseur d'Amatide ; & j'en suis privé pour jamais. Quand même j'aurois lieu d'esperer quelque part en son cœur, quelle confiance aurois-je en elle, après ce que j'ai vû faire à Luciane ? Don Gaspard l'a aimée fort long-tems ? Il a même dissipé une grande partie de son bien avec elle, & néanmoins elle l'a vû mourir sans regret. Non seulement elle en a eu de la joye, mais pour joüir d'un autre amour, elle a eu l'inhumanité d'aller troubler son repos jusques dans le tombeau, & de vouloir lui arracher le cœur. Après cela dois-je jamais aimer ? Quand ce seroit Amatide, & qu'elle m'aimeroit autant que Luciane, puis je m'assurer qu'elle ne fera pas sur moi ce que l'autre a voulu faire sur le cœur de Don Gaspard ? Ah ! que le sexe est trompeur, & qu'il faut y avoir peu de confiance ! Amour, fatal Amour, je ne veux plus vous connoître,

laissez mon cœur en paix.

Voila de quelle maniere il raisonnoit en lui-même ; & à force de faire de semblables reflexions, il forma le dessein de quiter le monde. Il s'en alla au Couvent des Capucins, où après avoir été quelque tems, il prit l'habit de Saint François, & l'on dit que sa vie est aussi exemplaire, qu'elle avoit été scandaleuse.

Amatide rendit mille graces au ciel de le voir dans une retraite si salutaire ; & comme elle l'avoit aimé, & qu'elle ne s'en étoit retirée que par un depit amoureux, elle ne laissoit pas d'avoir encore pour lui quelque sentiment de tendresse qui lui faisoit deplorer de tems en tems sa mauvaise conduite.

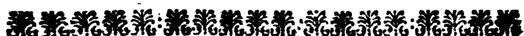
Quant à Luciane elle fut si touchée de ce qui lui étoit arrivé, & si édifiée de la conversion de Don Alfonse, qu'elle voulut aussi quiter le monde. Elle vendit ses pier-

reries, & tout ce qu'elle avoit de plus precieux pour se sacrifier toute entiere à la reforme, & aux rigueurs d'un Cloître. Elle se mit aux Carmelites, & y prit l'habit. Comme c'est un lieu plein de devotion, & plus austere qu'aucun autre, il lui aura été facile d'y gagner le Ciel, en reparant par des larmes de penitence les desordres de sa vie passée.

Ainsi finit cette histoire, dont l'événement fait connoître que de mauvaises causes produisent souvent de bons effets. Si Don Alfonse n'eut jamais été amoureux d'Amatide, peut-être qu'il ne l'eut pas été de Luciane, parce que la perte qu'il fit de celle-là, causa l'attachement qu'il eut pour celle-ci. Mais le funeste accident qui lui arriva chez-elle, lui desilla si fort les yeux, qu'il renonça pour jamais à l'amour; ce qui donna le dernier chagrin à Luciane. Cependant comme leur sort n'étoit



toit pas encore consommé, les nouveaux déplaisirs qu'ils eurent, firent tout leur bonheur. C'est ainsi que le Ciel par des secrets inconnus aux hommes, se sert de moyens extraordinaires pour les conduire à une bonne fin. Heureux celui qui s'y dispose, & plus heureux qui peut y parvenir!



L'AMOUR FIDE'LE, OU LE MERITE RECOMPENSE'.

DU sommet d'une des Montagnes d'Armenie, descendoit un homme sauvage en apparence, & qui ne l'étoit point en effet. Quelques peaux attachées ensemble, lui tenoient lieu d'habillement; ses membres robustes paroissoient bazanés; il avoit le visage noirci du hâle, & de longs cheveux negligez qui lui pendoient sur les épaules: il portoit d'un cô-

té dix ou douze fleches dans un carquois, de l'autre un couteau de chasse, & un gros bâton dans sa main qui étoit tout ensemble l'apui & la défense de sa personne : & s'étant assis sur un gazon dont quelques fleurs champêtres émailloient l'agréable verdure, il tira de son sein un beau portrait, qui sur une obscure toile paroissoit presque animé, & sembloit avoir la vie que le pinceau ne peut donner. Après qu'il l'eut un peu consideré, touché du triste souvenir de ses peines, helas ! divine Polixene, disoit-il, que l'état où je suis est bien diferent de celui dont je jouïssois autrefois auprès de toi ! Mais que ne peuvent l'envie & la fortune lorsqu'elles entreprennent de rendre un homme malheureux ! Qui m'eût dit, aimable & chere beauté, quand je fis faire ton portrait, qu'il seroit un jour ma plus grande consolation ? Aurois-je crû, quand je fus le tenant du tournois d'Al-

d'Albanie, avec ce riche habit dont tes belles mains avoient daigné faire une partie de la broderie, que je devois me voir dans un état si contraire à la joye qui m'animoit alors? Me voilà reduit à vivre dans une montagne solitaire, les bras & la poitrine nuë, les jambes envelopées de la peau d'un ours, n'ayant d'autre retraite que l'affreuse caverne où je me retire; mais le Ciel m'est témoin, que les injures du tems ausquelles je suis exposé, ni la necessité de chasser tous les jours pour ma nourriture, ni l'horreur de cette solitude, où je ne puis m'entretenir qu'avec les rochers & les fontaines, ni le desespoir d'être un jour plus heureux, ne seroient pas capables de m'affliger, sans l'aprehension que j'ai de n'être plus en ton souvenir.

Il y a douze ans que j'ai quitté l'Albanie à cause de toi, & quelque longue que soit la durée de ma vie, la memoire de tes appas

est si chere à mon ame, que ton nom y est aussi precieux que le premier jour. Mais helas ! je crains que de ta part il n'en soit pas de même, & j'aprehende la commune foiblesse de ton sexe, qui n'est, à ce qu'on dit, émû que des objets presens, & perd facilement le souvenir de ceux qu'il ne voit plus. Depuis le tems que j'ai quitté la Cour, dois-je douter que mon abscence ne passe pour une mort certaine, & qu'il ne se trouve même des gens qui l'affirmeront pour plaire à mes ennemis ? Si j'étois assuré d'être vivant dans ta memoire, il m'importeroit peu qu'on dit que je ne le suis point ailleurs ; mais quelque obligation que les personnes de ta naissance ayent d'avoir plus de fermeté que les femmes vulgaires, je demeure dans une cruelle incertitude. Je me figure quelquefois que participant à leur legereté, ton amour aura peut-être duré la premiere

née de mon éloignement ; qu'à la seconde tu t'en seras peu à peu consolée, & qu'à la troisiéme tu m'auras tout à fait oublié. Quelquefois aussi je songe que tu pourrois bien être du nombre de celles de qui la resolution & la constance ont triomphé de la foiblesse de leur sexe. Le poignard de Lucrece, & les aspics de Cleopatre, sont des témoins de leur fidelité & de leur amour qui ont été plus fortes que le trepas ; & il me semble que tu auras moins de peine à me conserver l'amitié que tu m'as promise, puisque pour m'en assurer, aimable Polixene, il n'est pas nécessaire de t'ôter la vie.

Cet amant fidéle & malheureux se seroit entretenu plus long-tems avec son aimable portrait, s'il n'avoit ouï la voix d'une Bergere, qui passant au bas de la Montagne, & ne croyant être entenduë que des bois & des oiseaux, s'assit au pied d'un chêne, & d'un ton

ton de tristesse chanta les vers suivans.

CHANSON.

Destins, qui tenez dans vos mains,
L'état des humains,
Arbitres de mon sort, dont la rigueur m'outrage :
Helas! fut-il jamais de trouble égal au mien!
Pourquoi faites vous naître, avec tant de courage
Ceux que vous faites naître, avec si peu de bien?

Je suis sans connoître pourquoi
La severe Loi,
De ceux qui m'engageoient, sous le *joug* d'Hymenée :
Et ce qui me conduit dans ce champ écarté,
Relevant mon espoir porte ma destinée
Plus haut que la cabane où j'ai vu la clarté.

Mais dans un sentiment si vain,
Quel est mon dessein ?
Où s· a ma demeure? où sera ma retraite ?
Ciel! De qui l'innocence attend tout son secours,
Guide mes pas errans, tiens ma fuite secrette,
C'est en toi que j'ai mis mon unique recours.

Ce fut avec un étonnement extraordinaire que la douceur de son

son chant alla jusques aux oreilles de Gesimond, c'est le nom de ce Prince amoureux, ou plutôt de ce prodige de l'inconstance de la fortune, qui depuis long-tems n'avoit vû personne autour de ce lieu solitaire. Desorte que ravi de cette nouveauté, faisant quelque bruit pour attirer les yeux de la Bergere, il lui fit signe de l'attendre, & par ses gestes & par ses paroles tâcha de diminuer sa frayeur, & de lui faire comprendre que sous une apparence sauvage, il conservoit beaucoup d'humanité. Mais à peine fut-il aperçu de la timide Bergere, que se croiant déja perduë, elle se mit à fuïr d'un homme qu'elle prenoit pour un Satyre. Il ne fut pas long-tems à l'atteindre, & à la reduire à se rendre à ses pieds, si effrayée, qu'il étoit quasi fâché d'avoir été la cause de sa peur; mais il découvrit en son visage une beauté si charmante, que son admiration s'acrut d'autant plus, que
tous

tous ses traits avoient une si grande ressemblance avec ceux de Polixene, qu'un autre qui les auroit moins connus, auroit aisément pris l'une pour l'autre.

Il prit cette Bergere entre les bras, & l'enlevant à demi pâmée, la porta dans sa caverne, où après avoir tâché de la faire revenir avec de l'eau fraîche qu'il alla puiser d'un rocher, dans la coquille d'une tortuë, il lui presenta du miel, avec quelques fruits, & la pria de se rassurer & de croire qu'elle trouveroit en lui plus de douceur, & de courtoisie, que l'exterieur ne lui sembloit promettre; il lui jura qu'elle seroit avec lui en toute sureté, que les traits de son beau visage lui avoient inspiré une passion purement honnête, & que d'abord qu'il l'avoit vûë, il avoit conçu pour elle une inclination à l'aimer avec respect, & à mettre mille fois sa vie en danger pour son service; enfin il la conjura par la grande amitié qu'il

avoit pour elle, de l'aider à souffrir les rigueurs de sa solitude, en lui tenant compagnie, & à ne l'affliger point par une separation, qui lui seroit mille fois plus sensible que la mort.

Je t'avouë, répondit Ismenie, c'est ainsi qu'elle se nommoit, que tu me demandes une chose qui touche mon ame d'une secrete pitié, & tant pour mon propre interêt, que pour reconnoître l'amitié & la protection que tu m'as promise, l'état de ma fortune me persuade d'y consentir, parce qu'en effet je me suis sauvée de la tyrannie de mes parens, qui vouloient me forcer d'épouser un homme contre mon gré : ce n'est pas que selon ce qu'ils disent, il ne m'égale en toutes choses ; mais je t'assure qu'encore que je sois Villageoise, & toute champêtre, mon cœur a des sentimens si nobles & si relevez, qu'il me semble que l'heritier même d'Albanie ne soit pas plus

plus que moi. Ce matin je me suis levée, en intention de combattre la vanité de ces pensées, & de surmonter mon orgueil en faveur de celui qu'on me persuadoit d'aimer ; mais quelque désir que j'eusse d'obeïr à ceux à qui je dois la naissance, comme j'ai senti que je ne pouvois gagner cela sur moi, je me suis adroitement échapée, pour me venir cacher sous quelqu'un de ces affreux rochers qui nous environnent, aimant mieux être devorée par quelque bête farouche, que de recevoir pour époux un homme que j'aurois toujours regardé avec dédain : car encore qu'il y ait des femmes qui se hazardent à prendre des maris qui ne leur plaisent pas, esperant que le tems, & la longue habitude leur pourront faire changer d'humeur, & venir à bout de leur aversion ; je n'ai pas voulu m'exposer à un peril évident, sous l'esperance d'un change-

gement douteux, qui le plus souvent trompe la confiance de celles qui se marient contre leur gré ; mais outre la reconnoissance que je dois à la bonne volonté que tu me témoignes, je me sens encore touchée d'un amour respectueux envers toi, dont l'esprit & les manieres montrent bien que tu n'as pas toujours vêcu dans l'horreur de ce desert. Raconte moi de grace qui tu es, & pourquoi tu as pris ta retraite en cette solitude, étant raisonnable, si nous y devons demeurer ensemble, que tu me fasses part de tes avantures, comme je t'ai fait des miennes.

Voilà, reprit Gesmond, une priere qui me coutera de nouvelles larmes, puis qu'il est impossible de rafraîchir sans douleur, la memoire de ses inforunes : il n'y a que ces rochers & ces arbres à qui mes soupirs & mes plaintes en ont parlé plus d'une fois ; mais afin que tu me consoles, & que je recon-

noisse en quelque façon la faveur que tu me fais de vouloir bien rester ici, je vais te dire la veritable histoire de ma naissance, & de mes malheurs.

Je suis fils naturel de Policarpe Roi d'Albanie, qui devint amoureux de la Duchesse Clarimene, dont le merite, le rang & la qualité pouvoient lui faire esperer de devenir sa femme. Sur cette confiance elle lui acorda les dernieres faveurs: & quoique mon pere l'aimât avec une passion violente, certaines raisons d'Etat, l'obligerent à se marier avec Rosimonde, qui devint enceinte dans le même tems que Clarimene l'étoit de moi. Et plût à Dieu qu'en naissant j'eusse perdu la vie, je ne serois pas si malheureux que je suis; desorte que Policarpe fut doublement pere en un même jour, ayant un fils de son Epouse, & un autre de sa Maîtresse. Mais qui croiroit que deux

deux freres comme nous dûssent avoir une fortune si differente ; & qui pourroit penser, que Policarpe aimant si tendrement ma mere, me dût haïr comme il fit, & non seulement lui, mais encore elle-même me prit en aversion. C'étoit sans doute dès lors un effet de la maligne influence qui presidoit à ma naissance, puisque j'en fus reduit à ce point, que pour obtenir quelque chose de mon pere, il me faloit avoir recours à la Reine, dont la bonté me protegeoit, & me favorisoit continuellement.

De cette façon nous parvînmes Hircan & moi jusques à la premiere fleur de nôtre jeunesse : lui plus aimé de mon pere, qui le consideroit comme le legitime heritier du Royaume, & moi plus cheri du peuple ; parce que j'avois le don de m'en faire aimer, & qu'Hircan avoit celui de s'en faire haïr, étant d'un mauvais naturel, & de

peu d'esprit. La source de tous mes maux fut la charmante Polixene, qui étoit de nôtre âge, & qu'on faisoit élever à la Cour auprès de la Reine. C'étoit la fille du Duc de Susiane proche parent du Roi, & si puissant dans son Etat, que Policarpe n'entreprenoit jamais aucune chose considerable sans son conseil. Je vous parlerois amplement des perfections & des graces de Polixene, si mon amour ne rendoit la verité suspecte en ma bouche. En un mot, je puis vous dire que c'étoit la plus belle personne, & la mieux faite qu'on ait jamais vû en Albanie. Nous entreprimes de la servir, Hircan & moi, dès nos plus tendres années; mais les avantages qu'il avoit à la Cour me laissoient beaucoup moins d'esperance en ma passion. Cependant comme l'Amour est aveugle, il ne considera point l'éclat des aparences, ni l'inégalité de nôtre origine, pour se déclarer en ma fa-

faveur. Polixene me témoigna tant d'amitié, que tout ce que je faisois pour elle étoit bien reçu & toutes mes actions lui étoient aussi agréables, que celles de mon frere lui étoient odieuses. Dans les courses de bague, & aux fêtes publiques ses beaux yeux me favorisoient, & sembloient m'animer à faire toûjours mieux que les autres ; ce qui m'attira l'envie de plusieurs Princes qui l'adoroient, & particulierement celle d'Hircan. Je puis dire sans vanité que soit en l'adresse, ou en la modestie de l'esprit, ou en la taille, j'avois un visible avantage sur lui ; mais combien y a-t-il de femmes qui n'eussent pas consideré toutes ces qualitez en une personne abatuë, & maltraitée de la fortune ? Cependant Polixene n'en usa pas ainsi, & soit qu'elle fut moins ambitieuse, & plus malheureuse que les autres, son inclination me fit maître absolu de ses bonnes

gra-

graces, & nôtre amoureuse intelligence prenant tous les jours de plus fortes racines, elle consentit enfin qu'avec une échelle de corde je me rendisse la nuit dans sa chambre, & que sous promesse de mariage, je reçusse dans ses embrassemens les dernieres preuves de son amour. Dans ce même tems Hircan qui de jour en jour étoit plus passionné, fit entendre au pere de Polixene le desir qu'il avoit d'être son Epoux: à quoi il s'opiniâtroit d'autant plus, qu'il étoit jaloux de voir qu'elle me preferoit à lui, & faisoit plus de cas d'un Prince illegitime, que du véritable heritier d'Albanie. Il me consideroit comme le principal obstacle de son dessein; & le pere naturellement ému par son propre interêt, & par le desir de voir la couronne sur la tête de sa fille, ne me faisoit plus bonne mine, & me témoignoit par son mauvais acueil, que ma passion ne lui plai-

plaisoit pas ; il en querella même sa fille, & lui représenta le tort qu'elle se faisoit de mépriser Hircan, dont elle pouvoit tirer de si grands avantages.

Mais c'étoit un conseil inutile ; elle n'étoit plus libre en son choix, & d'autant moins qu'elle sentoit dans ses flancs un gage qui servoit à la confirmation de nôtre amour. Sa grossesse ne laissa pas de nous surprendre, & de me mettre dans une plus étroite obligation de l'assister en ce nouveau peril, parce que cette maladie étant de celles qui se cachent mal-aisément, nous en aprehendions le succès avec raison, à cause de la rigueur du pere de Polixene qui ne vouloit point consentir qu'elle fut à moi ; mais son adresse, ses soins & son bonheur l'assisterent si heureusement en cette rencontre, qu'elle étoit en son neuviéme mois sans en avoir donné le moindre soupçon aux femmes mêmes qui la ser-

voient. Cependant de mon côté je n'en étois pas moins inquiet, & ce danger me chagrinoit d'autant plus, que je voyois ce que j'aimois uniquement au pouvoir de mes ennemis, & avec ſi peu d'aſſiſtance, qu'elle n'eût ſû à qui ſe fier au beſoin, pour m'envoyer l'enfant qui viendroit à naître, parce qu'Hircan avoit dans ſon parti toutes les femmes qui la ſervoient. Nous étions elle & moi dans cette inquiétude, lors qu'une nuit elle s'éveilla avec une douleur ſi vive, qu'elle jugea que c'étoit un avant-coureur de ſa délivrance: elle s'habilla promptement, & deſcendit en ſouffrant beaucoup juſqu'à la fauſſe porte du Jardin, de la clef duquel elle s'étoit munie, & ſortit en intention de ſe rendre à la maiſon d'un de mes intimes amis, à qui j'avois fait part de nôtre avanture; mais à peine eût-elle paſſé le coin de la ſeconde ruë, qu'elle ſentit un redoublement de douleur

leur si grande, que ne pouvant aller plus loin, elle s'arrêta sous le portail de la premiere maison, où elle mit au jour une fort belle fille, & voyant passer un moment après deux h mmes envelopez de leur manteau, pour n'être pas connus; elle les apella, & la leur mit entre lès mains, les supliant d'une voix basse de vouloir bien porter cet enfant à Gesimond fils du Roi d'Albanie, les assurant qu'ils lui feroient un singulier plaisir, dont il auroit de la reconnoissance; & ayant obtenu de leur civilité de ne la point suivre, elle reprit le chemin du Palais; & le plutôt qu'il lui fut possible, elle s'alla remettre dans son lit, où feignant une autre indisposition, elle fut secouruë comme une personne à qui l'on esperoit de voir bientôt la couronne sur la tête: mais helas! Nous fûmes si malheureux & pour sa reputation & pour nôtre amour, que l'un des deux hommes qu'elle a-

pella pour me rendre cette petite creature, étoit Hircan mon frere, & mon ennemi, qui songeant à découvrir la mere, & considerant que la maladie de Polixene avoit commencé la même nuit; que d'ailleurs nôtre passion reciproque étoit si grande, qu'il n'y avoit rien qu'on ne dût esperer de cette intelligence, & pour comble de persuasion que le visage de cette petite fille étoit si ressemblant à celui de sa mere, qu'une peinture n'avoit pas plus de raport à son original. Sur toutes ces conjectures, il forma des soupçons infaillibles, & ne douta plus de la verité qu'il vouloit savoir. Ainsi piqué de jalousie, il resolut de se vanger du mépris de Polixene, & de faire punir mon audace, en avertissant mon pere de cette liberté, & celui de mon Epouse, que j'apellerai toute ma vie de même, puisque nous nous étions donné la foi l'un à l'autre; mais mon frere

avant que de s'acquitter de la promesse qu'il avoit faite la nuit passée, il commanda à un de ses domestiques de mettre en piéces cette petite innocente, & de me l'aporter de sa part. Desorte que le lendemain comme je me levois, un de ses Gentilshommes entra dans ma chambre accompagné d'un page, qui portoit dans un bassin, ce petit corps meurtri de tant de coups, qu'à peine eût-on pu discerner le moindre des traits de son visage qui étoit tout ensanglanté. Imagine-toi, chere Ismenie, de quelle sorte je reçus ce present. J'en fus si surpris, que j'avois peine à croire ce que mes yeux voyoient. Je me figurai peu après ce que ce pouvoit être. Mon cœur en fut penetré de douleur. Si bien qu'ayant pleuré comme pere sur ces petits membres meurtris, & mêlé mes larmes avec le sang de cet enfant; je dissimulai mon ressentiment le mieux qu'il

me fut possible ; j'allai trouver cet infame & indigne frere, pour lui demander la raison d'un present si extraordinaire & si barbare. Ce traître me répondit comme s'il avoit cru que son inhumanité m'eut été agréable. Il me dit la rencontre qu'il avoit faite ; les conjectures qu'il en tiroit, & le dessein qu'il avoit de me perdre, avec la triste Polixene. Il est impossible, lui repartis-je en couroux, qu'un homme qui a l'ame si basse & si méchante, soit d'une illustre naissance. Je ne croirai jamais que tu participes à la noblesse du sang Royal, dont tu crois être descendu ; tu sais bien dans ton cœur, que mon peu de credit est ce qui te donne la hardiesse de m'offenser ; mais si l'amour que j'ai pour Polixene étoit insuportable à ta jalousie, que n'entreprenois-tu de m'ôter la vie à moi-même, sans exercer ta vengeance, & ta cruauté sur un sujet si digne de pitié, &
qui

qui n'avoit encore ni des mains, ni même de langue pour se défendre; Ah! je voi bien, cruel, que tout méprisé & abatu que je suis, je te fais encore trembler; mais sâche que ta peur sera bien désormais plus juste, car je suis resolu de vanger sur ton propre sang le tort que tu as fait à celui de ce petit ange, qui reclame déja sur toi la punition du Ciel, & dont la justice me préviendra peut-être.

Ce lâche ne sâchant que répondre à une plainte si juste, se jetta sur les reproches de ma naissance, & me dit que sa mere au moins étoit sans infamie, & qu'il étoit fils legitime du Roi. J'aurois pu lui repartir qu'il ne le pouvoit pas savoir, que le mariage force les hommes de reconnoître des enfans qui souvent ne leur sont ni naturels ni legitimes, & qu'il n'y a que la nature seule qui oblige les peres à reconnoître leurs ve-

ritables enfans. Mais sans lui dire toutes ces raisons qui sont sans replique, le massacre de ma fille, & l'injure qu'il faisoit à ma mere, m'animerent si fortement, que je lui appliquai un soufflet de toute ma force, & tirant mon épée en même tems je lui en donnai plusieurs coups du plat sur les oreilles. Cet accident émut tout le Palais, & arrivant à la connoissance du Roi mon pere, il commanda qu'on me prit mort ou vif. Comme j'en fus aussi-tôt averti, je gagnai le plus épais de la prochaine forêt. Ceux qui me poursuivoient m'aiant perdu de vûë, & moi ne cessant de m'éloigner par les routes les plus écartées, j'arrivai le troisiéme jour dans cette solitude. Je grimpai vers le plus haut de la montagne, où je me mis à couvert dans cette profonde caverne. Accablé de lassitude, & vaincu par le sommeil, je m'endormis jusqu'au lendemain. Mais à peine le Soleil

jetta ses premiers rayons dans l'obscurité de cette demeure, que m'étant éveillé, je vis à mes pieds un terrible Lion; peut-être me croyoit-il mort me trouvant endormi, ou par un sentiment genereux à ces animaux; il eut honte me voyant par terre, & sans défense, d'en vouloir à ma vie. Son aspect me fit trembler; Je ne sai s'il s'en aperçut; mais quoiqu'il en soit, il m'aprocha d'une maniere si caressante, & si flateuse, que loin de m'offenser, il me léchoit les pieds, & sembloit vouloir me faire comprendre, que je pouvois être avec lui en toute sureté. Je me rassurai, ne pouvant faire mieux; & conçûs dès lors une forte opinion que le Ciel prenoit un soin particulier de ma vie, & que sa protection me reservoit à quelque chose d'extraordinaire, puisqu'il me faisoit trouver dans la redoutable fierté d'un Lion, l'humanité que je n'avois point

rencontrée dans le cœur de mon frere, ni de mon pere. Je me mis à le flater, & il me prit si fort en amitié, qu'il m'aportoit dans sa gueule une partie de sa chasse qu'il me laissoit pour ma nourriture. Enfin je m'accoûtumai peu à peu dans ce desert, où je devins maître absolu de tout ce qui paroît autour de ces rochers, & de ces précipices; il semble que tout y est fait pour mon usage; les bêtes sauvages me craignent, & m'obeïssent quasi comme elles faisoient au premier homme. C'est pour cette raison que je m'y arrête, & que par tout ailleurs il me seroit presque impossible d'éviter la mort. Les Rois ont les mains longues, & sans un miracle extraordinaire, quand ils sont offensez, ils ne perdent jamais la volonté de se vanger. Il est vrai, que je suis ici dans une pauvre demeure; mais elle est assurée. Toutes ces grandes ruches me presentent du miel, ces ruisseaux m'offrent

frent le pur cristal de leur onde ; je dispose tout seul de l'ombrage & du fruit de ces arbres ; les Ours & les Sangliers que j'assomme contribuent à mon vêtement & à ma nourriture ; la mer qui baigne le pied de ces rochers me fournit du poisson, & cette montagne ouvre ses flancs pour me mettre à couvert des injures du tems. Voilà succintement ma vie, & mon histoire.

Si tu es resoluë de demeurer ici, je te promets, Ismenie, d'avoir pour toi tous les soins imaginables. Le jonc, la fougere, & le serpolet serviront à te faire une propre & odorante couche ; cette caverne sera nôtre retraite durant l'hiver, & le printems, tu jouïras avec plaisir de la douce haleine des Zephires à l'ombre de ces noisillers. Mon humeur n'est point fâcheuse, je suis naturellement paisible, & la courtoisie ne m'abandonne jamais ; outre cela je te pro-

mets de ne jamais rièn dire qui puisse choquer ta pudeur ni même d'en avoir la moindre pensée. Nous nous occuperons le matin à rendre graces au Ciel du soin qu'il a pris à former l'agréable diversité des fleurs, & d'avoir laissé un visible craion de sa puissance dans la construction admirable des plus petites creatures. Le soir nous nous promenerons parmi ces ormeaux & ces pins, dont les coupeaux dessseichez & luisans dans l'obscurité, nous serviront de flambeaux pour nôtre retour; nous nous entretiendrons à nôtre reveil de la rigueur de nos avantures, & de mes disgraces passées; enfin dans cet innocent artifice je tromperai les languers, & les impatiences de mon amour, m'imaginant que Polixene est avec moi, parce qu'en effet, il semble que le Ciel ait voulu faire une autre elle-même en ta personne; étant veritable que tu lui ressembles si bien, que ton
visage

visage pourroit être la peinture du sien.

A ces mots Gesimond touché du souvenir de sa chére Epouse perdit tout-à-coup la parole, pour donner passage à des soupirs qu'il accompagna de quelques larmes. Ismenie le consola le mieux qu'il lui fut possible ; elle lui promit de ne le point abandonner, & qu'outre le merite de sa personne, elle s'y sentoit portée par une secrette inclination qui l'obligeoit à le respecter, & à lui rendre autant d'obéïssance, que s'il eut été son pere. Ainsi pour commencer à lui plaire & à le divertir, elle tira un instrument de sa panetiere, & chanta cet air d'une maniere charmante.

CHANSON.

Dans un excès d'amour feindre de n'aimer pas,
Et sous une glace apatente ;
Souffrir un mal pire que le trepas,
En brûlant d'une ardeur secrette & violente,
C'est

C'est l'état de mon cœur injustement traité
D'une ingrate beauté.

Je retiens mes regards, j'étouffe mes soupirs,
Et dans cette dure contrainte,
Ne voiant pas l'objet de mes desirs
Amour me fait trouver mon suplice en ma feinte;
O Dieux! faute d'un mot, qui me pourroit guérir,
Elle me voit perir.

Gesimond prit beaucoup de plaisir à entendre ces paroles, & il ne faut pas douter que de pareils divertissemens ne lui fussent très-agréables. Il trouvoit en la personne d'Ismenie, outre la délicatesse de la voix, & la beauté du visage, une conversation douce & spirituelle. Les jours ne lui paroissoient plus si longs, ses ennuis faisoient quelquefois trêve avec son ame, & il vivoit avec cette aimable fille dans une union si parfaite, que tout ce qui lui étoit contraire n'avoit point d'entrée dans leur esprit; mais la tranquilité d'Ismenie étoit toûjours plus entiere

entiere que celle de Gesimond, parce qu'elle étoit sans amour. Cependant elle ne demeura pas longtems en cet état ; car un soir se promenant le long d'un ruisseau, où elle se miroit quelquefois dans la pureté de son onde elle aperçut de loin un jeune Cavalier de bonne mine, qui s'étant lassé à la poursuite de quelque bête sauvage, descendit de cheval, & se couchant sur un gazon fleuri, appuyant de sa main droite une de ses jouës, s'endormit au murmure de l'eau qui brisoit ses flots argentez à travers des cailloux. Elle le considera quelque tems, & voiant en sa personne le visage d'un Ange, l'habillement d'un Roi, & la mine d'un homme de cœur ; elle voulut se retirer, mais elle ne le put. L'amour qui vouloit triompher de sa liberté, lui avoit mis des fers aux pieds, & un desir dans l'ame de voir de plus près ce Cavalier. Il falut donc céder à son envie, & s'étant

s'étant avancée au petit pas, elle eut la hardieſſe en l'aprochant de lui tirer ſon épée du foureau, & après l'avoir éveillé en ſurſaut, elle la lui remit entre les mains, en lui diſant d'un air galant de ſe ſouvenir qu'il lui devoit la vie, puiſqu'il n'avoit tenu qu'à elle de la lui ôter.

Tancrede, qui étoit le nom de ce chaſſeur fortuné, demeura ébloui des charmes d'Iſmenie, & lui dit gracieuſement qu'il ne pouvoit la remercier de la faveur qu'elle lui avoit faite de ne lui pas ôter la vie, ſi dans le même tems ſes appas la lui raviſſoient; que c'étoit une rigueur, plutôt qu'une grace, puis qu'en dormant la pointe de ſon épée lui auroit été moins ſenſible, que ne l'étoient en veillant les traits de ſes beaux yeux; mais de quelque étonnement dont vôtre beauté me ſurprenne, je ſuis, continua-t-il, encore plus ſurpris de vous trouver dans un lieu ſi deſert,

sert, & si solitaire : vous qui êtes faite pour regner absolument sur les cœurs, je vous serois très-obligé si vous vouliez bien m'aprendre le sujet qui vous arrête en cette montagne, si ce n'est que vous soyez la Déesse des forêts qui ait choisi sa retraite dans cette solitude. J'y suis, répondit-elle, avec mon pere, que la fortune y a relegué, quoi qu'il soit d'une haute naissance, & qu'il ait toutes les qualitez d'une personne illustre.

Ainsi leur conversation devint aussi familiere, que s'ils se fussent connus de longue main ; & s'entretenant tous deux, avec une complaisance mutuelle, Ismenie se souvenoit à peine d'aller retrouver Gesimond, & Tancrede de rechercher sa suite, dont il s'étoit égaré dans l'ardeur & la passion de la chasse ; mais à la fin Ismenie voiant que la nuit aprochoit, & que sa retraite étoit assez éloignée, prit

congé de lui avec ses paroles.

Je voudrois bien, illustre Cavalier, qu'il y eut en ma personne des qualitez dignes de vôtre estime, & de celles que je reconnois en vous ; que s'il est vrai que la conformité fait naître l'amour, il pourroit être que dans vos regards & dans vos paroles, j'aurois reconnu quelque bien-veillance pour moi. Si bien que pour ne point paroître ingrate envers vous, je vous assure de revenir quelquefois en ce lieu, où vous pourrez me rencontrer, si vôtre amitié vous persuade d'en prendre la peine, mais je vous avertis par avance de ne rien entreprendre qui me puisse déplaire tant à cause que ce seroit une action indigne de vous, & de moi de la souffrir, que parce qu'au moindre cri que je ferois ; mon pere descendroit aussi-tôt qui auroit bien la force de me défendre. Je voi bien, répondit Tancrede, que je n'ai pas l'honneur d'être

connu

connu de vous, puisque vous me donnez un avis si contraire à mon devoir, & à mon intention. Je vous proteste que je n'y contreviendrai point, parce que je vous aime, & quiconque est amant fuit tout ce qui peut offenser l'objet aimé; d'ailleurs je suis d'une naissance assez noble & assez illustre pour ne rien faire contre l'honnêteté, & je me voudrois un mal extrême, si j'avois employé la force, ou la violence sur la moindre personne de vôtre sexe. Je me rendrai ici plein d'amour & de respect tous les jours à la même heure, & en vous attendant, j'adorerai ces fleurs sur lesquels vous avez marché, & le cristal de cette onde qui vous a servi de miroir.

Après cette réponse, ces deux amans se separerent fort satisfaits l'un de l'autre, & à mesure qu'ils s'éloignoient, ils se retournoient de tems en tems pour se regarder, témoignant par là l'envie qu'ils a-
voient

voient de se revoir, & le chagrin d'être obligé de se quitter. L'Amour d'Ismenie s'accrut de telle sorte, que Gesimond s'en seroit infailliblement aperçu, si pour fonder ses soupçons il y eut eu quelque autre homme que lui dans cette solitude. Tancrede n'étoit pas moins inquiet de sa nouvelle passion, parce que les charmes d'Ismenie étoient continuellement presens à sa memoire. Il venoit l'attendre tous les soirs au même endroit qu'il l'avoit vûë; mais elle n'y pouvoit pas venir toutes les fois qu'elle auroit bien voulu, à cause que Gesimond, qui ne savoit point son amour, s'étoit plaint à elle de ce qu'elle étoit toujours trop long-tems à revenir. Un jour qu'elle crut avoir assez de tems pour revoir son cher Tancrede, elle vint de bonne heure l'attendre au bord du même ruisseau, où elle trouva parmi des fleurs dans un satin cramoisi brodé d'or, le

por-

portrait d'une belle Dame envelopé d'une Lettre qui lui servoit d'une seconde couverture, & qui aparemment avoit été oublié par Tancrede le jour de devant. Si bien qu'après avoir vû le dessus de la Lettre qui s'adressoit à lui, sa curiosité l'obligea de l'ouvrir, & y lut ces mots.

MONSEIGNEUR,

Je suis arrivé dans Albanie sans être connu de personne ; j'ai vû l'Infante suivant vos ordres, & vous envoye son portrait, dont l'original est encore cent fois plus beau. Je puis vous dire, Monseigneur, qu'il surpasse tous les efforts & des couleurs & du pinceau. J'attens là-dessus le sentiment de vôtre Altesse Serenissime, afin que suivant ses ordres, je prenne mes mesures touchant le traité de vôtre mariage qui terminera les desolations que la guerre aporte depuis long tems entre l'un & l'autre Roiaume.

Quand cette Lettre auroit été plus longue, la colere & la jalousie d'Ismenie l'auroient sans doute empêchée d'en lire davantage. Elle en fut au desespoir, se voiant à la veille de perdre un amant qu'elle aimoit, & que tant de raisons l'empêchoient d'en être aimée. La qualité de fils de Roi, & l'aparente inégalité de leur condition, lui faisoient perdre toutes ses esperances, & avec d'autant plus de raison, qu'elle étoit éclaircie du dessein qu'il avoit d'épouser l'Infante d'Albanie, dont la beauté représentée dans ce portrait, & dans cette Lettre, ne lui donnoient pas une médiocre inquiétude. Elle étoit dans cette agitation, lors qu'elle aperçut Tancrede qui marchoit droit à elle, en chantant ces vers que sa passion venoit de lui suggerer.

Quoique mon cœur épris d'une flame immortelle,
Ne puisse concevoir rien de si charmant qu'elle,

Son

Son feu sera toujours moindre que son objet ;
Il faut être embrazé d'une ardeur infinie,
Pour aimer comme il faut, l'adorable sujet,
Qui regne en ce desert, sous le nom d'Ismenie.

Il n'y a rien de si sensible à une personne qui se croit offensée, que de s'entendre flater par la même bouche qui la trahit. Ismenie considerant le peu de sureté qu'il y avoit en la foi de Tancrede, sentit plus vivement le tort qu'il lui faisoit en la trompant, que celui qu'elle recevoit de n'être pas aimée. Elle jugeoit bien qu'un homme pouvoit être sans amour, & demeurer innocent ; mais qu'il ne pouvoit le feindre sans malice & sans crime. Desorte que pour avoir l'honneur de la rupture, & l'empêcher de se vanter de l'avoir quittée, elle resolùt de le prevenir. Dans ce dessein elle l'aborda avec ces paroles que la jalousie, & la raison lui mirent à la bouche.

Je ne doute pas, Tancrede, que tu n'aies reconnu que je ſuis tout autre que je n'ai d'abord paru à tes yeux, & que cet habit ruſtique & ſauvage cache une ame qui ne l'eſt point ; tu m'as proteſté que ton amitié étoit ſi grande, que pour me poſſeder comme époux, quoi que tu ſois des plus Illuſtres d'Armenie, tu veux expoſer pour moi non ſeulement ta qualité, mais même ta propre vie, & je ſerois ingrate de ne pas reconnoître ta bonne volonté ; auſſi ne l'ai-je que trop reconnu ; mais comme on ne peut rien déguiſer à la perſonne qu'on aime, & que la diſſimulation eſt un crime en amour ; le mien me reproche de t'avoir caché un ſecret important qui met un obſtacle invincible à la ſatisfaction que tu pouvois attendre de moi ; & ne ſois pas ſurpris ſi j'ai differé juſqu'à preſent à te deſabuſer. Toutes les femmes diſſimulent au commencement le

secret de leur cœur, aux personnes qui les pratiquent, ne jugeant pas à propos de leur dire qu'elles sont engagées ailleurs, afin de ne pas s'attirer d'abord leur indifference; mais quand elles s'y sentent obligées, elles détrompent alors ceux qui les servent. Tout ce preambule aboutit à te déclarer ingenument que je suis étrangere, & que cet homme que je t'ai fait passer pour mon pere, est un grand Seigneur que certains malheurs ont fait sortir d'Albanie, & à qui j'ai donné la main pour être sa femme, quoique certainement il n'en ait jusqu'à present autre gage que ma parole; & ainsi dispose-toi à rallentir ta passion, ou pour mieux dire à l'étouffer pour jamais: car enfin ma promesse m'engage à lui, & les preuves qu'il m'a données de son amitié sont si grandes, que je ne saurois m'en aquitter que par un don absolu de la mienne. C'est un des hommes du mon-

de le mieux fait, le plus judicieux, & tel en un mot, que je dirois même qu'il te surpasse, si tu ne croiois que c'est la passion qui me fait parler.

A peine Ismenie eut achevé ces paroles, que sans attendre ni satisfaction ni réponse, elle se retira promtement, par les detours de la montagne, qui n'étant pas connus à Tancrede qui la suivoit, furent cause qu'en peu de tems il la perdit de vûë, & demeura dans une tristesse desolante. Il se plaignoit d'une maniere si touchante, que si les rochers d'alentour avoient eu des oreilles, ils en eussent été attendris. Cependant ce fut en vain pour Ismenie, qui ne voulut pas se mettre au hazard de s'adoucir, en écoutant Tancrede, sachant que son sexe est si sensible à la pitié, que pour lui faire répandre des larmes, il lui suffit de voir pleurer. Si elle évita d'en verser en presence de

cet amant, elle n'en fit pas de même en son particulier. L'Amour sut bien tirer raison de sa severité; elle pleura abondamment, & pour pleurer plus à son aise, elle se retira dans le plus profond recoin de sa caverne; & en tenant entre ses mains la Lettre qu'on avoit écrite à Tancrede, elle en baisoit mille fois le dessus, parce qu'elle y trouvoit le même nom que l'amour avoit gravé dans son cœur. Desorte que ces deux amans passerent quelques jours sans se voir, non par le peu de soin de Tancrede, mais par le chagrin d'Ismenie, qui se promenant un soir, s'arrêta par hazard près d'un arbre, où elle vit en plusieurs endroits le chiffre de son nom entrelassé avec celui de son amant. Après avoir rêvé quelque tems en le regardant; hé qu'importe, dit-elle, tout d'un coup à soi-même, que les arbres m'assurent ici de la passion de Tancrede, si dans Al-

banie l'Infante Elamire les en peut démentir ? Qu'importe que dans ce desert je sois l'objet de son amour, si dans son Palais il s'atend à rendre ses hommages à un autre beauté ! Qu'importe enfin que tu adores mes yeux dans cette solitude, si tu dois en peu de tems te soûmettre à un nouvel empire ?

Elle en eût dit davantage sans une voix qu'elle entendit du côté du bois. Elle connut aussi-tôt que c'étoit celle de son ingrat amant ; & quoi que son ressentiment lui défendit de l'écouter, elle ne put s'empêcher d'entendre ces paroles.

CHANSON.

Elle peut bien me cacher ses beaux yeux,
Elle peut bien me bannir de ces lieux,
Et par son changement affliger ma constance:
Mais le dépit ne peut me l'arracher du cœur,
Et malgré sa rigueur,
Mon ame est resoluë à la perseverance.

Tan-

Tancrede s'aprochoit en chantant, & Ismenie qui ne vouloit pas le voir, de crainte de r'allumer sa flame, tâcha de se cacher; mais le bruit qu'elle fit au travers des feuilles, la découvrit à cet amant. Il lui dit qu'elle avoit tort de fuïr une personne qui l'aimoit tendrement; qu'il voioit bien qu'elle avoit apris la cruauté des bêtes farouches qui vivoient dans cette montagne, & qu'aiant ouï de sa propre bouche, le cruel arrêt qui faisoit mourir toutes ses esperances, il la suplioit au moins de voir l'injustice de son mépris & sa derniere resolution dans un papier qu'il mit entre ses mains. Il prit aussi-tôt congé d'elle pour n'être pas plus long-tems importun à ses yeux; & d'abord qu'il se fut retiré, elle jetta ses regards dans le billet qu'elle avoit ouvert, & y lut ces mots.

S'il m'étoit possible de vous haïr après la déclaration que vous m'avez

faite vous ne verriez pas ici les sentimens d'un cœur qui vous aime sans esperance. Je vous laisse en possession de cet amant heureux que vous me préferez; & malgré le chagrin que j'en ai, je vous souhaite autant de bien, que votre inconstance me cause de maux. Je visiterai encore quelques jours ce lieu fatal, où d'un seul mot, vous avez changé toutes mes douceurs en amertume. Mon cœur qui du commencement s'y promit tant de joye, veut y aller dire ses derniers adieux, avant que de me livrer au desespoir qui m'ôtera bien-tôt la vie.

Le cœur d'Ismenie étoit trop amoureux pour n'être pas attendri à la lecture de cette Lettre. Elle l'auroit lûë plusieurs fois, si elle n'en eut été detournée par Gesimond qui vint la chercher pour se promener avec elle. Après avoir causé quelque temps ensemble, & qu'Ismenie eût dit quelque chanson agreable pour adoucir la tristesse ordinaire de Gesimond, ils pri-

prirent le chemin de leur caverne. Comme ils montoient par un sentier pratiqué au travers des arbres & des rochers, qui regardoient du côté de la mer, ils entendirent un grand coup comme une chose qui tombe d'enhaut. Ismenie en eût peur, & Gesimond prenant son arc, chercha de tous côtez, croiant que ce fut quelque bête sauvage; & descendant toujours sans rien trouver, il vint jusqu'au rivage de la mer, où il vit une barque sans rames, ni matelots, que les vagues avoient jettée contre le bord. Elle étoit petite, & toute couverte; ce qui lui donna la curiosité de voir ce qui étoit dedans. Il apella Ismenie, & tous deux aiant defait les toiles qui la couvroient, ils furent extremément étonnez de n'y trouver autre chose, que le corps mort d'un homme encore tout baignant dans son sang, & celui d'une belle Dame, dont l'extrême foiblesse la te-

nant comme évanouïe, montroit qu'elle n'étoit pas loin de le suivre. Cet objet pitoyable émut leur compassion ; mais Gesimond en fut extraordinairement touché, lors qu'à la clarté du peu de jour qui leur restoit, aiant consideré cette Dame attentivement, il lui sembla reconnoître en elle la taille, & le visage de Polixene. Il la prit doucement entre ses bras, & l'aiant emportée dans sa demeure, il la secourut si promtement, qu'avec l'aide d'Ismenie, en peu de jours ils furent assurez de sa vie.

Mais il est à croire que son étonnement ne fut pas petit lors qu'aiant la premiere fois ouvert les yeux, elle se vit entre un homme, & une femme dont l'habit & l'aparence sauvage eussent été capables de lui faire peur, si elle n'eut senti par le secours officieux qu'ils étoient pleins d'humanité, & beaucoup plus pitoyables envers elle,

que

que ne l'avoient été ses parens ni son pere. En effet, leur assistance la remit peu à peu ; & prenant garde que Gesimond avoit les yeux continuellement arrêtez sur son visage, & qu'Ismenie le nommoit par son nom, elle lui dit en le regardant avec attention.

Il y a deux choses qui m'embarrassent extrémement, & dont vous pouvez m'éclaircir. La premiere est de savoir si vous vous nommez Gesimond, & l'autre d'où vient que depuis que j'ouvre les yeux, les vôtres ne cessent de me regarder. Vous pourriez me faire la même demande ; car ce nom a d'autant plus touché mon cœur, que l'amour d'un Cavalier qui se nommoit ainsi, me coute tant de peines, que la moindre est quasi celle dont le Ciel, & vôtre assistance viennent de me deliver. Si je vous disois que ce Gesimond étoit fils du Roi d'Albanie, & mon unique Epoux, je ne vous dirois

que la verité. Helas! répondit Gesimond, tout hors de lui-même & si troublé qu'à peine avoit-il la parole libre, je suis fils de Policarpe, & frere d'Hircan & ton propre Mari, si véritablement tu es Polixene. Ne sois donc pas surprise si je te regarde avec tant d'étonnement & de tristesse, & comment mon cœur n'en auroit-il pas, te voiant souffrir tant de malheurs à mon occasion : oüi, chere Polixene, voilà ton Gesmond, ou plutôt voilà son cœur & son nom, puis qu'il ne me reste quasi autre chose de ce que je fus autrefois, me voilà toujours fidéle, & toujours à toi, resolu de n'être jamais à d'autre tant que Dieu prolongera ma vie infortunée, que je ne veux plus apeller ainsi, puisque j'ai le bonheur de te revoir; elle me sera chere encore une fois contre mon attente, & je n'importunerai plus le Ciel de me l'ôter comme je faisois tous les jours de

bon

bon cœur dans les regrets de ton éloignement , parce que quand un homme souffre sans esperance, la vie lui est un suplice continuel.

Les paroles étoient trop foibles, entre ces deux amans pour se dire tous les sentimens de leur ame ; leurs regards mutuels encherissoient sur leur discours , & la joie reciproque de s'être rencontrez par une voye si étrange & si peu attenduë, redoubloit l'amour qu'ils avoient l'un pour l'autre. Quoique la beauté d'Ismenie , & les honnêtetez que Gesimond lui temoignoit , eussent pû donner d'abord quelque inquiétude à Polixene , après s'être informée de l'occasion qui les avoit unis dans une même demeure , & l'avoir considerée attentivement , elle conçut tant d'amitié pour elle , qu'elle la traita comme sa propre fille.

Ainsi tous trois vivans dans une douce conformité , & Polixene se

trouvant tout à fait remise, ils la prierent de leur faire part de ses avantures pendant une si longue abscence ; & comme dans la prosperité le souvenir des disgraces passées entretient plutôt qu'il n'aflige, elle se disposa à satisfaire leur desir, & s'adressant à Gesimond lui dit.

Les malheurs qui me sont arrivez depuis ton abscence, ont été si grands & si continuels, qu'il me faudroit autant d'esprit pour te les raconter, qu'il m'a falu de patience pour les souffrir. En un mot, je payai bien pour toi les coups que tu donnas à Hircan ; & le desordre que tu laissas dans le Palais ; je benissois à tout moment le Ciel d'avoir favorisé ta fuite, quand ce traitre ne pouvant se vanger sur moi-même, crut le faire en disant par tout ce que j'avois accouché entre ses bras. Mon pere au lieu de se ressentir de la barbarie dont ce miserable avoit

usé contre la creature que j'avois mise au monde, l'en remercia, comme si cette innocente n'eut pas été de son sang, & me fit renfermer dans une obscure tour, où pendant plusieurs années ; je n'ai vû ni le Soleil, ni aucune personne qui m'aît consolée. Ton pere enfin plutôt que le mien, eût compassion de mes souffrances, & permit à un homme qu'on avoit élevé dans nôtre maison, de me visiter quelquefois pour empêcher mon desespoir ; je l'entretenois des peines de ma prison, & songeant au besoin que j'en pouvois avoir, je tâchois de gagner son affection par la pitié de ce qu'il me voioit souffrir ; desorte qu'un jour m'étant venu dire qu'on l'avoit assuré que tu étois caché dans un village d'Albanie, je le priai avec tant d'instance, de m'aporter de l'encre & du papier pour t'écrire, que contre l'étroite défense qu'on en avoit faite, il voulut m'obeïr.

He-

Helas! que cette obéïſſance nous devint fatale; ce ne fut que pour ſigner la mort de l'un & de l'autre, parce que je te fis une Lettre où je te donnois avis du pitoyable état de ma vie, & de la grande inclination que tout le peuple avoit pour toi; je te mandois que tous les Sujets de Policarpe t'aimoient autant qu'ils haïſſoient Hircan, à cauſe des oppreſſions dont il les affligeoit n'étant encore que leur Roi preſomptif; qu'il te faloit mettre ſous la protection de quelque Prince voiſin, pour entreprendre ta vengeance avec ſon aide; que nous ne manquerions pas de perſonnes qui tâcheroient de faire perir Hircan, & que lui étant mort, les peuples te ſachant en vie te chercheroient avec joie, & te déclareroient tous d'une voix le ſucceſſeur legitime de l'Empire après Policarpe. Enfin je mis quantité de choſes importantes dans cette Lettre malheureuſe autant

pour

pour décharger mon cœur, que pour faire changer ta fortune. Mais comme ceux qui ne l'ont pas de leur côté, sont toujours malheureux dans leurs entreprises, Arnet, qui étoit celui auquel j'avois confié cette Lettre, & moi fûmes si infortunez, que comme il sortoit de la prison pour t'aller porter ma dépêche, il fut rencontré par Hircan, qui lui aiant demandé assez brusquement de mes nouvelles, il se troubla si fort, que ton frere soupçonnant quelque chose, le fit prendre, & fouiller aussi-tôt. Si bien que voiant ma Lettre surprise, il confessa plus qu'il ne savoit. Toute la Cour fut troublée par cette nouvelle, & mon pere, qui vouloit paroître fidéle aux dépens de ma vie, s'imagina pour ma punition une cruauté sans exemple. Il fit faire cette barque où tu m'as trouvée, & me mit dedans à demi morte auprès du corps d'Arnet qu'il venoit de poignarder de mille

le coups ; il esperoit que l'horreur de ce corps mort, & sa mauvaise odeur me feroit mourir de desespoir dans cette barque ; il la fit couvrir de telle sorte que l'air n'y pouvoit entrer, & nous abandonna ainsi à la merci des ondes, où nous flôtâmes au hazard jusqu'à ce que le Ciel touché de mes larmes & de mon innocence, nous fit aborder à ce rivage, d'où ta compassion m'a tiré pour me donner la lumiere du jour, & me faire joüir de l'unique bien que j'ai toujours aimé, & qui me coute les ennuis & les peines que tu viens d'entendre.

Ce discours ne donna pas moins d'admiration, que de pitié à Gesimond ; & à Ismenie. Ils consideroient dans ces avantures les caprices du sort ; mais de quelques traverses dont la fortune l'eut agitée, ils ne pouvoient l'apeller tout-à-fait mauvaise ; voiant l'extrême bonheur qui avoit suivi le plus déplora-

plorable état de sa vie. Aussi n'y pensoient-ils plus que pour benir le Ciel de leur rencontre, & Gesimond vivoit plus content dans cette solitude, que s'il eut été le Maître de l'Univers. Il jouïssoit sans interruption de la compagnie de Polixene avec moins de soin, & de trouble qu'il n'avoit jamais fait, & tous deux étoient également charmez de leur mutuelle satisfaction, après des inquiéudes si longues & si fâcheuses.

Il n'en étoit pas de même d'Ismenie & de Tancrede; ils s'accusoient l'un & l'autre d'infidélité, se croiant abusez en leur amitié, Ismenie consideroit Tancrede comme un homme engagé dans le dessein de se marier en Albanie, & lui se plaignoit de ce que peut-être elle l'étoit avec Gesimond; mais Ismenie lassée de cacher dans son cœur les sentimens de sa jalousie, ne voulut pas souffrir que Tancrede la soupçonnât plus long-tems de

de legereté, ni qu'il se plaignit de son peu de foi, pouvant lui en faire connoître la pureté, & le manquement de la sienne. Dans ce dessein elle se rendit au lieu de leur premiere entrevûë, & l'aiant rencontré qu'il faisoit ses plaintes à tous les objets insensibles de cette solitude, elle lui rendit son portrait & sa Lettre, & lui déclara que ces deux choses lui aiant donné lieu de croire qu'il étoit infidéle, l'avoient obligée de feindre par dépit qu'elle aimoit ailleurs pour se vanger par un mensonge d'une deloiauté véritable, qui ne meritoit pas un moindre traitement.

Tancrede surpris & charmé de ces paroles, je t'avouë, belle Ismenie, répondit-il, qu'avant que de te voir, j'avois intention d'épouser Elamire Infante d'Albanie; mais je t'assure que depuis que je t'ai vûë, & que je me suis flaté d'avoir quelque part en ton amitié,

j'ai si fort changé de volonté, qu'encore que mon pere & mes Sujets souhaitent ce mariage pour faire cesser la guerre qui est entre nos Etats, je te donne ma parole de ne le pas faire, si tu veux m'accepter pour ton Epoux, & augmenter par là le nombre de celles qui ont passé de la houlette à la Roiauté. C'est à toi à prendre là-dessus ton parti à condition néanmoins que cet homme avec qui tu demeures ne soit point ton amant; car si je me trouvois trompé, je sens que ma vengeance éclateroit contre toi, & triompheroit bientôt de mon amour.

Ismenie fut si satisfaite des témoignages de la passion de Tancrede, & de ses nouvelles promesses, que pour lui ôter tout soupçon, elle le mit dans un endroit où il pouvoit voir sans être vû les privautez de Gesimond & de Polixene; & comme les amans ne savent rien qu'ils ne se communiquent,

quent, elle lui raconta l'hiſtoire véritable de leurs amours, & de leurs infortunes, ſans ſe ſouvenir que la premiere fois elle lui avoit dit que Geſimond étoit ſon pere. Tancrede écouta leurs avantures avec d'autant plus de plaiſir, qu'il jugeoit que ſi ces deux amans étoient les pere & mere d'Iſmenie, leur qualité juſtifiroit l'amour qu'il avoit pour leur fille, & que d'ailleurs il ne craindroit plus de reproche de s'être allié avec elle, puis que ne ſe mariant point avec l'Infante d'Albanie ce ſeroit toujours avec une perſonne du ſang Roial. Dans cette penſée il prit congé d'Iſmenie, & s'en alla très content; mais peu après cette aimable perſonne ſe reſſouvenant qu'elle lui avoit dit qu'elle étoit fille de Geſimond, en fut très-fâchée, étant facile de prouver le contraire, & de la trouver ſelon qu'elle penſoit d'une naiſſance très obſcure, bien que ſon viſage, &

l'amour qu'on avoit pour elle ſemblaſſent être du côté de la feinte.

Tancrede plus animé que jamais de la paſſion qu'il avoit pour Iſmenie, reſolut enfin d'en faire ſon épouſe, & de rompre le traité qu'on avoit commencé pour lui avec la Princeſſe d'Albanie. Il envoya dire à Policarpe, qu'étant promis ailleurs, il n'étoit plus en état de ſonger à leur premier accord, & qu'il le prioit de l'excuſer. Le Roi ſe ſentit offenſé de ces paroles, & les prenant pour un affront & un mépris qu'il faiſoit de ſa fille & de ſon alliance, reſolut de s'en vanger. Si bien que ſans attendre de ſa part ni Lettre, ni Ambaſſadeur, ni juſtification, il ſe mit en campagne avec Hircan & une armée de trente mille hommes jurant au ſortir d'Albanie de n'y rentrer jamais qu'ils n'euſſent détruit l'Etat de Tancrede, & tiré raiſon par ſa mort du mé-

mépris qu'il avoit fait de la Princesse Elamire.

Nôtre amant ne dormoit pas en cette occasion, & ne s'étant pas moins attendu du ressentiment de Policarpe qu'une vengeance terrible, demanda à son pere le commandement des troupes qu'on avoit assemblé pour lui resister. Il suplia sa chere Ismenie de faire en sorte que Gesimond se mit de son parti, & qu'il voulut bien partager avec lui le commandement de son armée, puisqu'il y étoit en quelque façon obligé, tant pour l'interêt de sa fille, que pour faire connoître aux Albaniens qu'il étoit vivant, & en état de se venger d'Hircan, qui venoit arrogant & superbe à tout moment. La confusion & l'embarras d'Ismenie ne furent pas petits, voiant le danger où elle s'engageoit de nouveau; mais remettant le tout entre les mains du tems & de la fortune, elle fit ouverture à Gesimond

des

des intentions du Prince Tancrede. Elle lui déclara même ses amours avec elle, la cause de la guerre, & le moien que le Ciel lui offroit de reprendre le premier éclat de sa condition, & sortir de ce miserable genre de vie ; mais qu'il étoit important d'avouër au moins durant quelques jours qu'elle étoit sa fille.

Cette proposition ne déplût point à Gesimond, qui par les offres qu'Ismenie lui fit de la part de ce Prince, jugeant que ses affaires prendroient une meilleure route, resolut de le servir, & de se joindre à lui, non par aucun mouvement de haine qu'il eut pour Policarpe, qui enfin tout cruel qu'il fut envers lui, étoit toujours son pere ; mais pour tâcher de se rendre entremetteur de la paix, & d'abatre l'orgueil du perfide Hircan, qui étoit l'unique obstacle à son retour en Albanie. Le jour même Ismenie le fit parler à Tan-

Tancrede, & ces deux Princes s'étant accueillis avec des sentimens & des témoignages d'une amitié reciproque, Tancrede admira la prestance & la taille robuste de Gesimond, & lui aiant parlé de Polixene, le supplia de la mener avec Ismenie auprés d'une sœur qu'il avoit dans un lieu assez proche du camp. Gesimond y consentit, & y étant arrivez, tous les plus considerables de l'armée les reçurent comme des personnes Illustres, & devant eux Tancrede créa le Prince Gesimond Lieutenant General de ses troupes. Il quitta ses vêtemens sauvages, & parut dans l'armée avec un air si noble & si majestueux, que ceux qui l'avoient vû auparavant comme un satyre, avoient peine à le reconnoître, tant il est vrai que les ornemens ajóutent beaucoup à la bonne mine, & à l'autorité des personnes.

Le camp de Tancrede n'étoit

pas fort éloigné de la montagne, & de l'autre côté celui des Albaniens en étoit si proche, que le bruit de leurs tambours & de leurs trompettes, se faisoit entendre dans les deux camps; desorte que le Prince Gesimond avoit la commodité de sortir toutes les nuits, avec son ancien habit sauvage, pour aller reconnoître les ennemis, sans craindre de s'égarer par les détours de la montagne qui depuis long-tems lui étoient connus, & sans aprehender qu'on se deffiât de lui sous un vêtement si étrange, & si peu suspect. Une nuit qu'il s'avaçnoit vers leur camp avec le même dessein, il lui sembla d'entendre un bourdonnement de plusieurs personnes qui parloient ensemble en secret, & s'étant caché derriere un gros buisson qui étoit à côté de sa route, il vit un homme tout armé qui paroissoit être le maître des autres. L'obscurité de la nuit l'empêcha de le reconnoî-

tre ; mais il ne fut pas peu étonné d'entendre cette harangue qu'il fit debout au milieu de la troupe qui l'environnoit.

Quoique je parle ici à peu de personnes, je crois qu'il y en a un nombre suffisant, parce que je vous regarde comme mes amis, & comme la fleur de la noblesse d'Albanie. Vous savez que je suis fils unique de vôtre Roi, & que si j'ai eu autrefois un frere, je pense que la terre, ou la mer le tiennent enseveli ; & quand il seroit encore vivant, les Loix du Roïaume l'empêcheroient de me contester la succession de la Couronne, à cause qu'il n'est pas légitime, & que du côté de sa mere il n'a point de droit à la Souveraineté. Vous voiez que le Roi est chargé d'années ; & que dans le chagrin de sa vieillesse ils nous traite tous avec une severité, & une rigueur insuportable. Pour ne vous point mentir je commence à m'ennuier de son procedé,

dé, & de le suivre toujours en Sujet, pouvant être le maître quand il ne sera plus. Je vous ai fait autrefois une pareille ouverture. La raison qui m'a obligé de vous assembler de nouveau, c'est de voir à present l'occasion favorable pour le succès de nôtre entreprise. Mon Pere est si passionné touchant la réussite de cette guerre, qu'il sort tout seul presque toutes les nuits, pour reconnoître en personne l'état de son armée, & celle de l'ennemi. Je crois l'avoir vû sortir cette nuit pour le même sujet ; & si je ne me trompe, il descendra bientôt par cette colline, où il nous sera facile de lui ôter la vie, & après avoir déchiré ses habits, faire croire qu'il a été devoré par quelque Lion, ou par quelqu'autre bête farouche. Desorte que les Soldats se trouvant sans Roi, de force, ou de gré seront obligez à m'obéïr, & dès que j'aurai le sceptre en main, je détruirai peu à

peu tous ceux qui ſont dans le parti de Geſimond, & je vous conſidererai, non pas comme mes Sujets, mais comme mes compagnons, avec qui je partagerai le ſoin de l'Etat, & les richeſſes du Roiaume.

L'Eſprit de Geſimond effrayé de tant de cruauté, avoit de la peine à croire ce qu'il venoit d'entendre. Il ne pouvoit s'imaginer qu'un fils pût être capable d'un ſi horrible attentât contre celui qui l'avoit fait naître. Il rendit graces au Ciel, de l'avoir conduit dans un lieu, où il pouvoit au peril de ſa vie, défendre celle de ſon pere; & s'en allant vers l'endroit par où Hircan avoit deſigné qu'il devoit venir, il ne fut pas fort avant ſans le rencontrer. Le Roi ne l'eut pas plutôt vu, que le prenant pour quelque monſtre ſauvage, il tira ſon épée, & s'en vint droit à lui pour le tuer; mais Geſimond jettant auſſi-tôt à terre un

gros bâton qu'il tenoit en sa main, lui dit avec douceur, de ne point attaquer un homme si passionné pour son service, qu'il étoit seulement là pour l'avertir de ne point passer outre, parce qu'il étoit attendu par son propre fils & une troupe de seditieux, qui vouloient lui ôter la vie.

Si tu te sers de cette invention, répondit Policarpe, pour me surprendre, sâche que tu te trompes. Je puis au moindre cri faire venir dix mille hommes contre qui ta legereté ni ta force ne te sauroient défendre, encore que je ne presume pas si peu de moi-même, que je ne puisse venir à bout, non seulement de toi, mais d'autant de monstres qu'il peut y en avoir dans cette forêt.

J'en suis très persuadé, repliqua Gesimond, & afin que tu connoisses que ce n'est pas mon intention de te faire aucun tort; descens un peu plus bas, & tu trouveras à qui

tu te fies ; mais assure-toi que je ne souffrirois jamais de te laisser passer outre, pour t'engager dans un peril certain, si mon courage ne me donnoit la confiance de t'en délivrer. N'aie donc aucun scrupule de te fier à moi, qui t'aime plus que tu ne penses, quoi que je n'en aie pas sujet pour certaines rigueurs dont tu as affligé ma vie, & que je te dirai une autre fois avec plus de loisir.

Policarpe écouta ses raisons avec étonnement, & faisant reflexion au mauvais naturel d'Hircan, & aux dangereuses intentions de ceux qui le conseilloient, ajouta foi à son avis ; mais voulant s'en éclaircir avant que de rebrousser chemin vers sa tente, il descendit jusqu'au fond du valon ; & Gesimond après lui, qui souhaitoit de voir sortir ces traitres pour obliger en même tems son pere, & tirer vengeance des affronts qu'Hircan lui avoit fait souffrir. La chose arri-

va selon ses desirs, car ce perfide n'eut pas si-tôt reconnu son pere, que faisant signe aux autres conjurez, ils avancerent contre lui, en criant, qu'il meure, qu'il meure, cet injuste Roi, d'Albanie. Il ne fut pas besoin que Policarpe reclamât en ce danger le secours de Gesimond; car il ne vit pas plutôt sortir l'embuscade, qu'il s'elança devant sa personne pour lui servir de bouclier, & frapant avec fureur d'un gros bâton qui lui servoit de Massuë, il les mit bien-tôt en deroute, abatant à ses pieds tous ceux qui oserent s'oposer à la pesanteur de ses coups. Hircan couvert d'un grand bouclier, crioit qu'en soutenant son coup, il pourroit en même tems lui percer les flancs de son épée; mais étant reconnu de son frere, il déchargea sur lui un si terrible revers, qu'il le jetta par terre. Ses complices le croiant mort, prirent la fuite pour n'être pas reconnus de Policarpe,

qui après avoir fait lier & garoter Hircan pour le mettre en prison, se trouvant seul avec Gesimond, le pria de lui dire qui il étoit afin de reconnoitre sa valeur qui avoit eté si utile à sa vie. Ce Prince jugeant qu'il n'étoit pas encore tems de se faire connoitre, lui dit que ce qui l'avoit obligé de l'assister & de le défendre avec tant d'ardeur, c'étoit le souvenir d'un intime ami qu'il avoit eu autrefois, apellé Gesimond, qui se vantoit d'être son fils, quoique fort maltraité de la fortune. Helas ! répondit Policarpe, en soupirant, si ce Prince vivoit encore, jamais le traitre Hircan n'eut entrepris une pareille perfidie. Il est si bien en vie, repartit Gesimond, que je pourrois vous le faire voir dans peu, aiant pour vous autant de respect & de tendresse que s'il n'en avoit jamais eu de mauvais traitement. Plût à Dieu que cela fut, repliqua Policarpe, parce qu'en même tems, je

je lui mettrois la couronne d'Albanie sur la tête, selon les vœux & les desirs de tous mes Sujets.

Gesimond eut tant de joie d'entendre ces paroles, qu'il se jetta aussitôt aux pieds de son pere, & lui dit en se découvrant, le voici devant vous, ce même fils plein d'amour & d'obéïssance ; il n'est pas fâché contre vous de tous les maux qu'il a soufferts ; le souvenir même lui en est doux, puisqu'ils l'ont conduit dans l'heureuse occasion d'exposer sa vie pour garantir la vôtre.

Policarpe à ces mots tout transporté de joie & de reconnoissance, le releve, & jettant des larmes, l'embrasse mille fois avec tous les sentimens que pouvoit produire une nouveauté si surprenante, & si agreable. Il voulut de ce pas le mener avec lui, pour le faire reconnoitre de tous les soldats, qui cherissoient sa memoire, & ne parloient jamais de lui qu'avec tou-

re l'eſtime qui étoit dûë à ſon merite, & à ſa valeur; mais Geſimond le ſuplia de l'en diſpenſer, lui racontant les obligations qu'il avoit à Tancrede, qui ſe fioit à lui, & lui avoit donné une charge ſur ſes troupes, qu'il avoit acceptée, non pas pour faire la guerre à ſon pere, mais pour trouver le moien de faire la paix entre les deux Couronnes; & que la nuit même il en feroit à Tancrede la premiere ouverture. Ils ſe ſeparerent ainſi juſqu'au lendemain, & Geſimond en partant lui dit un mot de Polixene ſon épouſe, comme feignant de lui en demander des nouvelles. Helas! répondit Policarpe, ne parlons plus d'une perſonne ſi digne de pitié; je ſuis penetré de chagrin quand je ſonge à la cruauté d'Hircan, & à celle de ce pere barbare pour la faire perir; n'en aiez point de triſteſſe, repliqua Geſimond, elle eſt encore vivante gra-

ces à Dieu, & depuis quelques jours nous vivons ensemble dans une caverne de cette montagne, où étoit ma retraite. En achevant ces mots, Gesimond reprit, le chemin du camp de Tancrede, avec autant de joie, que Policarpe en avoit de l'avoir retrouvé. Dès qu'il fut de retour dans sa tente, il fit assembler les principaux de son armée, & leur conta son avanture, & le dessein où il étoit de faire une entrevûë avec le Prince Tancrede pour commencer un traité de paix, & conclurre, s'il étoit possible, les mariages interrompus, assignant un lieu où le lendemain ces deux Souverains se trouverent avec beaucoup de pompe & de joie. Après plusieurs civilitez de part & d'autre, la premiere chose à quoi l'on s'apliqua fut à la reconnoissance de Gesimond, qui d'un consentement general fut proclamé Roi d'Albanie, & en même tems il donna la

main à Polixene qu'on avoit fait venir. Son pere lui fit mille excuses des mauvais traitemens dont il avoit usé à son égard, & cette Princesse en l'embrassant lui promit de ne jamais s'en souvenir.

Pendant que toutes ces choses se passoient, Tancrede s'excusoit envers Policarpe du refus d'épouser la Princesse Elamire, sur ce qu'il disoit qu'il étoit promis à une autre Princesse de son sang qui étoit Ismenie fille de Gesimond & de Polixene ; mais il fut bien surpris quand il entendit de leur bouche qu'ils n'en savoient pas la naissance, & qu'ils ne la connoissoient que pour l'avoir nourrie pendant quelques années en cette montagne avec Gesimond, & depuis avec tous deux ; que veritablement ils la regardoient comme leur fille, & ne lui portoient pas moins d'amitié ; mais que la chose étoit trop importante pour

traiter

traiter avec lui de bonne foi, &
lui cacher la verité.

Tancrede écouta ces paroles comme un arrêt de mort ; mais son chagrin augmenta bien davantage quand il vit qu'Ismenie ne paroissoit plus, & que personne ne lui en pouvoit dire des nouvelles. Cette fille qui avoit de l'honneur, voiant le jour arrivé, où il faloit qu'on se desabusât touchant sa naissance, & qu'elle ne pourroit point paroître devant Tancrede sans quelque espéce de confusion ; aima mieux fuïr l'unique objet qu'elle adoroit, & s'en alla à travers les champs, pour finir ses jours dans quelque solitude. Cette nouveauté suspendit la rejouïssance publique, à cause du déplaisir de Gesimond & de Polixene, qui étoient si fâchez de cette perte, que plusieurs crurent qu'elle étoit leur fille, & qu'ils ne l'avoient desavouée que pour ne la pas donner à Tancrede. En effet,

fet, il n'y a point de doute que si Gesimond n'eut craint que les parens d'Ismenie l'eussent pu dementir, l'aimant si tendrement qu'il faisoit, il eût été ravi de la faire passer pour sa fille. Cependant Tancrede, qui ne pouvoit vivre sans la voir, employa plusieurs personnes pour la chercher, & promit de grandes recompenses à ceux qui lui en aporteroient des nouvelles. Mais Gesimond se souvenant que le premier jour de leur rencontre, elle lui avoit déclaré le lieu de sa naissance, & les pensées nobles qui l'en avoient bannie, dépêcha vers ses parens pour savoir si elle étoit retournée chez eux. Le Messager s'en étant informé soigneusement, & les aiant trouvez, les conduisit à la Cour, où ils déclarerent qu'Ismenie n'étoit pas leur fille, quoi qu'ils l'eussent élevée en cette qualité; qu'un Gentilhomme d'Albanie apellé Camille, la vint mettre une nuit

entre

entre leurs mains pour la nourrir ; leur recommandant d'en avoir soin, & de n'en parler à personne sur peine de la vie ; ils ajouterent que depuis trois ans, l'aiant voulu marier avec un Berger des plus riches du village, elle s'en étoit allée, & que quelques perquisitions qu'ils en eussent faites, ils n'en avoient pu aprendre aucune nouvelle, ne sachant pas si elle étoit morte, ou vivante. Cette déclaration fit croire à la plupart que Camille pouvoit être son pere, & sur ce qu'on assura qu'il étoit encore en vie, on lui envoia dire de venir promtement à la Cour, où se voiant pressé de déclarer la verité touchant Ismenie, il dit à Gesimond en presence de Policarpe, de Tancrede, & de Polixene, ces paroles.

Ce que j'ai à te raconter touchant cette fille qu'on apelle Ismenie, est d'une extrême conséquence, & personne au monde n'a tant d'inte-

d'interêt que toi de le savoir. Et afin de ne te pas tenir plus longtems en suspens, pour une nouvelle qui t'aportera de la joie; tu sauras que revenant une nuit avec le Prince Hircan, d'une visite qu'il avoit faite dans la ville, comme nous passions près du Palais, une femme assise proche d'une porte, avec le visage couvert, nous apella d'une voix foible, & nous dit comme nous l'eûmes aprochée, qu'elle nous conjuroit par la courtoisie que ceux de nôtre condition avoient pour son sexe, de porter à Gesimond un petit ange nouveau-né, qu'elle nous mit entre les mains: ajoutant que Gesimond le recevroit avec plaisir, & qu'il en auroit un jour de la reconnoissance, parce qu'enfin tout malheureux qu'il étoit alors, il ne laissoit pas d'être fils du Roi. En achevant ces mots, elle remit cette petite creature entre les bras d'Hircan, qu'elle auroit plutôt mis entre

tre les griffes d'un Lion, si elle l'eut connu, & nous aiant supliez de ne la point suivre, pour l'interêt de sa vie & de son honneur, au premier detour nous la perdimes de vûë, & demeurâmes tous deux rêvant pour conjecturer qui elle pouvoit être, parce que l'amour que tu avois pour Polixene, nous empêchoit de croire qu'elle eût pu être là sans ton assistance; & d'un autre côté sa vie retirée dans le Palais, nous ôtoit tout soupçon que ce fût elle. Hircan porta cette fille chez moi; je la mis entre les mains d'une nourrice; mais le lendemain comme il eut apris que Polixene étoit indisposée, & venant à considerer attentivement le visage de cette innocente, qui avoit tous ses traits; il ne douta plus que ce ne fut le fruit de vôtre intelligence. Si bien que s'en retournant transporté de rage & de jalousie, peu après il me commanda de la lui porter, disant qu'il

qu'il étoit resolu d'executer la promesse qu'il avoit faite à Polixene, & de te l'envoyer ; mais qu'auparavant il la vouloit mettre en pièces, & te la faire presenter ainsi, comme un effet de ton malheur, & de sa vengeance. Je te jure, Gesimond, que quand j'entendis cette injuste resolution, j'en eus presque autant de douleur, que si j'eusse été le pere de cet enfant & voiant tant de beauté sur cette victime innocente, je demeurai long-tems irresolu, songeant d'une part que si je n'obéïssois point à Hircan, je perdrois ses bonnes graces, & la recompense de tous mes services passéz ; d'un autre côté je considerois que me rendant ministre de sa fureur, je faisois une action indigne d'un honnête homme ; enfin comme j'étois agité de toutes ces irresolutions, le Ciel fit naitre à propos une occasion pour me tirer de peine ; en m'aprenant que la fille dont une de mes domestiques étoit accouchée depuis

depuis deux jours, venoit d'expirer à l'heure même. Cet accident éveillant ma pitié, me la fit mettre à la place de l'autre ; & après lui avoir un peu deſiguré le viſage, afin qu'il ne la reconnût pas, je la portai dans la chambre d'Hircan, qui me ſut bon gré de la cruauté que j'avois commencé ſur elle. Il acheva d'aſſouvir la ſienne en la coupant par morceaux, & te la fit porter en cet état, pour te faire mourir de douleur, en voiant cette innocente portion de toi-même, traitée avec tant de barbarie, & d'inhumanité. Tu ſais mieux que perſonne les deſordres & les malheurs, qui s'en enſuivirent. Quant à moi, dès qu'il fut nuit, je ſortis d'Albanie, cherchant exprès un village écarté, où je laiſſai cette petite fille au ſoin d'une nourrice, à qui je recommandai le ſecret ſur toutes choſes & lui mettant dans la main dequoi la nourrir, je m en retournai ſans oſer la voir depuis, qu'u-
ne

ne ſeule fois, de peur que ma charitable tromperie ne vînt à la connoiſſance d'Hircan. Voilà tout ce que je ſai concernant cette fille, & ce que la compaſſion & l'humanité m'ont fait faire pour elle.

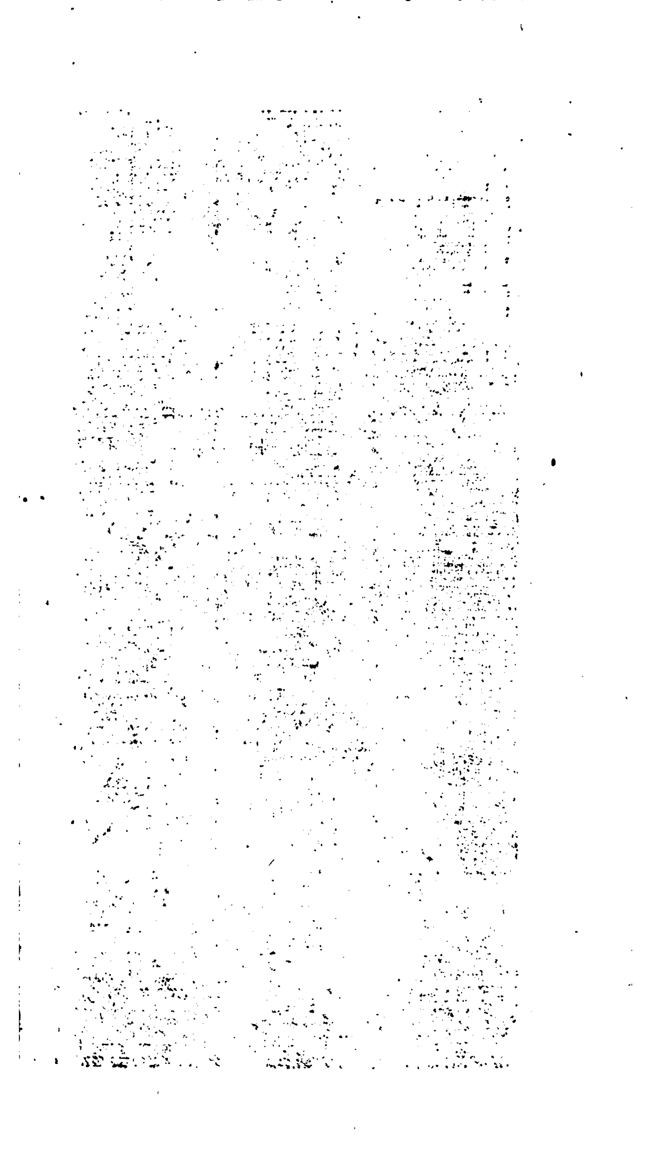
Geſimond étoit ſi ravi de ce qu'il venoit d'entendre, qu'il ſe demandoit à lui-même s'il ne dormoit pas. Polixene prenoit tous ces prodiges pour un ſonge, & tous dans la paſſion qu'ils avoient pour Iſmenie, admirerent ſon hiſtoire. Policarpe, Tancrede, & toute la Cour l'aprirent avec autant de joie, qu'ils étoient fâchez de ſa fuite. Tous les Grands ſe ſeparerent pour la chercher; mais Geſimond & Tancrede prirent le même ſoin, avec le zele ardent d'un pere & d'un époux. Ils allerent vers la montagne, qui avoit été ſa retraite, & paſſant par le bas au travers d'une épaiſſe forêt, ils trouverent un homme couché ſur l'herbe auquel ils demanderent ce qu'il faiſoit en ce lieu;

il

il leur répondit qu'il étoit soldat & pauvre, ces deux qualitez n'étant quasi qu'une même chose; qu'aiant oüi dire que Sa Majesté promettoit une grande recompense à celui qui trouveroit Ismenie, pour devenir riche tout d'un coup, il s'étoit mis à la chercher, & qu'il ne se croioit pas fort éloigné de son esperance, à cause que le même jour il avoit vû sur le haut de la montagne, une femme couverte de peau; qu'il étoit bien trompé, si ce n'étoit elle, parce que dès qu'il l'avoit apellée par son nom, elle s'étoit enfuie toute effrayée, par les âpres detours de la montagne, avec tant de vitesse, qu'il ne lui avoit pas été possible de l'atraper.

Gesimond, & Tancrede lui promirent de le recompenser genereusement, si ce qu'il disoit étoit veritable, & tous ensemble grimpant vers le sommet de la montagne, ils arriverent proche d'un ruisseau, bordé de joncs & de glayeul sauvage,

vage, où ils la trouverent endormie. Gesimond l'éveille doucement, lui montre son Tancrede, & lui raconte l'histoire de sa naissance, dont elle témoigna plus de joie, pour meriter Tancrede en cette qualité, que pour se trouver fille d'un Souverain. Ils reprirent ensemble le chemin d'Albanie, où elle reconnut de nouveau pour ses parens veritables, ceux qu'elle avoit aimé comme tels avant que de le savoir. Elle donna la main à Tancrede, & toute la Cour celebra par une longue & magnifique fête, l'accomplissement d'un mariage si desiré. La trahison d'Hircan & sa mauvaise volonté ne pouvant être regardée qu'avec horreur, Policarpe le fit mourir en place publique sans que personne en témoignât la moindre douleur. C'est ainsi que le Ciel permet que le crime soit tôt ou tard découvert & puni, & que la vertu quoi que long-temps oprimée & malheu-



Pag. 261



heureuse, est enfin reconnuë, & avec un aplaudissement general, triomphe glorieusement de ses ennemis.



LES AMOURS DE DON ANTONIO

Avec les Proüesses

DE DON QUICHOTTE.

DON Antonio de Seville étoit un jeune Cavalier de grande naissance, & qui en suivant les traces de ses ancêtres, pouvoit monter aux plus hautes dignitez. Il avoit pour ce sujet tous les talens necessaires; mais comme son cœur étoit plus sensible aux charmes de l'amour, qu'aux honneurs de la guerre, il ne songea d'abord qu'à

qu'à ses plaisirs. Il quitta son lieu natal pour venir demeurer à Madrid, ville capitale du Roïaume d'Espagne. Il n'y fut pas long-tems sans sentir qu'il n'étoit plus le Maître de sa liberté. Dona Margarita, fille d'un Gentilhomme de la ville, & qui étoit une très belle personne lui donna dans la vûë. Il lui parla & lui découvrit l'amour qu'il avoit pour elle. Comme c'étoit une coquette achevée, elle l'écouta favorablement, & lui donna lieu d'esperer. Ce premier succès aiant flaté la passion de Don Antonio, redoubla l'ardeur de ses desirs. Il alloit tous les soirs sous les fenêtres de cette belle jouër de la guitare, où il avoit le plaisir de la voir & d'en être vû, & même quelquefois de lui parler. Un soir qu'il y étoit allé dans ce dessein, il entendit la voix d'un homme qui parloit à cette fille. Il se glissa aussitôt le long de la muraille pour entendre de plus près. Il connut bien-

bien-tôt que c'étoit un rival par ces mots, Oui, Madame, je vous aime & vous aimerai toute ma vie, & si dans l'autre monde on pouvoit aimer, je vous assure que je n'aimerois que vous. Je veux le croire puisque vous le dites, répondit Dona Margarita ; mais le tems qui est un bon juge, me le fera encore mieux connoître que vos paroles. Ah ! Madame, repliqua Rodriguesse, qui étoit le nom de cet amant, ne remettez pas au tems, je vous prie, une chose si certaine, & soyez persuadée qu'on ne peut avoir plus d'amour & de tendresse que j'en ai pour vous.

Cette déclaration surprit d'autant plus Don Antonio, qu'il croioit être le seul aimé. Il fut tenté plusieurs fois de mettre l'épée à la main pour attaquer ce rival ; mais considerant que la garde de la nuit n'étoit pas fort éloignée de là, & craignant que cela ne fit quel-

que préjudice à la reputation de Dona Margarita, il se retira sans dire un seul mot. Il s'en alla chez lui penetré de chagrin & de jalousie. Ah ! ingrate, disoit-il en lui-même, dois-tu écouter un autre après les protestations que je t'ai faites de mon amour, & les marques que tu m'as données de ton amitié. Oui, il faut, que je m'en vange, & que je te fasse connoître que si mon cœur a été la dupe de mes yeux & de mes oreilles, mon esprit ne le sera plus ni des uns ni des autres. Mais quoi, reprenoit-il aussi-tôt, dois-je me porter avec tant de violence contre un objet si aimable ? Non, je ne puis m'y resoudre. Il vaut mieux immoler mon ressentiment. Il y aura plus de gloire pour moi, & la victoire que je remporterai sur lui, fera connoître combien il étoit peu digne de l'objet que j'adore. Mais aussi c'est offenser cette belle en offensant ce qu'elle aime, & la

perte

perte de mon rival m'attirera peut-être la haine de ma Maitresse. Il vaut donc mieux en demeurer là, & souffrir plutôt mon tourment avec patience, que de lui causer la moindre peine.

Voilà ce que l'amour & la douleur lui faisoient dire, lors qu'il se mit sur son lit pour tâcher d'adoucir par le sommeil les inquiétudes, & les alarmes de sa passion. Mais il lui fut impossible de fermer l'œil de toute la nuit ; son chagrin étoit trop violent pour lui permettre le moindre repos. Il avoit continuellement dans l'esprit la conversation qu'il avoit entendu entre son rival & sa Maitresse, & plus il y faisoit de reflexion, plus sa jalousie & son chagrin redoubloient. Il fut quatre ou cinq jours sans voir la Dona Margarita ; il évitoit même de passer aux environs de chez elle de crainte de la rencontrer. Mais enfin l'amour triomphant de son dépit, l'obligea un soir d'aller

sous les fenêtres de cette coquette. A peine y fut-il arrivé, qu'elle parut sur son balcon avec un air de Princesse. Cette vûë causa tant de trouble dans le cœur de Don Antonio, qu'il ne savoit s'il devoit lui parler, ou passer outre. Si je lui parle, disoit-il en lui-même, ma passion augmentera, & je serai plus malheureux que jamais, & si je ne lui parle point, helas! je n'en serai peut-être pas plus heureux. Son esprit étoit si fort agité de tous ces differens mouvemens, qu'il ressembloit à un vaisseau que la tempête a surpris en pleine mer, & qui étant poussé par des vents contraires, se voit sur le point de se briser contre un rocher, ou d'échouer sur un banc de sable. Enfin après plusieurs reflexions, il s'abandonna à la violence de son amour, & parla à Dona Margarita. Comme il lui donnoit le bon soir, en lui demandant l'état de sa santé, elle l'interrompit aussi-tôt,

& lui demanda à quel jeu elle l'avoit perdu. A celui de l'amour, répondit Don Antonio. Voilà une Enigme que je n'entends point, repliqua-t-elle, je vous prie de me l'expliquer. La chose n'est pas difficile, répondit Don Antonio, & je vais vous la dire en deux mots. Il y a quatre ou cinq jours que je vins ici pour avoir le bien de vous voir. Mais voiant que vous étiez en conversation avec Rodriguesse, & que j'entendis même une partie des douceurs que vous vous disiez l'un à l'autre, je jugeai que vous vous aimiez tous deux, & que je ne devois plus songer à vous. Ah! la plaisante raison, répondit en riant Dona Margarita. Sachez, continua-t-elle, que le nombre des amans fait toûjours honneur aux Dames, & qu'elles se font un plaisir de les sacrifier tous à celui qu'elles veulent posseder uniquement. Ainsi ne soyez plus surpris si j'ai quelque complaisance pour Rodriguesse.

Ces paroles donnerent de l'inquiétude à Don Antonio. Il ne savoir lequel des deux elle vouloit préferer à l'autre, & dans cette incertitude, il voulut la faire expliquer. Mais elle s'en donna bien de garde, & elle lui fit une réponse si équivoque, qu'il lui fut impossible de connoître celui qu'elle aimoit le plus. Don Antonio voiant qu'il ne pouvoit s'éclaircir sur ce sujet, lui parla d'autre chose, esperant qu'elle se déclareroit peut-être en sa faveur.

Dans ce tems Rodriguesse, qui venoit pour la voir, entendant qu'elle parloit à quelqu'un, suivit l'exemple d'Antonio. Il se glissa le long de la muraille, d'où il ouït tout ce qu'ils se disoient l'un à l'autre. Soit qu'il eut plus d'amour, ou moins de retenuë que son rival, il resolut d'interrompre leur conversation. Il aborda Don Antonio assez brusquement ; & après lui avoir dit des choses très cho-

quantes, ils mirent tous deux l'épée à la main, & se pousserent plusieurs coups fort vigoureusement, lorsque Rodriguesse s'abandonnant à sa fureur, en reçut un au travers du corps, dont il mourut sur le champ. Voilà ce qu'il en coûte quand on a des Rivaux dangereux, & qu'on a de l'attachement pour une coquette.

Don Antonio se retira aussi tôt chez lui, & le lendemain à la pointe du jour, il monta à cheval pour s'en aller à huit ou dix lieuës de Madrid chez un de ses parens. Comme il passoit près d'un bois, il vit un homme armé de pied en cap qui en sortoit, & qui l'aborda d'une maniere fort honnête. Don Antonio le reçut de même, & après avoir parlé un moment ensemble, il lui demanda d'où venoit que dans un tems de paix, il étoit armé comme s'il alloit à la guerre. Si j'avois l'honneur d'être connu de vous, lui dit-il, vous ne seriez

pas surpris de me voir dans cet état. Je suis un Chevalier errant nommé Don Quichotte, qui fait gloire d'employer son bras & son épée pour le service de mes amis, & si vous aviez besoin de moi, j'aurois bien-tôt le plaisir de vous le faire connoître par des actions éclatantes, & de la derniere valeur. Vous êtes trop genereux, Seigneur Chevalier, répondit Don Antonio. Je voudrois trouver les moiens de vous être utile à quelque chose, j'en aurois bien de la joie. Cependant comme je ne doute pas que vôtre courage & vôtre intrepidité ne vous aient fait faire de beaux combats, vous m'obligeriez beaucoup si vous vouliez bien m'en reciter quelqu'un. Cela n'est pas difficile, répondit Don Quichotte, & vous allez entendre des choses surprenantes. En achevant ces mots, il tira un papier de sa poche, où il lui fit voir le nombre des braves qu'il avoit vaincus en com-

combat particulier qui se montoit à près de trois mille hommes. Don Antonio ne pût s'empêcher de rire, voiant bien qu'il y avoit là de la vision. Et comme pour augmenter sa joie il lui demanda le nom de ceux dont il avoit été victorieux, il répondit, qu'il lui faudroit trop de tems pour les lui dire, & que cela empêcheroit le recit du dernier combat qu'il avoit fait. Don Antonio ne l'en pressa pas davantage, & le laissa parler de la sorte.

J'étois né pour les grandes actions ; & les combats que j'ai donnés contre les Maures & pour le service du Roi contre les rebelles de ses Etats, devoient me procurer les plus glorieux emplois de la guerre. Peut-être qu'à la fin je les aurois obtenus, si l'amour ne se fut emparé de mon cœur, & ne l'eut rendu sensible au plus bel objet du monde. C'étoit la fille du Prince de Castagné, dont les charmes

& les divins appas m'atirerent plusieurs rivaux d'un merite extraordinaire. Cependant j'eus le bonheur de les suplanter tous excepté trois des plus determinez. Je resolus d'emploier la force, où l'adresse n'avoit pu réussir, & de les attaquer par tout où je les trouverois. Un jour que j'allois à la campagne je les rencontrai à une lieuë de Madrid. La colere que leur presence me causa fut si grande, que je mis aussi-tôt le pistolet à la main, & je les attaquai tous trois. Je cassai d'abord l'épaule du premier. Je tuai le cheval du second, qui en tombant lui rompit la jambe & ensuite j'allai l'épée à la main au troisiéme, qui tira aussi-tôt la sienne, & vint bravement à ma rencontre. Nous nous bâtimes vigoureusement. Je reçus un coup qui me blessa legerement au poignet; mais en même tems je lui en donnai un qui lui perça le bras de part en part; desorte que ne pouvant

plus

plus tenir son épée, il voulut la changer de main. Dans ce moment je m'en saisis, & me rendis son vainqueur. Ce combat, quoique très-honorable pour moi, m'attira de si fâcheuses affaires, que je fus contraint de me retirer de la Castille. Je vous avouë que cette retraite me fit beaucoup de peine, parce qu'elle m'éloignoit de la personne du monde que j'aimois le plus. Il est vrai, que l'esperance que j'avois de la revoir adoucissoit quefois mon chagrin. Je vécus de cette maniere près de deux mois, faisant tout mon possible par le moien de mes amis d'accommoder mon affaire; ils m'y rendirent de très bons services, & lorsqu'elle fut terminée, je revins à Madrid, où j'apris pour mon malheur que la Princesse que j'aimois étoit mariée au plus grand de mes ennemis. Cette nouvelle fut un coup de foudre pour moi. Elle me donna tant de douleur, que j'y songe

continuellement. Les lieux les plus obscurs sont ceux que je cherche pour déplorer cette perte, & s'il faloit livrer mille combats pour la reparer, je serois aussi assuré de la victoire, que du triomphe que je remporterai toujours sur tous mes autres ennemis.

Ce discours faisoit rire Don Antonio. Il voioit bien qu'il y avoit là dedans un peu de folie ; mais pour s'en assurer davantage, il demanda à Don Quichotte si pendant son abscence, il avoit eu quelque commerce de Lettres avec cette belle Princesse. Il lui répondit qu'il n'écrivoit jamais à personne, parce que comme il n'avoit que des choses de conséquence à dire, il apprehendoit que ses Lettres ne fussent interceptées, & que par ce moien l'on ne découvrit son secret. Cette précaution est d'une grande sagesse, reprit Don Antonio, & il n'apartient qu'à vous d'en user de la sorte. Mais au reste dites-moi,

moi, je vous prie, si vôtre Princesse a beaucoup d'esprit. Il n'en faut pas douter, repliqua Don Quichotte. Son esprit égale sa beauté, & l'un & l'autre répondent parfaitement bien à son merite. Il ne faut pas vous demander, interrompit Don Antonio, si vous lui avez parlé plusieurs fois. Jamais, répondit Don Quichotte; nous nous sommes seulement regardés en passant, & cela suffit en amour; enfin je suis sûr que je l'aurois épousée sans mon éloignement. L'Espagne a beaucoup perdu en cette rencontre. J'aurois levé des troupes considerables pour faire la guerre aux Maures; je les aurois en peu de tems chassés de ce païs, & même de l'Afrique, & je me serois fait déclarer Empereur de cette partie du Monde. Quelle joie, & quelle gloire n'aurois-je pas eu! Tous les Potentats dé l'Univers me serois venu rendre leurs hommages, ou du moins ils m'auroient en-

envoyé des Ambassadeurs pour me demander mon amitié, & m'assurer de leur respect. Jugez, après cela, si je n'ai pas raison d'être chagrin de la perte que j'ai faite de cette Princesse. Ce n'est pas que je n'espere d'en trouver quelqu'autre qui pourra m'en consoler; mais il faut laisser faire le tems, la fortune & l'amour.

Don Antonio ravi d'entendre toutes ces visions, feignit de les aprouver; & après avoir felicité Don Quichotte sur tous ses grands & genereux desseins, il le pria de vouloir bien lui raconter encore quelques-unes de ses avantures. Don Quichotte y consentit, & aussi-tôt il parla de cette maniere.

Vous savez qu'on dit ordinairement qu'à quelque chose malheur est bon. Ce proverbe s'est bien trouvé veritable en mon endroit, car comme je passois à minuit près du Palais du Roi, je fus attaqué

par quatre bandits qui vouloient me voler. Je mis aussi-tôt l'épée à la main, & me mettant contre la porte d'une maison, afin de n'étre pas attaqué par derriere, je fis face par devant. J'en blessai deux mortellement, & les deux autres furent obligés de prendre la fuite. Comme ce combat avoit fait quelque bruit, & que les femmes sont ordinairement curieuses, la Maitresse de la maison qui avoit vu par la fenêtre mon combat, descendit avec une chandelle à la main, & me pria d'entrer chez elle, de crainte de quelque nouvelle attaque. J'acceptai son offre, non par aucune aprehension, mais seulement à cause des manieres honnêtes dont elle usa à mon égard. Elle me fit monter dans sa chambre, où je fus extrémement surpris de voir un corps mort étendu sur une paillasse, & un corbeau à côté de sa tête, avec un chien & un chat à ses pieds.

Tou-

Toutes ces choses me firent d'abord horreur ; mais cette femme me dit que cela ne m'étonnât point ; que ce cadavre étoit son gendre qui par malheur venoit d'expirer, & que le corbeau, le chien & le chat, étoient des animaux qu'il avoit nourri & aimé pendant sa vie. En chevant ces mots, elle me prit par la main, & me conduisit dans une chambre magnifigne, où je vis une jeune personne toute en pleurs qui étoit d'une beauté charmante. Elle me reçut fort honnêtement, & me pria de m'asseoir. Elle me dit que ce mort étoit son mari ; & qu'elle avoit tant de regret de sa perte, qu'elle ne croioit pas lui survivre long-tems. Ces paroles furent prononcées d'un air si triste & si accablant, que j'en ressentis le contre-coup jusques dans le cœur. Je lui dis que je ne prétendois pas de la consoler dans un sujet d'affliction si juste & si legitime ;
que

que c'étoit un devoir que la nature exigeoit d'elle, & qu'on ne pouvoit arrêter ſans violence ; mais que la douleur aiant cela de propre, qu'elle diminuë lorſqu'elle eſt partagée, je la priois de trouver bon que je mêlaſſe mes larmes avec les ſiennes. Ce n'eſt pas, Madame, ajoutois je, que je ne ſois perſuadé de l'empire que vous avez ſur vos paſſions, & qu'après avoir ſatisfait à une obligation ſi raiſonnable, vous ne deviez quelque choſe à vous-même, puiſqu'aux maux ſans remedes il n'en faut point chercher. Ainſi croiez-moi, je vous prie, étouffez vôtre douleur, ou du moins donnez quelque relâche à des larmes qui ne peuvent ſervir qu'à l'augmenter, & à ruiner les plus beaux yeux du monde.

Je lui dis encore pluſieurs autres choſes qui ſeroient trop longues à vous raconter. Il ſuffit qu'elle en parut contente, & que nous paſ-

ſâmes

sâmes le reste de la nuit dans une conversation assez tranquile. Quand le jour fut venu, il falut songer à faire enterrer son mari; & lors que les Prêtres voulurent enlever le corps, il arriva une chose fort singuliere. Le corbeau se jetta sur eux croassant de toute sa force, en leur donnant des coups de bec & de pates. Le chien & le chat en firent de même, & chacun admiroit le naturel de ces animaux; mais ce qui arriva par la suite, fut bien plus surprenant; car quand ils virent emporter le corps de leur Maitre, le chien & le chat le suivirent, & marcherent sous la biere. Le corbeau sortit par la fenêtre, & volant de toits en toits, il entra avec lui dans l'Eglise. Il se percha vis-à-vis le mort, en honorant ses funerailles par des cris lugubres, & il ne s'envola que quand il le vit enterré. Bel exemple de gratitude, & qui doit confondre les ingrats de manquer non

seule-

ſeulement de generoſité, mais encore de reconnoiſſance pour les bienfaits qu'ils ont reçu.

Comme j'avois aſſiſté à cette triſte cérémonie, je retournai chez la Demoiſelle pour lui rendre compte de ce qui s'étoit paſſé. Je la trouvai toute baignée de larmes, & dans un accablement ſi grand, qu'elle me fit pitié. Je fis encore tout mon poſſible pour la conſoler, & j'eus bien de la peine d'en venir à bout. Après avoir été plus d'une heure auprès d'elle je voulus m'en aller, & elle ne me laiſſa partir qu'à condition que je viendrois la revoir le lendemain. Je n'y manquai point; & pendant un mois je lui rendis viſite tous les jours. Deſorte qu'à force de nous voir, & de nous parler, nous eûmes de l'amitié l'un pour l'autre.

Dans ce tems il arriva un parent du deffunt qui aimoit il y avoit long-tems cette Demoiſelle. Il lui parla

parla de Mariage ; mais comme elle étoit prévenuë en ma faveur, elle rejetta cette proposition. Ce mépris chagrina cet amant, & croiant que j'en étois la cause, il resolut de me faire tirer l'épée. Il faloit absolument qu'il ne me connut pas, car sans cela il n'auroit jamais osé avoir cette pensée. Enfin il voulut exécuter son dessein, & il s'y prit de la plus mauvaise grace du monde. Comme nous étions tous deux chez la Demoiselle, il me fit une querelle d'Allemand, c'est-à-dire fort mal à propos. Cette Demoiselle voiant qu'il avoit tort, prit mon parti, & le traita d'une maniere terrible. Cet amant enragé de cela sortit aussitôt de la chambre, & alla m'attendre à vingt pas de la maison. Peu de tems après on vint me dire à l'oreille qu'il étoit au coin de la ruë. Je jugeai d'abord quel étoit son dessein. Je n'en témoignai rien à la Demoiselle. Je causai

encore

encore quelque moment avec elle, & en ſuite je ſortis de crainte de laiſſer ralentir la valeur de mon rival. Je n'eus pas fait dix pas dans la ruë, que je vis cet amant diſgracié venir droit à moi l'épée à la main pour m'attaquer. Je tirai auſſi-tôt la mienne, & me mettant en garde, nous nous pouſſames quelques coups aſſez vigoureuſement. Je fus un peu bleſſé à la main, mais en même tems je gagnai le fort de ſon épée, & paſſant ſur lui, je le deſarmai, & lui en donnai deux ou trois coups ſur les oreilles, pour lui aprendre à ſe jouër à Don Quichotte. La Demoiſelle qui avoit vû de ſa fenetre le commencement de ce combat; deſcendit pour nous ſeparer; mais elle n'arriva que pour être témoin de mon triomphe, ou pour mieux dire de la défaite de mon Rival. Il en penſa crever de dépit. Il s'en alla chez lui pour ſe conſoler de l'afront qu'il avoit reçu, & moi je

m'en

m en allai chez un Chirurgien pour me faire penser de ma blessure. Cette charmante personne voulut m'y accompagner ; & quoi que je ne fusse que legerement blessé, elle témoigna en avoir autant de douleur, que si ma playe eût été fort dangereuse. Après que le Chirurgien m'eut accommodé, je reconduisis la Demoiselle chez elle, où elle me dit cent choses obligeantes, & traita mon rival de brutal, & d'homme de peu d'esprit.

Je vous avouë, lui répondis-je, qu'il n'en a guere montré dans sa querelle ; mais au moins il m'a fait voir beaucoup de bravoure, & de vigueur en m'attaquant. Il est vrai, qu'il n'a pas trop sujet de s'en louër, ni moi de m'en plaindre, puisqu'il m'a donné occasion de l'en faire repentir sur le champ. Je ne crois pas, continuai je, qu'il veuille avoir sa revanche, mais en tout cas s'il le desire je la lui don-

ne-

nerai volontiers, & je vous proteſte, foi de brave Chevalier, que je ne l'épargnerai pas pour le coup. En achevant ces mots, il arriva du monde en viſite. On parla de pluſieurs choſes ; & comme je vis une enfilade de converſation qui avoit la mine de durer long tems, & que d'ailleurs il étoit tard, je pris congé de la compagnie & je me retirai chez moi.

La nuit j'eus un ſonge fort ſingulier, & qui ſemble avoir été le preſage de ce qui m'arriva le jour ſuivant. Je crus être dans une belle prairie toute émaillée de fleurs, où couloit une agréable riviere. Comme mon reve me faiſoit ſentir les plus brûlantes chaleurs de l'Eté, je voulois me baigner dans cette riviere. Je mis bas mon caſque, ma cuiraſſe & mes armes, & j'allois me mettre dans l'eau, lors que je vis un ſerpent monſtrueux ſur le pré, qui venoit droit à moi. Il fit retentir les airs par d'horribles

bles sifflemens ; sa langue aiguë en forme de dard, sortoit de sa gueule empoisonnée. Il portoit une aigrette sur sa tête effrayante. A l'aspect de ce monstre, je me sentis transporté de colere. Je courus aussi-tôt à mes armes, & je fis volte face à ce terrible animal. Il s'élança plusieurs fois sur moi avec fureur. Mais je lui oposai toujours heureusement mon bouclier, & je lui donnai tant de coups, qu'enfin je le mis en pieces. Il me sembloit que les morceaux separez par mon glaive, voulussent encore se rejoindre ; mais je les écartai si bien, qu'ils moururent séparément. Après cette victoire, j'eus tout le loisir de me baigner dans cette charmante riviere. Elle me parut plus belle qu'auparavant. Son eau plus claire qu'une eau de Roche, étoit d'une couleur argentine, & il en sortoit une odeur de fleurs d'Orange. L'on y voioit mille oiseaux de differentes espéces qui chan-

chantoient continuellement, & qui faisoient par la beauté de leur ramage d'agréables concerts. Il me sembla que ma presence redoubloit leur melodie, & qu'elle arrêtoit le cours de cette aimable riviere. Son sable étoit d'or, & parsemé de pierres précieuses. Après avoir gouté tout le plaisir d'un bain delicieux, j'étois sur le point de sortir de l'eau, lors qu'une Nymphe plus brillante qu'un Astre, s'aparut à mes yeux, & d'un air le plus tendre du monde, me donna de ce sable, & de ces pierreries. Je les acceptai, pour l'amour d'elle, & ensuite je m'éveillai dans des transports de joie qui ne furent interrompus que quand je vis que mon avanture n'étoit qu'un songe.

Don Antonio prit beaucoup de plaisir à ce recit, & Don Quichotte, qui n'avoit pas encore achevé de raconter son histoire avec sa Demoiselle, continua de la sorte.

Le lendemain je ne manquai pas d'aller voir ma Maitresse, & en y allant je trouvai encore mon Rival dans le même endroit où il m'avoit attaqué. D'abord qu'il me vit, il tira son épée, & vint fondre sur moi sans me donner presque le tems de me reconnoitre. Je fis un pas en arriere, & lui presentant la pointe de mon épée, nous combatimes quelques tems. Je le blessai dangereusement de deux coups, & au troisiéme, il s'enferra de lui-même & tomba mort à mes pieds. Je remis mon épée dans le fourreau, & je continuai mon chemin tranquilement. Quand je fus chez mon aimable, je lui dis l'accident qui venoit de m'arriver. Elle en fut très-fâchée, non pas pour l'amour du mort dont elle ne se soucioit guere, mais à cause de l'embarras qu'elle jugeoit que cela m'attireroit. Elle savoit que le pere du deffunt étoit un homme de robe très-puissant, & très-vindicatif.

Ainsi elle me conseilla de me retirer au plutôt. Quoi que je ne dûsse rien craindre, je suivis son avis par une pure complaisance, & en prenant congé d'elle, elle me fit present d'un beau diamant, & d'une bourse pleine d'or, que je n'aurois jamais accepté, si je n'avois autant d'estime & d'amitié que j'en ai pour elle. Voilà, ce me semble, ce que mon songe signifioit.

Après avoir quitté cette charmante personne, je montai à cheval, & je m'en allai en raze campagne, cherchant toujours quelque avanture pour exercer ma valeur. Il m'en est arrivé de très-avantageuses, & que je n'aurois peut-être jamais eu, si j'eusse toujours resté à Madrid. Après cela jugez si je n'ai pas eu raison de vous dire qu'à quelque chose malheur est bon. Oui sans doute, répondit Don Antonio, & l'effet prouve bien cette verité. J'ai vû

des gens tomber dans de terribles disgraces, & ces disgraces loin de les abatre, ne servirent que d'éguillon pour les relever avec plus d'éclat. Nous en avons mille exemples qui nous le font assez connoitre. J'ai donc eu sujet de vous dire, interrompit Don Quichotte, que les malheurs produisent quelquefois de bons effets. Ce n'est pas toujours au malheur, repartit Don Antonio, qu'il faut les attribuer; c'est au Ciel qui gouverne l'Univers; & qui est le Maitre de la destinée des hommes. Tout ce qu'ils font pour l'éviter, ne sert qu'à les y conduire avec plus de rapidité.

Pendant cette conversation l'heure de diner arriva, & nos gens entrérent dans la premiere hôtellerie qu'ils trouverent dans un bourg. Ils se mirent à table; ils bûrent & mangerent durant deux heures avec un apetit, & une alteration égale. Quand le repas fut fait,

fait, on apella l'hôtesse pour compter ; elle vint, & en comptant, elle se plaignit qu'un certain jeune homme du bourg avoit engrossé sa fille sous promesse de mariage, & qu'il ne vouloit pas l'épouser. Don Quichotte, comme défenseur du beau sexe, condamna ce procedé ; il demanda à cette femme où demeuroit cet homme. Elle le lui dit, & aussi-tôt il l'alla trouver pour l'obliger à tenir la parole qu'il avoit donnée à cette fille.

Tandis que cette scene se passoit, Don Antonio partit, & arriva sur le soir chez son parent, où il fut très-bien reçu. Après le soupé, il lui aprit le sujet qui l'avoit obligé de venir chez lui. Octavio, qui étoit le nom de ce parent, lui témoigna qu'il lui faisoit honneur, & que sa maison, & tout ce qu'il avoit étoient à son service. Il eut soin de le bien regaler, avec la meilleure compagnie que le voisinage pouvoit fournir. Il s'y trouva

même de belles personnes, qui sur la connoissance qu'elles avoient de sa condition, de son bien & de son merite, agissoient avec lui d'une maniere à lui faire comprendre que son alliance ne leur seroit pas desagréable. Mais il étoit insensible pour toute autre que Dona Margarita. Il ne songeoit qu'à elle, & quand il pensoit qu'il étoit en un lieu, où il ne la voioit pas, il entroit dans un chagrin que tous les plaisirs ne pouvoient dissiper. Il ne s'occupoit qu'à lui parler, comme si elle eut été presente, & il composoit continuellement des Lettres pour elle. Mais à mesure qu'il les écrivoit, il les déchiroit, ne jugeant pas qu'elles fussent dignes d'elle, & qu'elle exprimassent assez fortement la grandeur de sa passion. Enfin rien de tout ce qu'il écrivoit ne le contentoit, & néanmoins il vouloit toujours écrire. L'homme qu'il avoit arrêté pour porter ses Lettres à la poste atten-

attendoit continuellement pour partir, & ne sachant que dire de cette longueur & de cette incertitude, le pressoit de le dépêcher, ou de le renvoier. Comme ce ne lui étoit pas un petit embarras, vaincu, par la necessité, il écrivit cette Lettre à sa Maitresse, avec toute la précipitation qu'un grand trouble peut donner.



LETTRE DE DON ANTONIO A DONA MARGARITA.

Depuis quatre ou cinq jours que je suis ici, Madame, je vous ai écrit dix mille Lettres sans vous en avoir envoié une seule. Je n'ai point trouvé de paroles qui pussent exprimer l'ardeur de ma passion. Je vous parle

sans cesse. Je crois vous voir, & j'entre dans un desespoir mortel quand je viens à m'apercevoir que je ne vous vois point, & que vous ne me répondez pas. Vôtre image est continuellement dans mon cœur & dans mon esprit. L'un me fait un plaisir sensible, en me representant un objet si charmant, & l'autre me donne une douleur cruelle, en me faisant sentir un éloignement que je ne puis souffrir. Helas! comment pouvoir vivre en cet état! Malgré l'accident qui est arrivé & les suites qu'il peut avoir, je suis resolu de retourner à Madrid, à moins que vous ne preniez la peine de venir dans la terre que vous avez proche d'ici. Je sai que la chose est en vôtre disposition, & qu'il ne tient qu'à vous de me donner cette marque de vôtre amitié. J'attens là dessus vôtre réponse pour prendre ma derniere résolution. Si je perds l'esperance de vous voir, je me traiterai moimême, comme j'ai traité mon rival. Je lui ai percé le cœur pour en effacer vôtre image, & je me percerai le mien

mien par le desespoir où me met Vôtre absence.

Une Lettre si amoureuse meritoit quelque réponse de la part de Dona Margarita ; mais au lieu de cela, elle la sacrifia à un autre de ses amans, oubliant & l'amour de Don Antonio, & les assurances qu'elle lui avoit données de son amitié. Ah ! quelle trahison & quelle ingratitude envers un homme qui aime si passionnément. Cela n'est pas néanmoins sans exemple, & l'on peut dire que c'est le caractere de la plûpart des femmes galantes de ce siécle. Leur esprit inconstant est susceptible de toutes sortes d'impressions. Celui qui en est aimé aujourd'hui court risque de ne l'être plus demain, & même d'en être haï. Elles sont semblables à la mer qui laisse des abîmes où l'on voioit des montagnes. Enfin il n'y a point de mesures à prendre avec elles que celles de n'en point garder.

Don Antonio n'avoit pas assez d'experience en amour pour faire cette reflexion ; & quand même il en auroit eu autant qu'Ovide, son aveuglement étoit trop grand pour le lui permettre. Voiant donc qu'il ne recevoit point de nouvelles de Dona Margarita, il en fut cruellement fâché. Il ne savoit à quoi attribuer son silence. Il lui écrivit une seconde Lettre, à laquelle elle ne fit pas plus de réponse qu'à la premiere, ce qui redoubla son chagrin. Mais peu après sa douleur devint bien d'une autre maniere. Car Dona Margarita aiant mis hors de chez elle sa femme de chambre pour quelque faute legere qu'elle avoit faite ; celle-ci en haine de cela, manda à Don Antonio l'intrigue amoureuse qui étoit entre elle, & le Marquis de Castellonne ce nouvel amant. Elle ajouta que Dona Margarita l'aimoit à un tel point, que quand il arrivoit chez elle plus tard qu'à l'ordi-

l'ordinaire, elle en étoit chagrine : qu'aussi-tôt qu'elle le voioit la joie paroissoit dans ses yeux qui marquoient la satisfaction de son ame : & que si dans ce moment on venoit lui rendre visite, elle faisoit dire qu'elle n'y étoit pas, ou qu'elle étoit incommodée. Don Antonio ressentit à la lecture de cette Lettre un trait de jalousie qui lui perçoit le cœur. Il ne pouvoit souffrir qu'on lui ravit celui de sa Maitresse. Il resolut de l'empêcher, & partit à l'instant.

Le soir même il arriva à Madrid, & trouva le Marquis de Castellonne qui donnoit des Serenades à sa Maitresse. Il observa tout ce qui se faisoit, & la Musique aiant cessé, il vit qu'on ouvroit une fausse porte de la maison, & que son rival se présentoit pour y entrer. Il prit bien-tôt conseil de sa jalousie, & de son desespoir. Il tira son épée, & abordant le Marquis, que fais-tu là, dit-il,

à une porte qui ne doit être ouverte que pour moi. Pour toi ! répondit l'autre, en tirant aussi-tôt son épée ; je te ferai regarder cette porte avec respect, & je vais si bien te punir de ton audace, que tu n'y retourneras jamais. A ces mots, ils commencerent un combat terrible, comme deux hommes qui avoient également de la valeur, & qui étoient animés d'une passion violente. Le combat fut long & rude. Ils étoient tous deux extremement blessés, & ne laissoient pas de combatre toujours avec la même vigueur; aucun d'eux ne s'étonnoit de voir couler son sang, & en voiant celui de son ennemi, il se flatoit de s'en défaire bien-tôt. Enfin ils perdirent tous deux tant de sang, que malgré leur courage & leur animosité le combat finit. Ils tomberent l'un & l'autre en défaillance. Plusieurs personnes qui étoient accouruës, les voiant par terre les crurent morts.

Deux

Deux Chirurgiens du voisinage les firent emporter chez eux. Le Marquis de Castellonne mourut deux heures après, & Don Antonio avoit reçu tant de blessures qu'on desesperoit de sa vie.

La Justice avertie par le bruit public de ce combat, ne manqua point de se transporter aussi-tôt sur les lieux pour informer selon sa coutume. Elle se saisit également du mort & du mourant, & les fit conduire dans la prison. On prétendit que c'étoit un duel, & qu'ainsi non seulement il y alloit de la vie, mais même qu'il y avoit lieu à la confiscation de leurs biens, qui étoient très-considerables. La famille & les amis du deffunt soutenoient que Don Antonio étoit l'agresseur, qu'il avoit tiré l'épée contre un homme qui ne l'offensoit point, & qu'il n'avoit été obligé de tirer la sienne que pour la défense de son honneur, & de sa vie.

Les parents, & les amis de Don Antonio étoient encore plus empêchez que les autres. Ils avoient deux grosses affaires ; l'une de le guérir, & l'autre de le tirer des mains de la Justice. Comme le Chirurgien qui le pansoit étoit fort expert, & qu'il prit tout le conseil que l'on trouve dans une grande ville, où les plus habiles de chaque profession, ne manquent pas de se rassembler, les remedes joints à la jeunesse, & à la bonté du temperament du blessé, le mirent bien-tôt en état de donner des esperances de sa guérison. Cependant ses amis agissoient fortement auprès du Roi pour obtenir sa grace. Il avoit un Oncle Grand d'Espagne qui alors se trouvoit heureusement à Madrid. C'étoit un homme de service, & qui étoit dans la faveur. La Cour fut bien aise de lui accorder une grace. Dès qu'il l'eut obtenuë ; son Neveu ne songea qu'à revoir sa Maitresse. Il

lui

lui reprochoit souvent en lui-même son inconstance & son infidelité ; mais en même tems son cœur seduit par sa passion la lui pardonnoit. Il esperoit d'autant plus d'être aimé, qu'il croioit s'être deffait de tous ses rivaux. Il lui écrivit, & lui envoia sa Lettre par un de ses gens qu'il jugeoit le plus capable pour ce sujet, & en qui il avoit le plus de confiance. Il lui ordonna de la rendre en main propre, & d'être attentif à tous les mouvemens que feroit Dona Margarita en la lisant. Il lui commanda même de s'informer exactement de ce qui se passoit chez elle ; & de ne rien épargner pour cela. Cet envoyé resolu de se bien acquitter de sa commission, se fit donner l'entrée de la maison par un domestique qu'il connoissoit, & à qui il fit un present. Ce domestique ne manqua pas de l'instruire de tout ce qu'il souhaitoit. Il lui dit que la famille de Dona

Margarita, voiant qu'elle se décrioit par ses manieres d'agir, & par ses avantures qui faisoient du bruit, l'avoit mariée depuis deux jours à un Gentilhomme qui avoit ses terres auprès des leurs; & que comme il étoit un peu endetté, & que la Dona Margarita avoit beaucoup plus de bien que lui, il avoit regardé ce mariage comme une fortune qui le mettoit en état de vivre heureusement; il ajouta même que pour peu qu'il voulut tarder, il les verroit partir dans un moment pour aller chez eux à la campagne. Ce domestique voiant cela, ne rendit point sa Lettre, & revint aussi-tôt faire ce recit à Don Antonio, qui toujours plein de sa passion, entra dans un chagrin terrible. Mais son Oncle arrivant dans le même tems avec sa grace enterinée pour le faire sortir de prison, lui remontra qu'une fille de cette humeur n'étoit pas digne de son attachement; qu'il lui a-
voit

oit destiné un parti très-avanta-
geux, tant pour la naissance, que
pour la conduite & la beauté ;
que d'ailleurs c'étoit l'heritiere
d'une grande maison qui étoit sa
parente, & dont il étoit le tuteur ;
il lui dit qu'il vouloit bien attri-
buer ses avantures à l'Impetuosité
de la jeunesse ; mais qu'à present
cette jeunesse devoit être passée ;
qu'il étoit tems d'être plus sage,
& de s'attacher au service de son
Prince, & à l'agrandissement de
sa maison ; qu'en demandant sa
grace au Roi, il lui avoit parlé
fortement en sa faveur, & assuré
Sa Majesté que c'étoit un homme
qui par sa bonne mine, son esprit
& son courage, répondoit parfai-
tement à l'éclat de son nom. A-
près lui avoir dit toutes ces cho-
ses, il l'emmena sur l'heure, & le
presenta au Roi qui lui fit l'hon-
neur, peu de jours après, de fai-
re célébrer le mariage en sa pre-
sence. Il lui promit de l'élever aux
plus

plus hautes dignitez, & lui donna un Gouvernement considerable. Don Antonio, qui avoit reçu les remontrances de son Oncle avec beaucoup de respect, en profita avec beaucoup de sagesse. Il vécut très bien avec son Epouse; son mariage fut des plus heureux, & sa conduite lui procura les plus beaux emplois du Roiaume.

Le mariage de Dona Margarita, eut un sort bien différent; son mari qui ne l'avoit épousée que pour son bien, ne fit pas grand cas de sa personne. Il aima une espéce de Courtisane à laquelle il donna tous ses soins. Sa femme, qui découvrit cet attachement, fit tout son possible pour le rompre; mais voiant qu'elle ne pouvoit y réussir, elle en fut si touchée, qu'elle mourut de desespoir. Ainsi elle fut punie du mépris qu'elle avoit fait de la recherche de Don Antonio, qui n'avoit eu que trop d'amour & de sincerité pour elle.

Fin de la Premiere Partie.



LE DESESPOIR AMOUREUX,

AVEC

LES NOUVELLES VISIONS DE DON QUICHOTTE.

HISTOIRE ESPAGNOLE.

****

SECONDE PARTIE.



CRETONIA d'Alvaro, Demoiselle d'une maison distinguée, naquit à Madrid, séjour ordinaire des Rois d'Espagne. Son pere & sa mere pleins d'hon-

d'honneur & de merite, moururent peu de tems après qu'elle fut au monde. Ils la laisserent avec un fils qu'ils avoient nommé Don Antonio, sous la conduite d'un très honnête homme de leurs parents, dont ils connoissoient le bon esprit, & l'integrité. Il s'apliqua avec beaucoup de soin & de sagesse à l'administration des biens de ses pupilles, qui étoient très-considerables. Comme Don Antonio avoit déja fait ses études, il le mit à l'Academie, & lors qu'il eut achevé ses exercices, il le maria avec une fille de qualité. Quand à Cretonia, il la garda chez lui, & il eut parfaitement répondu aux intentions du pere & de la mere, s'il eut su lui donner une éducation convenable à son sexe. Emploi auquel une femme est bien plus propre qu'un homme, quelque merite, & quelque aplication qu'il put avoir. Ce Tuteur, dont l'esprit étoit continuellement occupé des affaires

de

de sa maison, & de celle de Cretonia, ne pouvant point avoir l'œil sur sa conduite, mit auprès d'elle pour l'élever, des gens qui avoient plus de complaisance pour elle, qu'ils n'en devoient avoir. Ils crurent qu'il étoit de leur intérêt de menager de loin ses bonnes graces, afin d'en pouvoir profiter quand elle seroit sa Maitresse. Dans ce dessein ils aplaudissoient à toutes ses actions, au lieu de les regler, & ils la laisserent en proie à son temperament, & à son humeur. Cette trop grande liberté lui donnoit lieu de s'échaper à mille petites actions, que l'enfance pouvoit rendre excusables, mais qui servoient de degré à des legeretez plus dangereuses. Quoi qu'elle fut d'une beauté mediocre, sa bonne grace naturelle la rendoit aimable. Elle étoit également enjouée & flateuse. Elle ne disoit à ceux à qui elle parloit que des choses qui leur pouvoient plaire,

&

& elle accompagnoit ses discours de tant de douceur & de mignardise, que l'on ne pouvoit s'empêcher de l'aimer. Elle chantoit admirablement bien, & elle s'apliquoit avec beaucoup de soin à se rendre parfaite en toutes les qualitez qui pouvoient la rendre agréable. Elle y réussissoit si bien, qu'elle étoit souhaitée dans toutes les bonnes compagnies. Les Dames vouloient être de ses amies, & les Cavaliers devenoient ses amans aussi-tôt qu'ils l'avoient vûë.

Les choses étoient en cet état, lors que la femme de Don Antonio acoucha d'un beau garçon, nommé Don Salvago, duquel sa tante Cretonia fut maraine. Le pere & la mere en eurent grand soin; ils lui firent aprendre tout ce qu'un Gentilhomme doit savoir, & chacun l'estimoit autant pour son merite, que pour sa bonne mine. A l'égard de Cretonia, plus elle avançoit en âge, plus elle

croissoit en beauté, & en agrément d'esprit. Elle étoit toujours caressante, elle se faisoit une gloire d'avoir beaucoup d'adorateurs, dont son bien & sa naissance servoient encore à augmenter le nombre, & la passion. Elle n'avoit néanmoins aucun engagement particulier avec pas un d'eux. Le seul Don Guzman d'Alvaro son propre parent, jeune Seigneur de beaucoup d'esprit, & de la plus belle physionomie du monde, trouva le secret de fixer son cœur. Il avoit pour elle une passion très-respectueuse, & une complaisance très-noble & très-obligeante. Elle étoit charmée de ses belles qualitez, & elle le traitoit toujours avec beaucoup de distinction. Cependant il ne pouvoit souffrir qu'elle se laissât aborder par cette foule d'amans, & que par ses manieres aisées, elle semblât leur permettre d'esperer. Il lui en parla avec une entiere franchise, & lui

lui dit naturellement que si elle vouloit en user de la sorte, quelque estime & quelque attachement qu'il eut pour elle, il se priveroit de l'honneur & du plaisir de la voir. Comme elle connoissoit sa passion, elle ne crut pas qu'il put avoir la force d'executer ce qu'il lui disoit. Elle se persuada que son amour seroit plus fort que sa jalousie; mais elle fut bien étonnée quand elle vit qu'il avoit été quinze jours sans la voir, & sans aller même dans les lieux où il pouvoit la rencontrer. Cette absence lui devint insuportable. Elle resolut d'avoir dans la suite plus de complaisance pour lui; mais comment le rapeller? La chose lui paroissoit difficile. Pour le faire revenir il falloit une espéce de soumission à laquelle les Dames, qui croient que la fierté doit être un apanage de leur sexe, ont bien de la peine à se resoudre. Cependant l'amour l'emporta sur cette con-

considération. Elle mit la main à la plume, & la laissant conduire aux mouvemens de son cœur, elle lui écrivit ces lignes.



LETTRE DE CRETONIA A DON GUZMAN.

L'Estime que j'avois pour vous m'avoit persuadé que vôtre courage étoit invincible ; mais j'ai été bien surprise de voir qu'il se laissoit vaincre par le dépit & par la jalousie. Vous avez eu la foiblesse de leur rendre les armes presque sans aucun combat ; ils ont obtenu facilement de vous que vous fussiez long-tems sans me voir. Ah! mon cher Guzman, que mon courage est bien au dessus du vôtre. Je n'ai pas manqué un moment de sentir vôtre absence, & je n'ai garde de manquer de

vous le faire savoir, & de vous rapeller auprès de moi. Je vous ordonne d'y revenir dès que vous aurez reçu ma Lettre. C'est une marque de la grandeur de mon ame, & une faveur insigne que vous fait l'amour.

Don Guzman reçut avec une extrême satisfaction, celle de sa Cousine, & la nuit même étant allé lui justifier sa jalousie, & les raisons de son éloignement, ils confirmérent par de mutuelles caresses leur reconciliation, & leur amour. Les parens de Don Guzman en eurent connoissance, & ne voiant point d'autre obstacle à ce mariage que la proximité, employérent leur credit à obtenir la dispense.

Tandis que les amans de Cretonia plaignoient leur malheur & leur tems perdu, Don Bernard de Zuriga homme de courage & de condition, fut celui qui en témoigna plus de ressentiment. Il étoit charmé des graces de Cretonia;

&

& comme il avoit plus de merite que ses rivaux, elle en faisoit aussi plus de cas, & le regardoit si favorablement, qu'il crut avoir quelque part en son cœur. Dans cette pensée, sa passion augmenta de telle maniere, que quand il la voulut étouffer, il lui fut impossible d'en venir à bout; au contraire, son excès le reduisit un jour à attendre Cretonia au sortir de l'Eglise pour lui demander en presence de ceux qui l'accompagnoient, si elle le connoissoit encore. Je serois ingrate, répondit-elle, si je vous disois que je ne vous connois point, après l'honneur que vous m'avez fait de m'aimer. Je n'ai pas oublié les obligations que je vous ai, mais je ne suis plus en état de les reconnoitre. Vous avez eu tort, repliqua-t-il, si vous étiez engagée avec Don Guzman, de m'entretenir par de vaines esperances de vôtre amitié pour m'abandonner, & vous

moquer de la mienne. Ces manieres-là ne sont pas en usage parmi les gens de qualité ; il n'y a que le petit peuple & les femmes mercenaires qui les pratiquent.

Don Bernard prononça ces paroles avec tant d'émotion & de trouble, que Cretonia en fut surprise, & même scandalisée. Je vois bien, repartit-elle, que de l'audace vous passez à l'incivilité sans en avoir d'autre sujet que vôtre seul orgueil ; ce qui s'est passé entre nous n'a été qu'un honnête entretien fondé plutôt sur la reconnoissance que je devois à vôtre bonne volonté, que pour en avoir eu aucune pour vous. Si je vous ai écouté deux ou trois nuits au travers d'une jalousie ; je ne me suis pas obligée pour cela par aucun acte authentique de ne vous oublier jamais. Cependant je veux bien vous pardonner l'aigreur de votre procedé, à condition que vous cessiez de m'importuner à l'a-

venir.

venir. Don Guzman est à la veille d'être mon époux, non pas qu'il ait plus de merite que vous, mais à cause que je l'ai quasi toujours aimé depuis ma naissance. Je crois que ces raisons là doivent vous satisfaire. Ainsi je vous prie d'épargner ma reputation, & de ne la mêler point dans vos discours. Il n'apartient, dit-il, qu'aux personnes mal nées, & de basse extraction de médire de vôtre sexe; mais ce que vous devez attendre de mon amour, c'est que je vous assure que ni Guzman ni tout autre au monde ne vous possedera paisiblement tant que je pourrai me servir de mon épée.

Cette menace donna de l'aprehension à Cretonia. Elle connoissoit la valeur de cet amant, & celle de son Cousin; qui aiant apris la matiere & l'aigreur de leur entretien, sentit que son honneur & son amour étoient interessés dans la hardiesse de son Rival;

desorte que dès l'entrée de la nuit; il sortit avec sa dague & son épée, & l'aiant inutilement cherché chez lui & en d'autres lieux, où il croioit le trouver, il vint l'attendre de pied ferme dans la ruë de sa Maitresse s'imaginant que puis qu'il en étoit si fort passionné, il ne manqueroit pas d'y venir: en effet il ne fut point trompé dans cette pensée; mais il le fut dans le succès, qu'il s'en étoit promis; à peine l'eut-il aperçu, que sans entrer dans aucun éclaircissement, il vint à lui l'épée à la main sans songer qu'il attaquoit l'homme du monde le plus adroit aux armes. Il se mit aussi-tôt en garde avec jugement; & quelque desavantage qu'il reçut des tenebres qui servoient d'obstacle à son adresse, il soutint si bien la fureur de Don Guzman, qu'en deux coups d'épée, il le fit tomber à ses pieds, & le reduisit à demander ce qui lui restoit de vie pour songer au salut

salut de son ame. Quantité de gens accoururent au bruit, les voisins mirent de la lumiere aux fenêtres, & la Justice arriva sur le lieu dans le même tems que Don Bernard se refugia dans un Couvent, dont l'Azile ne lui servit de rien, puis qu'il fit connoitre par son emprisonnement qu'en pareil cas la maison d'un Ambassadeur est plus sûre en Espagne qu'un Monastere.

Don Guzman fut porté chez sa cousine, & la douleur qu'elle eut de le voir en cet état, fut si grande, qu'elle tomba évanouïe, & ne revint à elle qu'avec des soupirs & des larmes qui causoient autant de pitié aux spectateurs, que les blessures de son cousin leur en faisoient; cependant il rendit l'esprit après avoir pardonné sa mort à son ennemi, & recommandé à ses parens de n'en faire aucune poursuite, & de s'en ressentir jamais. Néanmoins sa volonté ne fut pas

suivie en ce point; ils soliciterent sa condamnation avec tant de rigueur, qu'à moins de se trouver extraordinairement protegé des plus grands de la Cour qui l'estimoient autant pour sa valeur que pour sa condition, il auroit sans doute subi la severité des Loix. Ainsi ne le pouvant tirer de la prison, où il fut près de quinze mois, ils prolongerent au moins son jugement, dans l'esperance que ses parties pourroient par cette longueur s'adoucir. Ils ne negligerent rien pour ce sujet, & par l'entremise de plusieurs personnes considerables, on leur fit entendre, que pour faire cesser la haine, les procès & même pour l'honneur de Cretonia, le mariage de Don Bernard avec elle, étoit l'expedient le plus promt & le plus utile. Ils ne rejetterent pas cette proposition; mais quand on la fit à Cretonia, elle la rejetta avec une colere qu'on ne peut exprimer. Il sem-

sembloit à l'entendre qu'on ne pouvoit esperer de la fléchir. On la laissa quelque tems dans son sentiment, & ensuite on revint encore à la charge, en lui exagerant le merite de cet amant, & l'amour qu'il avoit pour elle. Comme elle n'étoit pas la plus constante du monde dans ses resolutions, & qu'elle ne vouloit pas demeurer éternellement inconsolable, elle commença de prêter l'oreille aux souffrances de Don Bernard. Ceux qui lui parloient en faveur de cet amant, la voiant un peu adoucie, redoublerent leurs efforts, & enfin elle consentit à devenir son épouse. Son mariage & sa liberté arriverent en même tems, s'il est vrai que ces deux choses puissent aller ensemble, & si l'on peut apeller un homme libre qui se marie pour sortir de prison.

Quelque tems après que les nôces furent faites, & que le mariage fut consommé, Don Bernard

qui étoit naturellement soupçonneux, & qui n'ignoroit pas l'humeur de sa femme, commença d'aprehender les armes d'Actéon. Il tâcha de lui retrancher toutes les occasions dangereuses qui pouvoient les lui faire porter. Il blâma l'excès qu'elle aportoit aux soins de son visage, & aux ornemens de sa vanité. Il lui disoit que toutes ces choses ne convenoient point à une femme qui ne devoit songer à plaire qu'à son mari; & n'osant pas lui faire connoitre plus ouvertement ses soupçons de crainte qu'à l'exemple de beaucoup d'autres, elle ne les rendit veritables, voiant qu'elle ne se corrigeoit point, il en eut un si grand chagrin, qu'il mourut de jalousie. Cretonia qui commençoit à l'aimer, fut affligée de sa perte, & ne trouva de consolation que dans la vûë d'un beau garçon dont elle avoit acouché quelques jours avant la mort de son mari. Don Fe-
lix

lix qui étoit le nom de cet enfant causoit toutes ses delices, & faisoit croître avec lui l'amitié de ses parens. Don Salvago son cousin lui ressembloit. Il étoit dans la premiere fleur de sa jeunesse, gentil, discret & d'une beauté si grande, que les Dames les plus charmantes en étoient jalouses. Il auroit été à souhaiter pour lui qu'il n'eut pas eu tant de beauté, puisque la sienne fut la cause du plus étrange forfait dont le monde ait jamais oüi parler.

Dans ce tems plusieurs personnes de merite rechercherent en mariage Cretonia, qui étoit toujours très-agréable : elle n'avoit pas plus de trente trois ans, & le peu de chagrin qu'elle avoit souffert, la faisoit paroitre encore plus jeune. Mais elle refusa tous les partis qui se presentoient, sans qu'on en pût penetrer le sujet. Ceux qui attribuoient ce refus à sa vertu, se dementoient eux-mêmes quand

ils consideroient son faste, & les soins qu'elle prenoit de paroître belle sous un habit de veuve. Ils ne savoient pas qu'elle brûloit d'un amour secret si injuste & si déraisonnable, qu'elle ne pouvoit y penser sans rougir de honte & de confusion. Ce neveu trop aimable paroissoit si charmant à ses yeux, qu'elle se laissa vaincre au violent desir qui, pour lui, s'empara de son ame. Sa passion l'avoit tellement aveuglée, qu'elle ne songeoit qu'à la satisfaire, & son ardeur plus forte que sa raison, ne trouvoit plus de divertissement qu'en la pensée d'une chose, qui choque l'imagination. Le succès qu'elle se devoit figurer condamnable, ne paroissoit pas tel à son amour; parce qu'étant aveugle il n'y a point de danger qui lui fasse peur. Ah! que ce petit Dieu est également puissant & ingenieux pour corrompre les esprits, & leur donner de la peine! Ses douceurs sont souvent

vent ſuivies d'amertume, & reſſemblent à ces fleurs, dont la beauté cache ordinairement de cruelles épines, qui n'ont que leur dureté, & leur piquûres.

Cretonia ſouffroit jour & nuit de ſa paſſion, & elle étoit quelquefois dans un chagrin qu'on ne peut exprimer. Licene, qui étoit ſa ſuivante, & qui aimoit beaucoup ſa Maitreſſe, la voiant un jour plus triſte & plus reveuſe que de coutume, la conjura de lui en dire le ſujet. Helas! ma chere enfant, répondit-elle, je voudrois bien que ma peine fut capable de remede, ou moins indigne de t'être decouvert; mais mon malheur veut que je la ſouffre ſans oſer m'en plaindre, afin que je me conſume dans mon propre ſilence. Cependant j'avouë que j'ai tort de ne te pas déclarer la cauſe de mes ſoupirs & de mon ennui, ſachant bien que ton amitié partagera ma peine, & ſoulagera mon déplaiſir.

Je sai que ma honte & ma rougeur m'accuseront avant que je t'en dise le sujet ; mais je n'ouvre point mon cœur à un étranger, c'est à toi qui m'aimes, qui es d'un même sexe, & qui as toujours souhaité mon repos. Celá étant je te prie d'écouter la plus grande disgrace qui soit jamais arrivée à une femme de ma qualité. Mon déplaisir & mon inquiétude, chere Licene, viennent d'aimer un homme, dont je tiens la jouïssance impossible, quoi qu'il ait de l'affection pour moi, que nous nous voyions souvent, & que sa condition soit égale à la mienne ; tu me diras sans doute que je t'allegue des circonstances qui bien loin d'aporter des difficultez à mon dessein, devroient plutôt les faire cesser ; mais pour ne te pas tenir plus long-tems en suspens, & preparer ton esprit à m'être secourable, écoute une foiblesse qui va faire ton étonnement, & ma confusion.

fusion. J'adore Don Salvago, j'aime. mon propre Neveu, & cela avec une passion si violente, que l'impossibilité de me satisfaire me coutera la vie. J'ai tâché d'étouffer dans mon ame cette passion illegitime ; mais ni la consideration de voir que je choque également les Loix divines & humaines, ni tout ce que j'ai pu faire pour chasser de mon cœur ce desir desordonné, je n'ai pu en venir à bout. Juge après cela si j'ai jamais eu plus de raison de répandre des larmes, & de souhaiter ma mort.

Licene fut fort surprise de l'indigne amour de Cretonia : elle fit tout son possible pour lui ôter de l'esprit une pensée si honteuse, & si criminelle ; mais voiant qu'elle étoit trop remplie de sa passion ; plût à Dieu, Madame, lui dit-elle, que l'amour que Don Salvago a pour moi pût servir de remede au vôtre, je vous le transporterois de bon cœur. Il me poursuit & me perse-

persecute avec tant d'ardeur, que j'aprehende de me trouver seule avec lui. Quelque merite qu'il ait, je n'ai pu me resoudre à le regarder autrement que comme vôtre Neveu. Il est vrai que ce qui m'en a encore empêché, c'est que mon inclination est engagée ailleurs, & qu'y trouvant toute la correspondance que je puis souhaiter, il me seroit impossible de la changer, ou d'en faire part à un autre. Ainsi, Madame, j'aime mieux vous avouër naïvement ma foiblesse, que de vous laisser soupçonner que la vanité de me voir aimée d'un homme de qualité, m'eût donné la hardiesse de violer le respect que je dois à vôtre maison.

Cretonia écouta ce discours avec attention, & même avec un peu d'envie; & tirant du propre venin de sa jalousie, le remede à sa passion, elle trouva sur le champ un moien si subtil pour venir à bout de son dessein, que l'ingenieux

nieux pere d'Icare qui fut l'instrument du deshonneur de Pasiphaé, n'auroit rien imaginé de semblable. Elle dit donc à Licene que si elle vouloit l'aider en cette rencontre, elle avoit trouvé une voie infaillible pour contenter son amour, dont le succès dépendoit absolument de son assistance. Cette fille surprise de la nouvelle & promte esperance de sa Maitresse, lui répondit que de sa part elle étoit disposée à tout entreprendre pour la satisfaire, quand même il s'agiroit de son honneur & de sa vie. Cretonia fut charmée de cette réponse. Elle embrassa Licene de tout son cœur, & poursuivit son discours de cette maniere.

Suposé que tu n'aies point d'amour pour Don Salvago, ainsi que tu viens de me dire, il faut que peu à peu tu commences à lui faire meilleure mine, & par de feints soupirs lui faire connoitre

tre que tu te rends à ses poursuites, afin qu'il te presse plus hardiment de tout ce qu'il desire de toi. Tu lui permettras de venir en secret dans ta chambre une nuit, où je me rendrai en ta place, & par cet artifice, je satisferai ma passion en toute sûreté, étant impossible que sans lumiere, il me puisse jamais connoître.

Licene ne desaprouva point cette adresse, & dès le jour même commença de la conduire selon le desir de sa Maitresse. Elle fut bien-aise de trouver cette occasion pour lui plaire, afin qu'elle lui souffrit en revanche les libertez qu'elle prenoit ailleurs ; desorte que dans peu de jours feignant de se rendre aux sollicitations de Don Salvago elle convint avec lui, qu'environ la minuit il entreroit secrettement dans sa chambre, où il ne parleroit que fort peu, ou point du tout de crainte d'être entendu par quelqu'une de ses compagnes, qui d'envie

vie ou de haine, pourroit le redire à sa Tante, & ruiner par là leur intelligence. Le jeune amant lui promit d'être muet en cette rencontre, n'étant pas son dessein, disoit-il, d'aller là pour parler avec elle, mais pour communiquer ensemble d'une maniere où la langue n'est plus necessaire. Cependant quoique Don Salvago fut fort amoureux de Licene, il ne put se trouver au rendez-vous qu'elle lui avoit donné. Et comme Don Felix aimoit passionnément cette fille & qu'elle ne le haïssoit pas, il entra malheureusement dans la chambre de Licene croiant l'y trouver; & Cretonia au lieu de sa suivante, le reçut entre ses bras. Don Felix la prenant pour cette fille, répondit à ses caresses, & quelques heures après se retira avec le repentir qu'ont ordinairement tous les hommes. Cretonia de son côté, considerant sa faute, dont elle ne connoissoit pas encore l'énormité,

en eut un si grand déplaisir, qu'elle eut souhaité mille fois la perte de sa vie, & n'avoir pas executé son dessein; tant il est vrai que le remors suit de près le crime, & qu'une mauvaise action porte son châtiment dans le souvenir de celui qui l'a commise. Cretonia étoit en cet état; il lui sembloit à tout moment que le Ciel & la Terre lui reprochoient sa faute, & sa memoire la lui remettant à toute heure devant les yeux, elle eut voulu fuïr d'elle-même s'il eut été possible, parce qu'elle trouvoit en sa personne sa plus cruelle ennemie; mais ce qui arriva par la suite lui fut bien plus sensible; car le lendemain Don Salvago aiant rencontré Licene, lui fit excuse de ce qu'il n'avoit pu se trouver au rendez-vous. Cette fille fut fort étonnée de ce compliment; & un moment après elle trouva Don Felix qui lui témoigna que de sa vie, il n'avoit eu tant de plaisir que la nuit precedente

qu'il

qu'il avoit passé avec elle. Licene qui avoit cru d'abord que ce que lui avoit dit Don Salvago n'étoit que pour rire, ou pour lui faire connoître sa discretion, fut terriblement surprise de ce qui-pro-quo. Elle en avertit aussi-tôt Cretonia qui en fut au desespoir. Son malheur eut encore une suite plus fâcheuse, car quelques jours après elle se trouva enceinte. Ce fut alors pour elle un redoublement de chagrin & de larmes. Jamais douleur ne fut semblable à la sienne, & voulant cacher par un crime nouveau les marques de son crime, elle prit mille remedes pour se faire avorter; mais ils furent tous inutiles, & sa grossesse avançoit continuellement; si bien que voiant sa reputation en peril, & que le tems découvriroit sa faute, dont l'Auteur seulement pourroit demeurer inconnu: elle fit ensorte que Don Felix, qui souhaitoit de faire quelque campagne, eut son équipage

prêt

prêt dans quinze jours. Quand il fut sur le point de partir, elle lui donna une somme considerable, avec des Lettres de faveur, pour aller servir en Flandres dans les troupes de son Prince; & aussi-tôt qu'il fut parti, Cretonia feignant d'avoir fait un vœu à nôtre Dame de Guadalupe, se retira dans un petit village qui étoit la demeure de la mere de Licene, & y resta secrétement jusques au tems qu'elle mit au monde une fille parfaitement belle qu'elle nomma Diane. Après avoir donné ordre à sa nourriture & à son entretien, elle reprit le chemin de Madrid, où elle vêcut avec tant de sagesse & de modestie, qu'elle recouvra la bonne opinion que son humeur galante, & sa vanité lui avoient fait perdre. Quelque tems après elle se fit aporter Diane, & faisant croire que Licene l'avoit trouvée une nuit à sa porte, elle la prit sous pretexte de charité, &

pour

pour se consoler, disoit-elle, de l'absence de son fils.

Pendant que toutes ces choses se passoient, Dom Felix vivoit en Flandres avec la reputation d'un homme de valeur, & durant le cours de plusieurs années qu'il y resta, ses manieres nobles & agréables lui acquirent l'amitié de tout le monde. Il étoit ainsi cheri & estimé d'un chacun, lors que la fortune ennemie de son bonheur, lui suscita une avanture qui troubla le repos, & la felicité dont il jouïssoit. Comme il s'entretenoit une nuit avec une fort belle Dame qui lui parloit à travers d'une basse grille, un Cavalier qui l'avoit autrefois aimée, vint à passer par la même ruë, où la Dame se voiant oubliée, méprisoit son mépris, & se divertissoit ailleurs. Mais soit que ce fut pour la fâcher, ou qu'il le fut lui-même de la voir si familiere avec un autre, la jalousie aiant cela de propre d'é-

d'éveiller l'amitié la plus endormie, il s'aprocha de Don Felix, & lui dit brusquement que s'il vouloit s'épargner du chagrin, il lui conseilloit de ne plus avoir de frequentation avec cette Dame, parce qu'en continuant, il desobligeroit une personne qui ne le souffriroit point. Je croi, répondit Don Felix, que si vous me connoissiez vous ne me parleriez pas de la sorte; la ruë est à tout le monde, & cette Dame n'est point assez à vous pour m'obliger à vous accorder vôtre demande. Ainsi si vous souhaitez que je ne lui parle plus, cherchez quelqu'autre moien plus convenable à vôtre satisfaction, & à vôtre amour. Le moien, repliqua-t-il, sera de vous chasser de la ruë à coup d'épée, afin de vous ôter l'envie d'y revenir une autrefois. Cela ne vous sera pas si aisé que vous le croyez, repartit Don Felix. J'ai sû me défendre dans des occasions plus perilleuses que

que celle-ci, & j'ai donné plus de la moitié de la peur à ceux contre qui j'ai eu affaire. En achevant ces mots, il tira son épée, & fit bien-tôt sentir à ce Flamand par une grande playe qu'il lui fit, qu'il étoit bien plus facile de menacer, que de vaincre. Don Felix voiant qu'au bruit qu'ils avoient fait, les gens de son ennemi venoient fondre sur lui, il gagna la maison d'un Gentilhomme de ses amis, où il demeura quelques jours sans sortir; mais aiant apris que l'homme qu'il avoit blessé étoit un des principaux du païs, & que quand même il guériroit de sa blessure, il n'y auroit jamais de sûreté pour lui, il prit la route de Naples, où après avoir admiré les magnificences de cette superbe ville, il resolut de s'en retourner en Espagne pour joüir en repos de son patrimoine, & se délasser des travaux de la guerre.

Comme il étoit en chemin à cinq

ou ſix lieuës de Madrid, la nuit l'aiant ſurpris, il fut obligé de loger dans le premier Bourg qu'il rencontra; il étoit ſeul, & n'avoit pour tout train qu'un valet de chambre avec lui. Quand il fut entré dans l'hôtellerie, & qu'on l'eut mis dans une chambre, il dit qu'il ſeroit bien-aiſe d'avoir quelqu'un pour lui tenir compagnie, & que s'il y avoit quelque honnête homme il ſouperoit volontiers avec lui. A peine eut il achevé ces mots, qu'il entendit un homme qui parloit à haute voix, & faiſoit grand bruit dans la Cour. Il alla promtement mettre la tête à la fenêtre pour voir ce que c'étoit; mais il n'en eut pas le tems. Cet homme monta bruſquement, & en entrant dans la chambre, vous voiez, dit-il, Gentil Cavalier, un homme que ſes grandes avantures ont rendu celebre par tout l'Univers; il eſt l'admiration & l'amour des Rois, les

char-

charmes du beau ſexe, le défenſeur des oprimez & la terreur des plus braves.

Don Felix ſurpris de ce compliment, ne fut pas moins occupé à regarder celui qui le faiſoit qu'à l'entendre ; il avoit peine à ſe figurer qui pouvoit être un homme qui dans le ſein de la plus tranquille paix, étoit armé comme dans la plus affreuſe guerre, & dans les combats les plus terribles. Il voioit un homme grand, ſec, maigre, vert & jaune, avec un caſque & une cuiraſſe, dont la figure & la roüille étoient des preuves certaines de leur antiquité. Il avoit une mouſtache qui entortilloit ſes oreilles, une épée d'une telle longueur, qu'il ne la pouvoit tirer qu'à deux repriſes, & des Gantelets plus longs qu'il n'eut falu pour couvrir tout le bras ; du reſte très mal vêtu, & ſuivi d'une eſpéce de valet encore plus affreux, plus mal propre &

plus mal vêtu que lui. Il sembla à Don Felix que l'éloge que ce personnage s'étoit donné convenoit fort peu à sa figure exterieure. Néanmoins comme il étoit courtois, il le reçut avec civilité, & lui dit, je suis très-obligé à la bonne fortune, Monsieur, de m'avoir fait rencontrer un Chevalier d'un aussi grand merite que vous êtes; je vous prie de me faire la grace de m'honorer de vôtre compagnie à souper; je tâcherai de vous faire connoitre la parfaite estime que j'ai de vos grandes qualitez, & de m'attirer par les meilleures manieres que je pourrai, l'honneur de vôtre amitié. Vous ne sauriez mieux faire, repartit l'inconnu; je suis Don Quichotte dont vous ne pouvez ignorer le nom & les exploits sans faire voir que vous n'avez jamais rien vû, & que vous n'avez jamais été à la Cour des Rois. Je reviens presentement de l'Asie où j'ai comman-

dé



Pag. 202



dé les armées du Prêtre Jean, & reduit ses ennemis à lui demander la paix à genoux. Le Roi d'Ethiopie a senti la force de mon genie, & la pesanteur de mon bras; dans l'admiration où il étoit de ma valeur, il a voulu faire amitié avec moi, & m'a demandé en grace de baiser mon épée, comme la plus triomphante qui eut jamais été sur la terre. Ah! Monsieur, dit alors Don Felix, d'un air aisé & d'une mine riante, trouvez bon, s'il vous plait, qu'un simple mortel comme moi, ait le même avantage, & que je revere cette illustre épée qui opere tant de merveilles. C'est une faveur que vous n'accorderiez peut-être qu'à de grands Princes; mais j'espere que me donnant à vous, vous ferez en consideration de l'estime, & de l'attachement inviolable que j'aurai toujours pour vôtre personne, ce que je n'obtiendrois pas autrement. En ache-

vant ces mots, Don Felix mit effectivement un genou en terre pour baiſer l'épée, & l'aiant fait d'une maniere galante & reſpectueuſe, il ſe releva pour donner ordre au ſouper; il n'épargna rien pour lui faire auſſi bonne chere que le lieu lui pouvoit permettre, & pendant tout le repas qui fut très long, parce que Don Quichotte parloit beaucoup plus qu'il ne mangeoit, il conta toutes les guerres qui avoient été entre le Prêtre Jean & le Roi d'Ethiopie; il fit la généalogie de l'un & de l'autre; il montra que le Prêtre Jean venoit en droite ligne du Patriarche Abraham, & que celui qui regnoit à preſent reſſembloit ſi parfaitement à Iſaac qu'on les eût pris l'un pour l'autre, & que ce qui étoit admirable, c'eſt que la couronne s'étoit toujours conſervée depuis ce tems-là en ligne directe de mâle en mâle que tous avoient le viſage ſi ſemblable,

qu'il ne faloit qu'un seul portrait pour les connoitre tous depuis trois mille ans ; qu'à l'égard du Roi d'Ethiopie, il descendoit en droite ligne de Salomon ; qu'à la verité il y avoit eu plusieurs branches de cette famille qui avoient monté successivement sur le Trône, mais que c'étoit toujours la même famille & le même sang qui s'étoit si bien conservé, que la plûpart ressembloient à Salomon, & que celui qui regne presentement en est une si parfaite image, que l'on ne peut rien concevoir de plus semblable ; que tous ces Princes ont herité de lui la belle Philosophie, & les connoissances universelles qui le rendoient en son siecle l'admiration de tous les peuples pour l'excellence de sa doctrine & de sa sagesse ; que ces grands Princes autant au dessus du commun par leur genie, que par leur dignité, se connoissent parfaitement en gens de merite,

& c'est pour cela qu'ils m'ont tant estimé. Le Roi d'Ethiopie me vouloit faire épouser sa fille ; & le Prêtre Jean sa niece ; mais je ne me donnerai jamais que pour un Trône, & comme ils sont tous deux de mes amis, je ne voudrois pas envahir aucune partie de leurs Etats. Au contraire je leur ai promis, foi de Chevalier invincible, que je les défendrois envers & contre tous ; ils ont pleuré quand j'ai voulu quiter leur païs, & regretent mon abscence à tout momens. Comme ils savent où je suis, ils m'écrivent très souvent, & leurs Lettres sont pleines de remercimens & d'éloges, avec des prieres pressantes de faire encore un voiage chez eux, protestant que j'y serai le Maître absolu. Je veux vous faire voir ces Lettres, mon brave Chevalier, vous connoitrez la verité de mes paroles, & vous serez enflammé du noble desir d'entrer dans l'Illustre Socie-

té

té des Chevaliers Errans, & en cette qualité vous ferez des prouesses qui vous acquereront une gloire immortelle, & feront connoitre vôtre nom à toute la terre. J'ai heureusement sur moi quelques-unes de leurs Lettres dont je suis persuadé que la lecture vous fera plaisir. En voici une du Prêtre Jean que j'ai reçû depuis peu de jours. Vous connoitrez par le seul titre l'estime que l'on fait de moi dans l'Asie.



LETTRE

Du Prêtre Jean le plus grand Empereur de l'Asie, le Fils aîné du Soleil, le Favori de Dieu, le Dominateur de mille Peuples, l'Arbitre de tous les Rois, le Distributeur des Couronnes, le Prince de la Vertu, le Défenseur de la Verité, le Soutien de la Religion, le Vainqueur de ceux qui la persecutent.

AU NOBLE CHEVALIER DON QUICHOTTE, Fleur de la Chevalerie Errante, Défenseur des Rois, vrai Foudre de guerre, toujours grand, toujours invincible. Salut.

JE pense à tous momens à vous, brave Chevalier. On ne parlē dans tout mon Empire que de vos prouesses; les plus

plus braves admirent vôtre valeur. Vous avez acquis une reputation que l'envie ne peut détruire, & que la jalousie n'ose attaquer. C'est toûjours avec un plaisir extrême que je me souviens qu'étant seul vous mîtes en fuite dix mil hommes armez de toutes piéces, & qui passoient pour les meilleures troupes de l'Univers; que vous avez défait les Geans, dont il n'y en avoit pas un que l'on ne crut invincible, & qui se figuroient de devenir les Maîtres de la terre. Cette victoire vous est si glorieuse, que la posterité en conservera éternellement la memoire. Il n'y a personne qui ne vous revere, & vous serez toujours l'admiration & l'amour de l'Asie. Je vous prie, Illustre Chevalier, d'y revenir promtement. Je vous donnerai le commandement de mes armées, & la plus belle Princesse du monde. Je satisferai vôtre noble ambition; & mes richesses & l'amour recompenseront vôtre valeur.

En voici une autre du Roi d'Ethiopie qui n'est pas moins honorable, & qui vous fera connoître la haute estime qu'il a pour moi. Ecoutez-là, je vous prie, avec attention, car il n'y a pas un mot à perdre.

LET-



LETTRE

Du Roi d'Ethiopie Lieutenant de Dieu, proprietaire de la Sagesse, Fils & Successeur de Salomon, Gardien de la Justice, Modéle & Patron des Rois, Empereur de tous les païs des tresors, & des richesses.

A NOSTRE CHER FRERE LE GRAND, le vaillant, le redoutable, l'invincible DON QUICHOTTE, Generalissime de nos Armées, soutien de nôtre Couronne, Ame de nos Conseils, terreur de nos ennemis, conservateur de nôtre gloire, Salut, honneur & longue vie.

QUand vous nous fites de si pressantes instances pour aller faire un voyage en Europe, afin de secourir le Roi

Roi d'Espagne environné de toutes parts de très-puissants ennemis, vous nous promîtes de revenir aussi-tôt que cette guerre seroit terminée. Cependant, Illustre Chevalier, nous avons apris que ce Monarque a eu un succès très-heureux par vôtre valeur, & vous n'êtes pas encore de retour. Si nous n'avions pas pour gage vôtre parole que l'honneur de la Chevalerie rend inviolable, ou que vous eussiez reçu quelque mécontentement dans mes Etats, nous ne nous étonnerions pas de cette longue absence. Mais vous savez qu'on vous y a fait tous les honneurs imaginables, & que si l'on avoit pu vous en faire davantage, on l'auroit fait avec plaisir. Vôtre valeur vous y a aquis l'estime & l'admiration generale, & tout le monde est disposé à vous rendre des hommages tels que vous les meritez. On vous attend pour vous marier à une Illustre Princesse qui vous aime, & qui est persuadée que vous aurez une posterité qui vous ressemblera parfaitement, & sera tou-

jours le soutien des Trônes, & l'appui de la Vertu. Revenez donc promptement, mon cher Chevalier, si vous voulez être le plus heureux des hommes comme vous en êtes le plus vaillant. Tout le monde ira au devant de vous, avec des chants mélodieux pour celebrer vôtre arrivée, & des fleurs pour parfumer vôtre passage. Enfin revenez au plutôt, mon cher Chevalier, si vous voulez vous acquitter de vôtre parole, & conserver la tendre amitié que vous porte le Roi d'Ethiopie.

Don Felix écoutoit ces Lettres avec une grande attention. Il ne savoit ce qu'il devoit croire de Don Quichotte, si c'étoit un homme descendu du Ciel qui fut d'une espece particuliere, ou un visionaire qui se plut à fatiguer le monde de ses imaginations extravagantes. Il s'arrêta à cette derniere pensée comme plus vrai-semblable. Il se divertit en lui-même de toutes les saillies de Don Quichotte, & ne songea plus qu'à se

tirer

tirer honnêtement d'une converſation qui l'avoit réjoüi au commencement, & qui dans la ſuite eut pu l'ennuier. Il prit ſon parti avec beaucoup de civilité, & lui dit, on ne peut pas, Illuſtre Chevalier, entendre des choſes plus admirables que celles que vous m'avez fait l'honneur de me dire. Tout y eſt merveilleux, vôtre valeur y eſt marquée d'une maniere qui vous donne la plus haute eſtime du monde. Le diſcernement de ces grands Monarques, paroit très-judicieux, & l'éloquence avec laquelle leurs Lettres ſont écrites, eſt d'un tour ſi élevé, qu'il n'y a rien d'aprochant dans tous les Livres. Continuez, excellent Chevalier, de rendre de ſi importants ſervices aux plus grands Princes; d'être le défenſeur des foibles & l'appui de l'innocence; que pour tant de hauts faits & de nobles entrepriſes, le Ciel vous comble de proſperitez; que tous les

Peuples vous honorent, & qu'à jamais vôtre nom soit reveré, & vôtre posterité glorieuse.

Don Quichotte fut ravi de ces paroles; il en témoigna sa reconnoissance à Don Felix par plusieurs honnêtetez qu'il lui fit; & après s'être embrassés tous deux, ils prirent congé l'un de l'autre, & s'en allerent coucher avec une égale satisfaction. Don Felix en se mettant au lit, ne pouvoit s'empêcher de rire de l'entretien de Don Quichotte, il lui paroissoit que c'étoit une cervelle dérangée; mais comme il y avoit du plaisant, il s'en divertissoit, & s'endormit doucement dans ces pensées. Le lendemain matin dès qu'il fut jour, il se leva & alla dans l'apartement de Don Quichotte pour lui faire honnêteté. Ils causerent quelque tems ensemble, & en suite Don Felix fit aporter un bon déjeuner; il le défraya de tout, & lui aiant dit adieu,

dieu, il monta à cheval pour s'en aller à Madrid. Quand il y fut arrivé tous ses parens & ses amis en eurent beaucoup de joie, & particulierement sa mere qui en témoigna un contentement incroyable.

Diane étoit alors dans sa quinziéme année, & si parfaitement belle, que parmi le nombre infini de beautez dont cette ville est remplie, la sienne avoit autant de reputation que pas une autre. Don Felix qui la trouvoit chez lui, s'informa de Cretonia qui elle étoit, & n'en aprit autre chose sinon que c'étoit une Orpheline qu'elle avoit nourrie par charité dès son bas âge, pour se consoler en quelque façon de son abscence, & passer avec cet amusement innocent les longs ennuis de sa solitude. Il considera cette fille avec attention, & comme il étoit impossible de la voir sans l'aimer, il ne put resister au feu qu'allumoient

noient ses regards ; son ame en ressentit l'ardeur, & dès lors il tâcha de lui faire connoitre sa passion. Diane étoit trop adroite pour ne s'en pas apercevoir ; & les aimables qualitez de Don Felix lui faisoient regarder avec complaisance, l'affection qu'elle lui avoit fait naître ; mais l'inégalité de leur condition l'obligeoit à la retenuë, & souvent à se vouloir mal en elle-même des negligences qu'elle aportoit à repousser un amour qui ne lui convenoit pas. Elle se plaignoit à ses propres yeux, toutes les fois que la liberté de ses regards servoit d'amorce aux flâmes de Don Felix. Mais comme la premiere Jeunesse a toujours beaucoup de disposition à l'amour, elle sentit bien-tôt dans son cœur qu'elle l'aimoit, & que ni sa Raison ni son devoir, ne pouvoient empêcher qu'il ne fit une forte impression dans son cœur. Cependant elle faisoit tout son possible

pour

pour la dissimuler, tandis que son amant embrazé du feu de son amour, & souffrant ses dédains comme des effets de sa vertu, plutôt que de son mépris, se resolvoit à la perseverance, & à lui rendre tous les soins capables d'assujettir son esprit. Quoi qu'ils demeurassent tous dans une même maison, il ne vouloit point se prevaloir de cet avantage; il avoit pour elle les mêmes galanteries qu'auroit pu avoir un étranger; il alloit la nuit se promener sous ses fenêtres pour y faire chanter, tantôt les loüanges de sa beauté, tantôt les assûrances de son amour, & tantôt les plaintes d'un amant qui souffre & qui soupire.

Diane paroissoit insensible à toutes ces galanteries. Sa modestie étant plus forte que sa passion, l'obligea de suplier Don Felix de cesser des soins dont elle étoit indigne, lui protestant que sa peine seroit inutile, & malgré le secret démen-

démenti que lui donnoit son cœur, elle l'asseura qu'elle vouloit vivre exempte d'amour, & qu'il lui seroit plus facile de compter le sablon du Tage, que de la persuader à faire la moindre chose qui fut contraire à son devoir.

Cependant l'amour de Don Felix vint à la connoissance de Cretonia qui en fut fort inquiéte par la crainte qu'elle eût que la jeunesse de Diane ne se laissât toucher aux sollicitations de son fils; desorte que la tirant un jour a part, elle la blâma de la hardiesse qu'elle prenoit de le souffrir, sachant bien que ne pouvant la rechercher en mariage à cause de l'incertitude de sa naissance, ses desirs ne pouvoient avoir aucune honnête fin. Elle ajouta ensuite que son intention avoit toujours été de la marier aussi avantageusement que si elle avoit été sa propre fille, pourvu qu'elle continuât dans le respect, & l'obéïssance que son

son devoir lui devoit inspirer : autrement que dès l'heure même elle n'avoit qu'à sortir de sa maison, & disposer de sa personne à sa fantaisie.

Je savois bien, Madame, répondit Diane, que la bonne volonté de Don Felix est bien au dessus de mon merite, étant si peu de chose que je ne sai pas même ceux à qui je dois la lumiere ; mais pardonnez-moi, si je ne me plains de ce que vous me reprochez avec beaucoup de rigueur, puisque veritablement j'y ai si peu contribué, que vôtre blâme fait tort à ma reputation. Comme il n'a pas dépendu de moi d'avoir une naissance douteuse, de même il n'a pas été en mon pouvoir d'empêcher l'amour de Don Felix, si l'on peut apeller amour de s'être detourné quelquefois pour me dire trois ou quatre paroles qui se sont perduës en l'air bien souvent sans être écoutées ; que si quelqu'une

de

de vos domestiques, ou par haine ou par jalousie, vous a fait entendre quelqu'autre chose, assurez-vous, Madame, qu'elle vous trompe, & qu'en cette occasion je ne suis coupable que par le peu de beauté que vous voiez. Et puisque vous me faites la grace de me témoigner tant de bien-veillance, afin de mettre vôtre esprit & mon honneur en repos, obligez-moi d'y pourvoir, non pas en me donnant un mari, parce qu'il me semble qu'il n'y en a point que je pusse souffrir, mais en me mettant dans un des Monasteres de la Cour pour y finir ma vie, & y faire mon salut.

En achevant ces mots, elle se jetta à genoux ; & embrassant ceux de Cretonia, elle redoubla sa priere avec tant d'instance & de modestie, que Cretonia ne put s'empêcher d'en répandre des larmes. Elle loüa son jugement, & aprouva sa sainte resolution, par-

ce

ce qu'encore qu'elle l'aimât comme sa mere, & que déja elle se figurât son absence bien dure à suporter, elle trouvoit moins d'inconveniens de vivre sans la voir, que de la nourrir en un lieu, où la passion de Don Felix eut tenu continuellement son honneur en peril. Si bien que pour éviter un plus grand malheur, elle arrêta secrétement une place pour elle dans un Couvent de Religieuses où dans peu de jours Diane y alla. Ce ne fut pourtant pas sans une affliction bien sensible, lors que considerant sa Clôture, elle se trouvoit dans un état si contraire à ses esperances, aiant toujours cru que l'extrême amour de Don Felix le porteroit enfin à l'épouser. Mais venant à considerer que ce lui seroit encore une plus grande douleur, de se livrer entre les bras d'un autre homme que lui; elle commença d'oublier peu à peu toutes ses pretentions, reglant

glant ses desirs selon l'état present de sa vie, & destinant son ame au service d'un meilleur Epoux, que ceux de la terre.

Don Felix ne voiant plus Diane, s'informa où elle étoit, & aiant apris que Cretonia l'avoit mise dans un Couvent, il en eut un si grand déplaisir, que peu s'en falut qu'il ne sortit de son devoir & du respect qu'il portoit à sa mere. Il alla plusieurs fois la nuit à la porte du Monastere crier comme un insensé qu'on lui rendit son épouse. Ses meilleurs amis perdoient leur peine à le consoler; il étoit sourd à leurs raisons, & sa douleur étoit si grande, que c'est une espéce de miracle comment il n'en perdit pas l'esprit. L'unique remede pour le guerir consistoit à lui dire que celle qu'il vouloit prendre pour femme étoit en même tems & sa sœur & sa fille; mais par où eût-il pu se détromper d'une chose dont seulement Creto-

nia, une confidente & le Ciel avoient connoissance? Cependant il voioit aprocher le tems de la profession de Diane; & il perdoit le jugement, quand il consideroit le le peu de peine qu'elle avoit de vivre sans lui. Cretonia qui vouloit lui en faire perdre le souvenir, lui faisoit dire que Diane ne l'avoit pas seulement oublié, mais qu'elle témoignoit beaucoup de repentir de l'avoir autrefois écouté. Don Felix, qui n'ajoutoit pas beaucoup de foi à tout ce qu'on lui disoit sur ce sujet, voulut s'en éclaircir par la propre bouche de Diane. Un jour que Cretonia lui envoyoit quelque present, il trouva le moien d'y glisser une Lettre, où il faloit necessairement que Diane s'en aperçut. Son intention étoit qu'elle connut au moins la justice de sa plainte de ce qu'elle ne l'avoit abandonné que parce qu'il l'aimoit. La chose lui réussit comme il le desiroit. Diane trouvant

son

son billet, l'ouvrit aussi-tôt, croiant qu'il venoit de Cretonia; mais à peine en eut-elle reconnu l'écriture & le sein, qu'elle le déchira, de crainte de rafraichir par sa lecture, la memoire de son amitié passée. Elle n'eut pas plutôt fait ce juste sacrifice, que regardant avec attention cette Lettre rompuë par terre, & songeant à ce que pouvoit lui écrire un homme qui l'avoit aimée, & qui se voioit à la veille de la perdre, la curiosité du sexe fit son effet. Elle se repentit de sa promtitude; & ramassant les morceaux de cette Lettre qu'elle ajusta soigneusement chacun en son lieu, elle y lût ces mots.

Encore que vos paroles m'aient autrefois protesté, que vous étiez sans amour, vos regards m'ont presque toujours persuadé le contraire. J'avois cru qu'ils étoient sur ce sujet des témoins dignes de foi. Cependant belle Diane, la suite m'a fait connoitre qu'il ne faut

pas se fier absolument à ce qu'ils promettent. Pardonnez-moi la liberté que je prens de vous parler ainsi. La raison que j'en ai n'est pas pour vous detourner du parti que vous avez pris. Je sai bien que s'il n'est pas le plus facile, il est toujours le plus sûr ; mais ce que j'ai à vous dire est de savoir si ma mere use de quelque violence pour vous obliger à le suivre ; si cela est, vous lui rendez une obeïssance qui vous donnera bien du chagrin le reste de vos jours. La Clôture ne produit presque jamais d'autre effet quand on s'y confine par force ; c'est le tems d'y songer, ma chere enfant, & il vous en reste encore assez pour recouvrer la liberté que vous allez perdre. S'il ne faloit que vous éclaircir de mon amour pour empêcher ce malheur, soiez persuadée qu'on ne peut jamais en avoir autant que j'en ai pour vous, & que je me déclare dès à present vôtre époux legitime. Vôtre vertu, & toutes vos belles qualitez valent infiniment mieux que les biens qui vous manquent ; ai-

mez-

mez moi seulement, c'en est assez.

Diane admira la constance & la resolution de Don Felix ; & comme le feu de son amour étoit plutôt suspendu qu'éteint, il se r'alluma sous les cendres qui le couvroient. Elle conclut que c'étoit une folie, de vouloir vivre mécontente le reste de ses jours pour faire plaisir à Cretonia ; dans cette pensée, elle lui écrivit qu'il n'étoit pas necessaire de se mettre en dépense ni de faire aucun preparatif pour sa profession, parce qu'elle ne se sentoit pas assez de force pour suporter les austeritez d'un Cloître ; d'ailleurs qu'elle étoit promise, & que son fiancé s'y oposeroit. En même tems Don Felix qui avoit le mot, se presenta, & confirma publiquement qu'elle étoit sa femme. Sur cette déclaration, elle sortit du Monastere, & abandonna avec plaisir ses compagnes, qui ne purent la voir sortir sans en repandre des lar-

mes, & peut-être sans envie de faire comme elle. Cretonia au desespoir de ce nouveau succès, parla en secret à Diane, & fut sur le point de lui découvrir sa naissance lors que la honte & la confusion l'en empêcha. Elle se contenta seulement de lui dire de ne lui pas faire ce déplaisir, de passer outre en son pretendu mariage avec Don Felix, & que si elle y consentoit, elle ne la verroit de sa vie; mais que si elle se vouloit marier à un autre, elle lui promettoit de nouveau de lui faire de si grands avantages, que tout le monde en seroit surpris. En verité; Madame, repliqua Diane, je ne puis comprendre ce qui vous fait empêcher ma fortune avec tant de rigueur. Si vous m'aimez aussi tendrement que vous le dites, il me semble que ce n'en est pas une preuve, de s'oposer aux avantages que le Ciel me procure; & si vous croiez faire beau-

coup pour vôtre fils en le détournant de ses desseins, à cause de l'obscurité de ma naissance, vous voiez bien que c'est un abus, & que de le contredire dans une volonté si determinée, où son ame établit son repos, & le contentement de ses desirs, c'est plutôt une tyrannie, qu'une affection bien reglée. L'ignorance que j'ai de ma qualité, m'empêche de dire si je suis plus ou moins que lui; mais comme les hommes augmentent dans leur imagination, la beauté & le merite de l'objet qu'ils aiment, Don Felix en peut faire autant en faveur de ma naissance; en effet, j'ai assez de noblesse, puisque j'ai le bonheur de lui plaire, & que d'ailleurs il n'y a rien à redire à ma conduite. Ainsi, Madame, quel sujet avez-vous de paroître si cruelle envers vôtre sang, & de me traiter si mal que vous faites; moi qui suis, pour ainsi dire, vôtre creature, & qui dans

cette occasion ay le déplaisir de voir que la personne de qui j'attendois le plus de bien, est celle qui m'ôte le courage, & recule mon bonheur.

Cretonia pressée par ce discours, fut encore sur le point de lui découvrir qui elle étoit; mais en ouvrant la bouche, la honte & la crainte lui noüerent la langue, & verifierent en sa personne, l'extrême violence qu'une femme se fait à soi-même, quand il s'agit de ruiner par son propre aveu, son honneur & sa reputation, mais quelque faute qu'elle fit de taire une verité, que sa conscience lui reprochoit à tout moment, son silence étoit excusable par l'enormité de son crime. Ainsi voiant Diane resoluë de prendre pour son mari, une personne qui étoit en même tems & son frere & son pere; elle chercha tous les moiens possibles, pour détourner le dessein de l'un & de l'autre; & comme

me elle se souvint que Don Felix avoit eu de l'amour pour une Dame, avant que sa passion éclatât pour Diane; elle la fut trouver, & lui dit, qu'aiant apris que son fils lui avoit des obligations, dont il ne pouvoit en témoigner sa reconnoissance qu'en l'épousant; elle étoit disposée à consentir qu'il s'aquitât de ce qu'il lui devoit, plutôt que de souffrir qu'il prit pour femme une servante, dont la naissance obscure feroit tort à sa race, & à la noblesse de ses ayeuls.

Cephise, qui étoit le nom de cette Dame, écouta le discours de Cretonia avec autant d'étonnement que de plaisir; & après l'avoir remerciée de sa bonne volonté, & lâché quelques soupirs que l'ingratitude de Don Felix tiroit encore de son cœur, elle lui parla en ces termes. Il y a près de huit mois qu'aiant les pâles couleurs, je sortis une matinée du

mois de Mai, avec deux de mes amies plutôt à deſſein de prendre l'air, que l'acier qu'on ordonne en cette ſaiſon. Don Felix m'aperçut, & ſous pretexte de me preſenter un bouquet, s'aprocha de moi avec la liberté d'un ſoldat, qui n'a pas pourtant oublié la civilité que l'on doit aux Dames; ſoit qu'il me trouvât la plus belle, ou que je fuſſe la plus malheureuſe, il me dit toutes les douceurs, & les flateries acoutumées en ſemblables rencontres. Il me témoigna que je ne lui déplaiſois pas, & qu'il s'eſtimeroit très-heureux s'il pouvoit ne me pas déplaire auſſi. Mais helas, j'éprouvai bien à mes dépens l'infidelité de ſes yeux, & de ſes paroles; car après cette premiere hardieſſe, dont j'avouë qu'il n'étoit point blâmable, parce que mes manieres trop libres l'avoient fait naître; il me ſuivit tout le matin; en redoublant l'amour qu'il diſoit avoir

pour moi ; & cela avec mille mensonges ; ou cajolleries ; car à mon avis c'est tout un, & ne me laissa qu'à ma porte. A peine le lendemain le Soleil avoit paru, que je le vis au coin de nôtre ruë qui m'attendoit. Je sortis plus ajustée que de coutume ; & sur la pensée que j'avois un Galant qui prenoit plaisir à me voir, j'eus plus de soin de mon visage, & de mes habits, que de ma conduite.

En un mot, Don Felix poursuivit son dessein amoureux avec tant de chaleur, qu'enfin attendrie de ses prieres, sensible à ses soupirs & pour tout dire charmée de sa bonne mine, je lui abandonnai mon honneur sur la confiance que je pris trop legerement à ses promesses ; tant il est vrai que l'amour, la perseverance & l'occasion, triomphent souvent de nôtre retenuë ; quoi qu'il me donnât sa foi d'être mon Epoux, je n'en suis pas plus excusable. C'est toujours

une très grande faute à une femme de se fier à ceux qui promettent des choses au fort de leur passion, dont ils se repentent souvent après. J'en ai fait une cruelle experience en la personne de Don Felix; il n'eut pas plutôt obtenu de moi ce qu'il desiroit, que ses soins se ralentirent, & laissa passer plusieurs jours sans me voir. Je ne vous dirai point la douleur que j'en eus, & les larmes que sa froideur me fit répandre; vous saurez seulement que j'apris quelque tems après, que la veritable cause de son indifference, étoit l'extrême passion qu'il avoit pour une de vos domestiques, qui sans doute doit être la même dont vous me parlez. Je me trouvai trompée, & méprisée tout ensemble, qui sont les deux plus sensibles affronts qu'une femme puisse attendre de la perfidie d'un homme: quelque soin que je prisse pour lui parler, & savoir de lui

la

la cause de son ingratitude, mes prieres ni mes larmes ne purent me procurer cette satisfaction. Ainsi je fus contrainte de mettre mes plaintes sur un papier, & confier ma faute à une de mes amies, afin que de ma part elle lui reprochât sa deloyauté; mais la réponse que j'en eus redoubla mon déplaisir. Helas! Madame, si une femme, quand elle met son honneur en danger, se ressouvenoit du nombre de celles qui ont été trompées, assurément qu'il n'y en auroit pas tant de malheureuses. Ce cruel eut bien le courage de répondre, que lors qu'il me parla de son amour, il étoit déja bien engagé dans celui qu'il avoit pour Diane, & que ne m'en aiant témoigné que pour lui donner de la jalousie, & se vanger de ses dédains, ma facilité l'avoit obligé à perseverer jusques au bout; mais qu'étant assuré du cœur de sa Maitresse il me conseilloit d'ôter de mon

mon esprit la pensée d'être jamais sa femme ; que la chose étoit impossible vû son engagement, & que de continuer dans cette pretention, c'étoit vouloir l'obliger à rendre ma honte publique. Vous pouvez croire, Madame, que si je l'eusse tenu en ce moment, ma vengeance auroit éclaté, & n'auroit pas épargné son sang ; mais considerant à loisir que si je mettois cette affaire entre les mains de la Justice, je me couvrirois d'une éternelle infamie, j'ai mieux aimé dissimuler le tort qu'il m'a fait, que d'en tirer raison, par une voie, où bien souvent le credit, & l'argent triomphent du bon droit, & de l'équité.

Cretonia aprit avec une extrême satisfaction l'histoire de Cephise, d'autant qu'elle lui fournissoit une occasion favorable de rompre le pretendu mariage de son fils ; elle la consola le mieux qu'elle put, & un moment après elle

elle alla dire à son pere & à sa mere la perfidie de son fils. Elle excusa la fragilité de Cephise, & leur promit que malgré qu'il en eut, elle vouloit qu'il l'épousât ; qu'il n'y avoit qu'à le poursuivre en Justice, & qu'étant de leur côté il étoit impossible que la chose ne réussit ; que tout ce qu'il y avoit à craindre n'étoit autre chose, sinon qu'il pourroit la quiter & sortir de l'Espagne aussi-tôt qu'il l'auroit épousée ; mais qu'en tout cas, son honneur seroit reparé, & qu'au surplus, son bien étoit assez considerable pour vivre & s'entretenir honorablement tous ensemble.

Les parens de Cephise furent d'abord bien fâchez de l'imprudence de leur fille ; mais sur les offres de Cretonia, ils dissimulerent prudemment leur déplaisir ; & firent secrettement proceder à l'information. Cependant Diane vivoit

vivoit dans l'esperance de possé-der bien-tôt Don Felix, qui tous les jours plus amoureux, & plus impatient, abregeoit tant qu'il pouvoit les formalitez de son mariage ; & le pere de Cephise s'imaginant de le pouvoir reduire par la douceur, à faire une chose à quoi la Justice le forceroit, il le fut trouver, & lui representa son devoir, & l'état où étoit déja cette affaire ; mais Don Felix lui répondit avec tant de colere, & de liberté, qu'il l'obligea d'obtenir secrettement une prise de corps, pour l'obliger à faire par force ce qu'il ne vouloit point faire par douceur. Don Felix qui ne manquoit point d'amis, fut averti du danger où il étoit ; & même que sa mere favorisoit le droit de ses parties. Cette nouvelle l'allarma beaucoup. Si bien que pour éviter un affront, il alla promtement dire à Diane, que pour l'interêt de leur amour, il étoit necessaire qu'il s'ab-

s'abſentât pour quelque tems. En achevant ces mots, il l'embraſſa avec tendreſſe, & partit auſſi-tôt.

Si Diane fut ſurpriſe d'un départ ſi prompt, elle le fut bien davantage quand une heure après, elle vit que la Juſtice le cherchoit pour le prendre. Elle ne ſavoit à quoi en attribuer la cauſe, ce qui redoubloit ſon étonnement; mais lors qu'elle aprit que cela venoit de ce qu'aiant promis foi de mariage à Cephiſe, & ne voulant pas l'épouſer, ſes parens avoient obtenu contre lui un décret de priſe de corps. Diane, qui croioit être la ſeule aimée de Don Felix, fut fort chagrine de voir le contraire; enfin ſa douleur devint ſi grande, qu'elle en penſa mourir de deſeſpoir. Helas ingrat, diſoit-elle en répandant des larmes, eſt-ce là l'amour que tu me promettois? Eſt-ce ainſi que tu voulois reconnoitre celui que j'ai pour toi? t'ai-je donné ſujet d'en

uſer de la ſorte ? Ah je voi bien que c'eſt une punition du Ciel, d'avoir abandonné pour toi, le vœu que je devois faire. Je n'euſſe jamais cru qu'un homme de condition fut capable d'une ſi grande lâcheté ; ô perfide, tu m'as bien fait voir qui tu es par un ſi lâche procedé. Je ne m'étonne plus après un exemple ſi pernicieux, de voir tant de femmes abuſées ; une ſeule choſe me conſole dans mon déplaiſir, c'eſt que je ſuis certaine que jamais homme ne me trompera de ſa vie ; car puis qu'au fort de ton amour tu as été capable d'une ſi grande infidelité, il n'y a rien de lâche qu'on ne doive craindre des autres hommes. Tu me diras peut-être qu'une paſſion paſſagere n'eſt pas incompatible avec le principal amour dont on eſt enflamé ; mais je te répondrai qu'un amant veritable ne doit avoir d'autres yeux que ceux qui font naitre ſon feu, & qu'il ne vou-

voudroit pas même entreprendre par feinte, une trahison comme la tienne. J'avouë que je suis coupable de t'avoir cru ; mais helas qui n'eut ajouté foi à des preuves d'amour si ardentes, & si reïterées ? Ah traître ! si au lieu de te donner place dans mon cœur, j'eusse perseveré dans les saints desirs que m'inspiroit ma Clôture, ma vertu seroit sans reproche, & mon esprit sans chagrin ; qui doute que dans tes voyages tu ne fasses vanité d'avoir triomphé de la pudeur de deux femmes à la fois ? Mais ce sera une fausse presomption du moins à mon égard ; car encore que je t'aime plus que Cephise, je n'ai pas oublié le soin de mon honneur. J'ai toujours cru qu'on pouvoit bien hazarder sa vie pour un homme qu'on aime, quand il porte le nom d'Epoux, ou qu'il est à la veille de l'être ; mais avant qu'il le soit de livrer son honneur à l'empressement de ses de-

desirs, il n'y a point d'amitié bien reglée qui le conseille.

C'est ainsi que la belle Diane exprimoit ses regrets & son amour. Elle prioit quelquefois le Ciel de lui ôter la vie, & même à Don Felix, plutôt que de le voir marié avec Cephise ; plusieurs jours se passerent sans qu'elle en aprît aucune nouvelle. Cependant le procès de Don Felix avoit été instruit, & si bien solicité, qu'on n'attendoit plus que lui pour en executer le jugement. Cretonia vivoit dans l'aprehension & dans l'incertitude, & Cephise dans l'esperance & le plaisir de reparer bien-tôt par un mariage les brêches de sa reputation ; mais la Lettre suivante que Don Felix écrivit à sa mere de Saint Lucar, aporta bien du trouble aux pretentions des uns & des autres, & détruisit toute leur industrie.

MA-

MADAME,

Puisque j'ai plutôt rencontré en vôtre personne, les persecutions d'un ennemi, que la protection d'une mere, je quitte l'Espagne où vous ne me verrez jamais. Je m'embarque demain pour le voyage des Indes, ne sachant pas même si dans un autre Monde je serai assez loin pour être en seureté contre vos persecutions. La principale raison de mon départ est pour fuïr une personne que j'abhorre pour femme; & comme je suis persuadé que les perils de la mer, sont moins à craindre qu'un mariage à contre-cœur, ne soyez pas surprise si je m'abandonne à tout ce que cet élement me pourra procurer. Cependant si par hazard vous vous lassiez de me traiter avec tant de tyrannie vous m'obligeriez sensiblement de faire savoir à Diane que j'ai toûjours pour elle plus d'amour que jamais, & que si les prieres d'un absent la peuvent tou-

toucher, je la conjure de ne pas donner son amitié à quelqu'autre, parce que je n'ai pas perdu l'esperance de la posseder, qui est la seule chose au monde que je desire le plus.

Cette Lettre donna beaucoup à penser à tous ceux qui avoient interêt à l'éloignement de Don Felix, & sur tout à Cephise, qui voyant sa honte découverte, ses desseins sans esperance, & sa faute allant la rendre l'objet du murmure de ses parens, & le mépris du public; elle resolut de chercher dans l'Asile sacré d'un Monastere, un remede à tant de déplaisirs. Le Ciel aprouva son dessein, & la combla durant son noviciat, de tant de douceurs spirituelles, qu'il lui échapoit quasi d'aimer sa faute, pour avoir été la source de son repos & de son bonheur; & l'avoir garantie des disgraces & des miseres du siecle. Don Felix sortit entiérement de son esprit, qui ne songeant plus qu'à son salut, la dis-

posa

posa d'accomplir sa profession avec tant de contentement, que tous les jours elle remercioit le Ciel d'avoir tiré de son desespoir une lumiere si favorable, & si salutaire à son ame. Il n'en alloit pas de même du côté de Diane. Don Felix étoit toujours present à son esprit, & quoi qu'il y eût déja plus d'un an & demi qu'elle ne l'avoit vû, elle le pleuroit tous les jours comme s'il n'eût fait que partir. Mais ce qui l'embarrassoit davantage, étoient les persecutions de Cretonia qui vouloit absolument qu'elle prit un parti ; à quoi elle témoignoit d'autant plus d'aversion, que Cephise ne faisoit plus d'obstacle à ses esperances. Il arriva en ce tems que Cretonia fut obligée de faire un voyage hors de Madrid pour quinze jours, & voyant que Diane étoit toujours fort triste, elle n'eut pas le courage de la contraindre à l'accompagner. Elle lui commanda seulement de

songer pendant son absence, à prendre une resolution touchant l'état de sa vie, parce qu'elle étoit lasse des prieres & des importunitez de ceux qui la recherchoient en mariage, & qu'en un mot, si elle ne la trouvoit pas à son retour disposée en faveur de quelqu'un, il faloit se resoudre à se separer, & qu'elle fit son compte de ne la voir jamais. Avec cette remontrance elle partit, & laissa Diane fort affligée de voir qu'on vouloit qu'elle se montrât ingrate envers une personne qui l'avoit si tendrement & si long-tems aimée. Un soir que cette consideration, & l'absence de Don Felix la tenoit dans une profonde melancolie, un homme l'aborda sous pretexte de lui rendre une Lettre de la part d'une de ses amies, & après s'être bien assuré que c'étoit elle, il lui dit qu'il venoit des Indes où il avoit demeuré avec un Cavalier, qui voiant qu'il s'en retour-

tournoit en Eſpagne l'avoit prié de lui remettre une Lettre en ſecret ; en achevant ces mots il la lui preſenta ; Diane la reçût auſſitôt avec beaucoup de joie, & voiant le deſſus écrit de la main de ſon amant, avant que de l'ouvrir elle dit à ce meſſager, Je crois, Monſieur, que vous voiez aſſez dans mes yeux l'émotion de mon ame, ſans qu'il ſoit beſoin de vous exprimer autrement le plaiſir que vous me faites en me donnant cette Lettre ; je n'oſe pas pourtant m'arrêter ici avec vous, de crainte que les domeſtiques de ceans n'entrent en quelque ſoupçon de nôtre entretien, outre que j'ai trop d'impatience d'aller lire dans ma chambre ce que m'écrit Don Felix. J'ai néanmoins beaucoup de choſes à vous dire touchant ſon abſence, repliqua le porteur, & ainſi je vous prie de ménager quelque occaſion où je puiſſe vous parler ſans témoins. Je le

veux bien, lui répondit-elle; mais pendant le jour cela ne se peut, parce que j'ai ici quantité de surveilans qui ne recevroient pas de bon cœur ce qui vient de Don Felix, touchant la continuation de son amour. Il faut donc, s'il vous plait, que vous preniez la peine de venir cette nuit auprès de cette basse grille par où je pourrai vous parler en sureté, & vous recompenser de la nouvelle que vous m'aportez. La chose étant ainsi concertée, il prit congé d'elle, & Diane pleine de joie de la Lettre de son amant, s'en alla aussi-tôt dans sa chambre pour en faire la lecture. Elle y trouva les marques de sa passion & de sa perseverance avec des termes les plus tendres & les plus amoureux du monde. Il lui representoit les ennuis, & les déplaisirs qu'il avoit de ne la point voir, & que comme sa presence faisoit toute sa joie, son absence causoit tous ses chagrins;

mais

mais qu'il se flatoit de l'esperance de se voir bien-tôt auprès d'elle, & que celui qui lui rendroit sa Lettre lui feroit un compte exact de tout ce qu'il lui avoit dit touchant ses intentions.

Tandis que Diane s'entretenoit en elle-même dans les douces pensées de son bonheur, la nuit aprocha, & l'heure du rendez-vous étant arrivée, elle descendit à la grille pour aprendre quels étoient les desseins de Don Felix. Elle n'y fut pas plutôt, qu'elle vit un homme seul, qui entendant du bruit, & connoissant que c'étoit Diane, lui dit en s'aprochant, qu'au moins elle ne l'accuseroit point de paresse, puisqu'il y avoit près d'une heure qu'il l'attendoit. Je vous assure, répondit-elle, que vous n'en devez pas attribuer la faute ni à ma negligence, ni à mon oubli; mais à la seule prévoyance d'attendre que tous nos domestiques fussent retirez, afin de vous

entretenir avec moins de crainte ; il y en aura toujours un peu de mon côté, repliqua-t-il, parce que depuis le tems que je suis dans cette ruë, le nombre des galans qui sont autour de vôtre maison, m'a quasi fait plus de peur, que je n'en eus jamais à la guerre, où j'ai passé une partie de mes années. Je ne puis comprendre, répondit Diane, quel sujet mes yeux peuvent avoir donné à qui que ce soit, de venir faire le galant autour de cette grille, d'autant que depuis l'absence de Don Felix j'ai eu si peu de soin de moi, que je n'ai pas voulu seulement demander à mon miroir l'état de mon visage; tant il est vrai que dans le déplaisir, une femme se neglige, & perd le soin d'elle-même. Les ennuis, la jalousie & les chagrins où il me laissa en partant, m'ont tenu une si bonne compagnie, que si ce n'est aujourd'hui, je puis vous dire de n'avoir pas eu un mo-

men

ment de plaisir, & je vous prie d'être persuadé de cette verité, afin que vous ne croyiez pas que j'aie contribué en aucune maniere aux folies de ceux qui font l'amour à nos murailles, d'ailleurs je n'estime pas qu'une femme d'honneur qui a donné toute son affection à un homme, puisse la donner à un autre ; on ne peut pas aimer deux personnes à la fois, & l'amour ne veut point de partage. Mais pour revenir à vôtre crainte, je ne pretens pas que vous passiez ici toute la nuit en alarme ; & comme je ne puis differer la satisfaction que j'espere d'avoir en m'entretenant de Don Felix avec vous, je vous prie de regarder s'il n'y a personne qui vous observe, & en ce cas prenez la peine de vous rendre à cette premiere porte ; j'irai vous l'ouvrir, afin que nous puissions plus tranquilement parler ensemble. Ils y furent tous deux en même tems,

& Diane le recevant avec joie, à peine fut-il entré, qu'elle connut que c'étoit son Don Felix, qui lui tendant les bras amoureusement, fut long-tems sans pouvoir dire un seul mot, tant il étoit charmé de la revoir, & de l'embrasser. Diane en le regardant fixement demeura si surprise, qu'elle l'embrassoit quasi avec quelque crainte, que ce ne fut un fantôme, où une illusion, qui remuant les espéces des choses connuës, represente quelquefois aux yeux un objet semblable à celui qu'on desire. Don Felix voiant le trouble & l'étonnement où elle étoit, s'avisa pour la rassurer de lui parler de cette maniere.

Le même jour, chere Diane, que j'apris la resolution de Cephise, qui étoit de vouloir tirer raison de nos legeretez passées, je ne voulus point m'exposer aux rigueurs de la Justice, sachant bien que dans ces matieres les Loix favori-

vorisent toujours vôtre sexe, Je me retirai chez un de mes amis en intention de sortir tout à fait de Madrid, & de m'en aller dans quelque païs étranger ; mais quand j'eus communiqué mon dessein à mon ami, il me dit qu'il valoit mieux differer mon éloignement, en attendant que cette affaire fut terminée, & cependant je n'avois qu'à rester chez lui, où je demeurai toujours caché sans sortir du logis, ni même sans me faire voir à personne. Quelque tems après pour ôter à Cephise toute esperance de me posseder & l'obliger à se pourvoir d'ailleurs ; je feignis d'écrire de S. Lucar à la veille de mon embarquement, la Lettre que vous aurez pu voir. Quelques jours en suite j'apris la Clôture de Cephise & sa profession, qui rassura toutes mes craintes & fortifia l'esperance que j'ai toujours eu de vous épouser. Dans ce dessein je me disposois à revenir publique-

ment dans ma maison, lors qu'on me dit que ma mere parloit de s'absenter pour quelques jours de Madrid ; j'attendis son départ, afin qu'elle ne s'oposât point comme autrefois à nôtre commune satisfaction. Le jour d'après je vous fis tenir la Lettre que vous avez reçûë, & qui a produit l'heureux succès que vous voyez maintenant. Voilà, mon cher cœur, la courte relation de mon absence, qu'il ne faut point apeller telle, puis que graces au Ciel j'ai toujours été present à vôtre souvenir : cette constance jointe à vôtre vertu m'attachent encore plus fortement à vous, & me voici tout prêt d'accomplir la parole que je vous ai donnée, dont l'execution n'aura plus d'obstacle, puis qu'à present nous n'avons plus de Cretonia, qui s'y opose, ni de Cephise qui l'empêche.

Diane ne fut plus fâchée des peines & des chagrins qu'elle a-

voit souffert, voiant l'heureuse fin où ils aboutissoient ; elle dit à son amant que les preuves de sa bonne volonté lui soumettoient entierement la sienne ; & qu'ainsi c'étoit à lui à tâcher de nouër en sorte leur amitié, pendant l'absence de Cretonia, que toutes ses diligences n'en pussent défaire le nœud à son retour ; mais qu'il se tint assuré, qu'avant toutes choses, elle vouloit être mariée dans les formes, & qu'il lui pardonnât si elle lui refusoit autrement la moindre liberté, tant pour l'interêt de sa reputation & de son honneur, que pour celui de sa conscience. Don Felix qui la desiroit pour femme, lui sut bon gré de sa resistance, & la pria d'attendre un moment, pour voir avec quelle ardeur il alloit la satisfaire. Il partit aussi-tôt, & s'en retourna chez son ami, qu'il ramena avec un domestique, & le Curé de la paroisse, qui les aiant

unis en leur presence, laissa Don Felix possesseur de l'innocente Diane, qui fut autant satisfaite de ce succès, qu'elle avoit été chagrine dans l'attente d'une chose qu'elle souhaitoit de tout son cœur.

Cretonia ne songeant à rien moins qu'à ce malheur, revint chez elle quelques jours après, & trouvant son fils & sa fille avec le nom & la liberté de nouveaux mariez, peu s'en falut qu'elle ne tombât morte de déplaisir. Cependant comme c'étoit un mal sans remede, elle dissimula sa peine devant eux le mieux qu'elle put, loüant le choix de l'un & de l'autre; mais en particulier, elle se donnoit toute la faute de ce succès, & fondant en larmes mouroit à tous momens de desespoir, sur tout lors qu'elle s'imaginoit entre eux les libertez de deux personnes qui s'aiment, & à qui tout est permis. Enfin sa continuelle tristesse, & les larmes que cet objet cruel à

sa memoire, lui faisoit tous les jours repandre, minerent sa santé par une fiévre lente qui l'envoya dans le tombeau. Don Felix pleura son trepas comme son fils, mais ses larmes redoublerent par le sujet que sa mort lui laissa de les continuer toute sa vie; étant veritable que la passant avec toute la satisfaction possible, elle ne pouvoit être troublée que par une grande disgrace. Cretonia se voiant à l'extremité, soit qu'elle crût bien faire de décharger sa conscience avant que mourir, ou qu'elle fut mal conseillée de celui à qui elle communiqua son malheur, elle fit venir son fils, & lui dit en lui remettant un papier cacheté entre les mains: s'il me reste encore quelque pouvoir sur toi, & si ce nom de mere est capable de te toucher, je te conjure, mon fils, de ne point lire ce papier que je ne sois dans la sepulture. Après cela tu le pourras considerer at-

tentivement, & te souvenir que la verité qu'il contient me precipite dans le tombeau. En achevant ces mots, elle lui donna sa benediction, & n'aiant plus de pensée que pour le Ciel, elle tourna ses regards vers un crucifix, où son cœur supleant au defaut de sa langue, la tinrent dans l'état d'une contrition exemplaire jusques à ce qu'elle acheva de rendre l'esprit. Don Felix obeït ponctuellement à son ordre, & après lui avoir rendu les derniers honneurs, il se retira dans son cabinet, où tremblant d'aprehension de trouver quelque malheur dans ce papier, il le décacheta, & y lût en caracteres mal formez cette fatale déclaration.

Je te permets, mon fils, en voiant ces lignes, de me tenir pour la plus malheureuse qui fut jamais; & pour t'en dire la raison sans déguisement n'étant plus en état de feindre, tu sauras qu'aiant été nourrie chez mon Oncle

avec des libertez qui me faisoient paroitre aimable tout ce qui s'offroit à mes yeux, je lâchai si fort la bride à mes volontez, que par une effronterie damnable, je conçus même des injustes desirs pour mon neveu ; & sachant alors qu'il avoit de l'amour pour Licene qui étoit ma domestique, je la pressai de condescendre à ses poursuites, & de lui donner un rendez-vous la nuit dans sa chambre, où je l'attendois à sa place ; mais comme il ne put pas venir, & que tu aimois cette fille, le hazard voulut que tu vins la chercher ; & ne sachant pas que ce fut toi, je tombai dans le malheur qui cause ma confusion. Je demeurai grosse de cette criminelle entrevûë, ce qui m'obligea de t'envoier en Flandres, & de m'absenter de Madrid jusques à la naissance de Diane qui est la même que tu possedes aujourd'hui comme ta femme, étant & ta sœur & ta propre fille. Voilà le sujet qui m'a fait resister à vos nôces avec tant de chaleur, mais enfin nôtre disgrace a surmonté ma prévoiance : c'est de

quoi j'ai voulu t'avertir, afin que tu cherches le remede le plus convenable à la sureté de ton ame, sans offenser plus long-tems le Ciel, & la Nature.

La fin de cette déclaration surprit extremement Don Felix, & lui donna le plus sensible chagrin du monde; il la déchira & l'aiant mise en cendre de crainte que son malheur ne fut sû de quelqu'autre, il se jetta sur son lit, où s'abandonnant à ses soupirs & à ses larmes, il faisoit compassion à ceux qui le voioient. Chacun attribuant son affliction à la mort de sa mere, employoient toutes leurs raisons pour le consoler. Mais il étoit comme un homme sans jugement, qui ne sait ce qu'il fait, ni ce qu'on lui dit. Diane voiant l'excès de sa douleur, en sentoit le contre-coup jusques dans le cœur, & moüillant d'une infinité de larmes les lis de son visage, que l'affliction avoit pâli, elle le suplioit, en l'aprochant amoureusement d'avoir plus de

de soin sa vie, puisque la sienne en dépendoit si absolument, qu'elle ne pourroit jamais survivre un moment après lui. Cet affligé Cavalier la regardoit sans lui rien dire : sa voix lui perçoit le cœur, & son visage où les charmes de la beauté regnoient, avoit un grand empire sur son inclination ; mais sentant le reproche interieur de son propre sang lors qu'il la regardoit avec d'autres yeux que ceux d'un pere infortuné, il fuioit d'elle, comme s'il ne l'eut plus aimée ; & portant ses plaintes dans la solitude, il accusoit sa mere de cruauté, & querelloit son ombre de ce qu'elle n'avoit pas enseveli son deshonneur dans un silence éternel, plutôt que de le desabuser. Tout le jour il étoit reveur & melancolique sans pouvoir trouver dans son esprit aucun moien de soulager sa peine. La nuit lui étoit encore plus fatale que le jour, parce que les objets qui se pre-

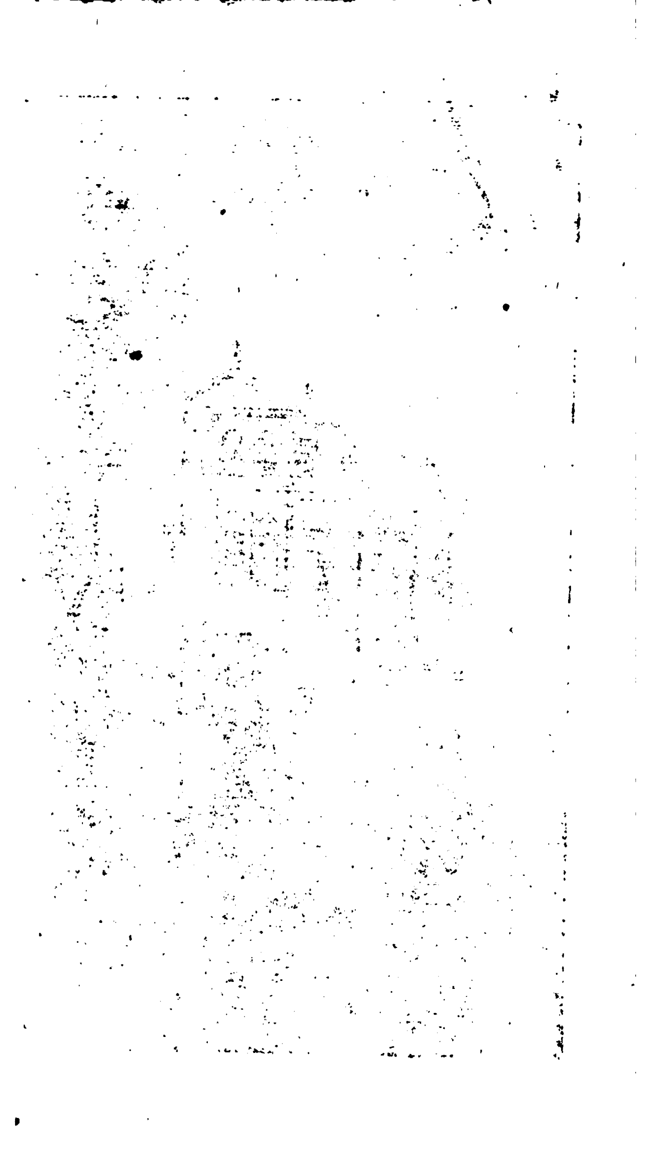
preſentent aux yeux peuvent quelquefois diſſiper les penſées qui nous affligent ; mais à ſon égard il étoit continuellement dans les ſouffrances, & n'oſoit en dire la cauſe à perſonne, & ſur tout à ſon épouſe de crainte de la ſcandaliſer ; de vivre auſſi avec elle dans les mêmes libertez qu'un mari doit vivre avec ſa femme, c'étoit s'attirer volontairement la colere du Ciel, & s'expoſer à de nouveaux malheurs ; de s'éloigner tout-à-fait d'elle, ſon amitié n'y pouvoit conſentir ; & d'être en ſa compagnie ſans lui donner des marques de ſon amour, c'étoit lui faire naître de mauvais ſoupçons de ſa fidelité ; enfin de quelque côté qu'il conſiderât l'état où il étoit, il n'y trouvoit que des embarras & des difficultez terribles ; & ce qui redoubloit encore ſon déplaiſir, c'eſt que toutes les fois qu'il jettoit les yeux ſur Diane, il la voioit ſi accablée de triſteſſe, que

ſon

son ame attendrie, n'en pouvoit suporter les regards. Ainsi n'aiant aucune consolation dans sa disgrace, le chagrin & la melancolie commencerent d'alterer sa santé. Et comme la fievre suit ordinairement une extrême affliction, le vif ressentiment qu'il avoit de son malheur, s'empara peu à peu de son ame, & par des accès lents, mais mortels, le conduisit en moins de quinze jours à mourir de tristesse, sans qu'aucun remede le put guerir : tant il est vrai qu'une forte & secréte douleur d'esprit, est capable d'abreger la vie des personnes qui ont le plus de santé & le meilleur temperament. Il seroit inutile de raconter ici combien ce trepas fut sensible à Diane, qui par tant de raisons étoit obligée à le regretter. Une reflexion salutaire sur la brieveté des plaisirs de la vie, & sur l'horreur des secondes nôces, dont elle ne pouvoit souffrir la pensée, lui firent prendre le parti de sacri-

cri-

crifier le reste de ses jours au service de Dieu. Elle se mit dans un Couvent, où elle vêcut avec tant de sagesse & de modestie, qu'elle s'acquit l'estime & l'aprobation de tous ceux qui la connoissoient. Cet exemple si édifiant & si digne d'éloge, n'est pas moins important pour engager les plus sensuels à la pieté, que celui de Cretonia, l'est pour éviter ces passions injustes & dereglées, qui sont le plus souvent suivies de larmes, de regret, & de desespoir.



Pag. 301





HISTOIRE
DE L'INFANTE DE SICILE, REINE D'ECOSSE.

De tous les Roïaumes qui ont le plus souffert sous la domination de leurs Souverains, il n'y en a pas un seul qui en ait tant ressenti la Tyrannie que celui de Sicile. Cette Histoire fera connoitre qu'elle avoit besoin d'une grande suite d'années pour la consoler de tous ses maux, & l'affranchir de cette fatalité cruelle qui l'accabloit depuis longtems.

Poliande, dont la rigueur pouvoit le faire passer pour un nouveau Tyran de cette Isle, eut une fille qui ne fut pas moins charmante que malheureuse, & qu'il nom-

nomma Angelique dès qu'elle vint au monde, comme un presage de la beauté qu'on vit après éclater sur son visage. A peine avoit-elle accompli les dernieres années de l'enfance, qu'elle aperçut que sa beauté obscurcissoit celle des plus parfaites de la Cour. Elle vivoit ainsi avec une extrême satisfaction des graces que la Nature lui avoit données, lors que par malheur pour elle sa mere vint à mourir. Cet accident lui donna un sensible chagrin, parce qu'elle aimoit beaucoup sa mere, & qu'elle en étoit infiniment aimée.

Poliande n'imita point sa fille ; il n'eut aucun ressentiment de la perte de la Reine. Il est vrai qu'il affecta d'abord de faire croire qu'il en avoit de la douleur ; mais on ne fut pas long-tems sans découvrir la verité de ses sentimens. Il épousa peu après Arminde qui étoit Napolitaine, & de noble extraction ; mais fort inferieure au

degré de grandeur où il l'éleva, & dont elle étoit d'autant plus indigne, qu'il l'avoit entretenuë durant plusieurs années en qualité de sa Maitresse. Elle étoit très bien faite, & avoit beaucoup d'esprit & de beauté. Toutes ces qualités jointes à son élevation la rendoient si fiere & si insuportable, que le peuple ne la regardoit pas de bon œil. Cependant si elle ne regnoit pas sur leur cœur, elle possedoit celui du Roi avec tant d'empire, qu'il ne faisoit pas la moindre chose sans la consulter; tant il est vrai que les hommes aveuglez de leur passion sont capables des dernieres foiblesses, & particulierement les Rois, à qui par respect on n'ose dire en quoi ils manquent. Ils sont plus à plaindre que les autres hommes, parce qu'à ceux ci on leur fait connoitre hardiment leurs défauts; mais à l'égard des puissances il faut toujours aprouver ce qu'ils font, ou du moins de n'en

par-

parler jamais qu'avec beaucoup de circonſpection. Les Princes qui ſont jaloux de leur gloire, & qui veulent regner dans le cœur de leurs Sujets, envoient des Eſpions par tout, afin qu'aprenant par leurs bouches les ſentimens du public, ils puiſſent augmenter le bien, & ſuprimer le mal qu'ils ont fait. Voilà de quelle maniere Charle-quint vivoit ; c'eſt par là qu'il s'eſt acquis l'amitié des peuples, & une reputation qui ne s'effacera jamais de la memoire des hommes.

Si Poliande avoit eu cette Politique, il auroit été autant cheri de ſes Sujets, qu'il en étoit haï. Après la mort de la plus vertueuſe Princeſſe du monde, il n'auroit pas épouſé publiquement ſa concubine, ou du moins il ne lui auroit pas donné un pouvoir dont elle ſe ſervoit avec trop d'autorité. Mais il étoit trop eſclave de ſes paſſions pour en uſer autrement ;

ment ; & la Reine trop portée au mal pour agir avec la moindre moderation. Cependant comme la belle Angelique étoit une Princesse douce & raisonnable, & qu'elle s'interessoit à la gloire du Roi son pere, elle crut qu'elle pouvoit parler avec franchise à sa bellemere, qui par son orgueil & ses manieres emportées aigrissoit les esprits autant contre le Roi que contre elle-même. Elle lui dit avec une grande effusion de cœur qu'il étoit de son honneur, & de son interêt de rabattre un peu de sa fierté, & de ne pas tant s'apuier sur l'amitié du Roi, de crainte que s'il venoit à mourir, elle ne demeurât sans aucune protection, & avec beaucoup d'ennemis, pour n'avoir pas su gagner l'affection des Grands & du Peuple. Jusques là Arminde avoit feint d'écouter ce discours, comme une marque sincere de son attachement ; mais elle fut outrée de ce que la Prin-

cesse-ajouta, que la memoire de sa condition passée lui devoit servir de frein pour ne pas abuser de sa condition presente. Son cœur indocile & audacieux, au lieu de profiter d'une remontrance si salutaire, & donnée avec une intention si droite, s'aigrit de telle sorte qu'à l'instant elle resolut de perdre cette Princesse.

Pour l'execution d'un dessein si injuste, elle se servit d'un artifice qui devoit être d'autant moins suspect au Roi, qu'il sembloit être une nouvelle marque de son amour. Elle lui dit qu'elle ne pouvoit s'empêcher d'être extremement chagrine de l'amitié qu'il faisoit paroitre à la Princesse, ne pouvant croire qu'il l'aimât si fort, si le souvenir de la feue Reine, dont elle étoit l'image, n'occupoit entierement son esprit. Aussi étoit-il vrai que la beauté & le merite d'Angelique amusoit souvent Poliande très-agreablement, & qu'il

qu'il se plaisoit à voir en elle, le portrait de sa premiere inclination. La nouvelle Reine employa si adroitement ce pretexte, que son Epoux attribuant son chagrin à une delicatesse de son amour, pour lui donner une preuve de celui qu'il avoit pour elle, lui permit de gouverner la Princesse, & d'en disposer à son gré. Elle regarda ce pouvoir comme une grande victoire, & s'aplaudit mille fois d'avoir trompé ce Prince à qui sa foiblesse avoit empêché de faire une reflexion qui eut été fort necessaire pour son honneur & pour le repos de sa famille, qu'il renonçoit aux loix de la nature, & démentoit ses propres sentimens, pour plaire à une femme du caractere de celles qui mentent pleurent, & pleurent quand elles veulent. Elle affecta un air de moderation, & dit qu'elle étoit contente que la Princesse fut éloignée de la Cour, & qu'elle demeurât

dans un lieu où l'on ne la vit plus. A l'instant cet aveugle amant, oubliant qu'il étoit pere, donna des ordres pour la faire sortir de Sicile, & il bannit sa fille avec la derniere inhumanité, pour faire à son Epouse un sacrifice terrible d'une lâche complaisance. Cette belle Princesse, qui n'avoit point d'autre crime que son merite, & d'être la plus foible en credit, fut releguée dans une petite Isle, où son Pere avoit fait bâtir un mediocre Palais; au pied duquel se venoient briser les flots de la mer Thyrrenne, entre les deux Promontoires qui bornent son Etat. Elle y fut conduite secrettement, pour éviter le murmure du Peuple qui l'aimoit à cause de ses belles qualitez, & on ne lui donna pour la servir qu'un petit nombre de domestiques, à qui on avoit fait défense sur peine de la vie, de déclarer à personne que cette demeure sauvage fut habitée par la

Prin-

Princesse. Elle y souffroit la rigueur & l'oubli de son pere avec une patience qui ne se peut exprimer. Elle ne s'en plaignoit jamais. Elle en parloit toujours avec beaucoup de respect & de tendresse. Elle charmoit ses ennuis par l'innocence des plaisirs champêtres, & souvent même par le souvenir de ses propres disgraces, suivant la coutume des malheureux, qui trouvent même à se divertir dans la pensée de ce qui les afflige. Quelquefois elle s'entretenoit avec les filles d'honneur qu'on avoit mises auprès d'elle, mais particulierement avec Celie, qui étant d'un même âge & sa parente, & aiant toujours été élevée avec elle, avoit le plus de part en sa confidence, & en son amitié. Quelquefois aussi elle prenoit un Luth, dont elle savoit très bien jouër, & l'ajustant à sa melancolie, elle sembloit lui faire redire ces paroles qu'elle chantoit.

CHANSON.

Dois je toujours gemir sous ta rigueur,
Cruel Destin qui me tiens asservie?
Justes Dieux! finissez ma vie,
Ou mettez fin à ma langueur.

Je souffre ici tous les malheurs du sort,
Je me consume & soupire à toute heure,
Et dans cette triste demeure,
Je n'ai de recours qu'à la mort.

Mes pleurs enfin n'ont point fini leur cours,
Le Ciel s'irrite alors que je l'implore;
Faut-il donc que je pleure encore,
Faut-il que je pleure toujours?

Lors que je voi quelque vaisseau flotant,
A la merci des vagues mutinées;
Je songe aux dures destinées,
Qui m'affligent à chaque instant.

Il est des jours qu'on change heureusement.
Mais la fortune aux autres favorable,
Pour me voir toujours miserable,
N'a pas pour moi d'heureux moment.

Ces champs, ces prez, ces forêts, & ces bois,
Après avoir langui sous la froidure,
Ont repris l'aimable verdure,
Dont ils se paroient autrefois.

Après l'orage, une profonde paix,
Calme des flots la colere irritée:

Mais

Mais Ciel ! dans mon ame agitée,
Le calme ne revient jamais.

La Princesse finissoit toujours sa Musique avec des soupirs & des larmes qui auroient été capables de toucher un cœur aussi dur qu'un rocher. Un soir aiant posé son Luth, comme elle s'amusoit à regarder l'agitation des Ondes émuës par une tempête qui se calmoit peu à peu ; il lui sembla voir un homme flotant sur une table au travers des vagues irritées. Il paroissoit reprendre halaine pendant quelques momens, & ensuite il se mit de nouveau à fendre les flots pour tâcher d'aprocher de la terre, esperant que la pitié en feroit partir quelqu'un pour le secourir. Cet objet toucha le cœur de la Princesse. Elle fit promtement dire au peu de domestiques qu'elle avoit de se mettre en mer, & de faire tous leurs efforts pour l'empêcher de perir. Dans le moment ils sauterent dans un esquif,

& eurent le bonheur de le joindre assez tôt pour l'emmener au rivage en sûreté. Ils tâcherent de le remettre de sa fatigue; en le regalant du mieux qu'il leur fut possible. Son air noble, & sa bonne mine leur avoient inspiré du respect, & redoublé la joie qu'ils avoient d'avoir si bien executé les ordres de la Princesse. Après qu'il se fut un peu remis, il leur partagea d'une maniere pleine de grandeur quelques pierreries que la tempête lui avoit laissées. Il leur déclara qu'il se nommoit Edouard; qu'il étoit homme de qualité; mais que son malheur l'obligeoit à vivre inconnu jusques à un tems plus favorable. Il les pria de le souffrir en leur compagnie, en les assurant que peut-être un jour, ils n'en auroient pas de regret. Ses presens & sa personne les avoient absolument gagnés. Ils reçurent sa priere comme une faveur qu'il leur faisoit, & lui promirent de le

servir

servir de tout leur pouvoir.

Edouard se rejouït dans son infortune de voir que sans danger d'être reconnu, il pouvoit demeurer surement dans un lieu, où l'on voioit rarement d'autres personnes que ceux qui gardoient la Princesse. Il vivoit avec autant de tranquilité que ses malheurs le lui pouvoient permettre. Son occupation ordinaire étoit d'entretenir sa reverie, en se promenant; il tâchoit de se faire un plaisir de tout ce qu'il rencontroit. Un soir il en ût un très grand auquel il ne s'attendoit pas. Il ouït une voix douce & charmante qui prononçoit ces paroles en chantant.

CHANSON.

Que sert à mon esprit accablé de malheur,
Le souvenir de ma gloire passée,
Il importune ma pensée,
Et me fait mourir de douleur:
Ces restes languissants d'une puissante vaine,
Viennent aigrir ma peine,
Pour redoubler les maux que je ressens.

O Dieux ! faites cesser la haine envenimée
Dont je suis oprimée,
Et secourez les innocens.
Ces titres grands autant que superflus,
Les dons de la naissance, & ceux de la nature,
Ne sont qu'une vaine peinture.
Des biens qui ne me servent plus.
Tout me nuit, tout me choque en ce lieu solitaire,
Rien ne m'y sauroit plaire.
Je vois mes plus beaux jours s'écouler dans le deuil,
Je perds toute esperance;
La fin de ma souffrance,
Ne peut venir que du cercueil.

La beauté de ces paroles, & celle de la voix qu'Edouard venoit d'entendre, le surprirent d'autant plus, qu'il ne croioit pas que dans un lieu si desert, il y eût des personnes qui sussent plaindre si agreablement leurs malheurs : si bien que pour se revencher en même tems du plaisir qu'on lui avoit donné, & pour tâcher de découvrir l'Auteur d'une si ravissante mélodie, comme il savoit parfaitement bien la Langue du païs, il ne donna pas moins d'admiration à l'ob-

jet qui avoit causé la sienne, lors qu'il chanta ce qui suit.

CHANSON.

Que mon impatient desir,
Donne de tourment à mon ame!
Quand aurez-vous, mes yeux, cet innocent plaisir
De voir l'unique objet qui fait naître ma flame?
Tant de vœux redoublez par un amour parfait,
Seront-ils toujours sans effet?

Vous dont le courroux rigoureux,
S'oppose à l'ardeur qui m'anime,
Destins qui m'accablez d'accidents malheureux,
Pour traverser ainsi mon espoir legitime,
Portez plus de respect, en troublant mon dessein,
Au Dieu qui m'échaufe le sein.

Admirez plutôt son pouvoir,
Qui vous force avec tant d'empire,
De consentir enfin qu'un jour je puisse voir
La divine beauté pour qui mon cœur soupire.
Mais helas! je languis, mes jours sont en danger,
Hâtez vous de me soulager.

Cette chanson ne donna pas

moins de plaisir & d'étonnement à la Princesse, que la sienne en avoit causé à Edouard. Comme elle savoit qu'aucun de ses domestiques n'avoit pas assez de délicatesse pour exprimer un sentiment d'amour avec tant d'agrément, elle eut bien souhaité de voir le nouvel Orphée de ce Desert; mais la distance du lieu, l'ombre des arbres, & sur tout sa retenuë, lui firent differer l'effet de son envie jusqu'à un autre jour. Cependant comme les femmes sont curieuses, elle fit apeller un de ses gens, & lui demanda s'il y avoit quelqu'autre homme dans cette forêt, que ceux qui étoient venus de Sicile avec elle. Comment, Madame, lui répondit-il, avez vous si-tôt oublié celui que nous secourumes il y a quelques jours par vôtre ordre? C'est le seul Etranger qui est ici avec nous. La Princesse lui aiant demandé s'il étoit connu de quelqu'un, je ne puis, Madame, repli-

repliqua-t-il, vous dire autre chose, si ce n'est qu'il se fait apeller Edouard. Il nous a toujours celé quelle étoit sa patrie & sa qualité, mais si toutes les aparences ne sont pas trompeuses, je crois qu'il est d'une illustre naissance, du moins son air, son esprit & ses manieres le persuadent beaucoup.

La Princesse ne voulut pas en demander davantage, de crainte que sa curiosité ne fit naitre quelque soupçon à ceux de sa suite. Et bien qu'il soit difficile d'avoir de l'amour pour les personnes qu'on n'a jamais vûës, ce qu'on lui avoit dit des belles qualitez, & de la bonne mine d'Edouard, la disposoit insensiblement à l'aimer. Elle sentoit pour lui une inquiétude que son cœur n'avoit pas encore connuë; elle avoit une extrême envie de le voir. Et comme il avoit pour elle les mêmes sentimens, il lui en donna bien-tôt

l'occasion. Il alla le lendemain au soir prendre le frais, où il l'avoit entenduë. Si bien qu'elle eut le moien de le voir passer plusieurs fois, & de remarquer en lui, un air, & une physionomie capables de captiver le cœur le plus insensible. Elle en fut fort aise; mais Edouard n'eut pas le même plaisir, à cause que les vitres & les jalousies au travers desquelles la Princesse le regardoit, l'empêchoient de l'apercevoir. Comme il étoit très poli, il fit un effort sur lui-même pour retenir sa curiosité, quoi que très grande, & crut ne devoir pas s'informer de ceux avec qui il vivoit, qui étoit la Princesse qui demeuroit dans ce Palais. Ainsi sans en parler à aucun d'eux, il cherchoit l'occasion de voir la personne, dont la voix l'avoit charmé. Il alloit à la chasse avec eux, & il domptoit les bêtes les plus feroces avec autant de valeur que d'adresse. Il

fai-

faisoit tous les exercices de si bonne grace, qu'on lui donnoit tous les jours mille louanges dans le Palais. Toutes ces choses disposoient en sa faveur l'esprit de la Princesse, & lui de son côté faisoit sans cesse des parties de divertissement devant le Palais, esperant par ce moien de voir ce qu'il souhaitoit avec tant de passion. Cependant la Princesse ne sortoit point, & ne se montroit pas, d'autant qu'elle disoit en elle-même, qu'il étoit indigne à une personne de sa naissance, d'aimer un homme qui n'étoit pas de sa qualité; sa Raison se soulevoit contre le penchant de son cœur. Quelquefois elle étoit resoluë de le faire sortir de l'Isle, & elle n'en avoit pas plutôt donné l'ordre, qu'elle le revoquoit. Elle sentoit bien qu'on ne prend point de plaisir à éloigner ce que l'on aime, & que l'absence est un cruel martyre en amour. Je serois, disoit-elle, trop inhumaine

maine envers lui si je le perdois, & je serois trop cruelle envers moi si je l'éloignois de ces lieux. Pour se délivrer de ce chagrin, elle resolut de prendre les divertissemens innocens que l'endroit où elle étoit lui pouvoit permettre. Dans ce dessein elle fit confidence à Celie du secret de son cœur; & pour menager sa reputation, elle changea de nom avec cette aimable personne, afin que la grandeur de sa naissance demeurant cachée sous ce déguisement, elle pût entretenir sa nouvelle flame, en aprenant plus de particularitez du Cavalier qui l'avoit fait naître.

Cette precaution étoit très prudente, & la crainte que la Princesse avoit de se commettre étoit digne d'elle; mais cette crainte & cette precaution fussent devenuës inutiles, si elle eût aussi bien connu la naissance de cet amant, qu'elle connoissoit son merite. Il étoit fils unique de Malcolme Roi d'Ecosse,

cosse, & il étoit devenu passionnément amoureux de la Princesse sur la reputation qu'elle avoit d'être une des plus belles personnes, & des plus accomplies du monde. Comme il savoit qu'il y avoit plusieurs grands Princes qui la demandoient en mariage, & qu'ils avoient envoié des Ambassadeurs pour en faire le Traité, il crut qu'il avanceroit mieux ses affaires s'il étoit tout ensemble l'Ambassadeur & l'amant. Dans ce dessein il avoit quitté la Cour du Roi son pere, & s'étant embarqué, il avoit été surpris dans la mer de Sicile d'une tempête si furieuse, que la perte de son vaisseau paroissant inévitable aux Matelots, il aima mieux risquer sa vie sur une table à la merci des ondes, que d'attendre que son vaisseau fut brisé contre les rochers. Il avoit vogué près de deux jours à l'avanture, lors que pour son bonheur, il se trouva si proche de l'Isle où

étoit

étoit la Princesse, qu'en étant aperçû, elle ordonna à ses gens, comme nous avons déja dit, d'aller à son secours. Ce fut d'abord par un sentiment de pieté qu'elle donna cet ordre, mais ensuite l'ayant vû, & entendant les loüanges qu'on lui donnoit, elle avoit conçu une si forte passion pour lui, qu'elle resolut de lui parler sous le nom de Celie qu'elle avoit pris; & ce qui lui en augmenta le desir, fut d'entendre Edoüard qui toujours plein d'une extrême curiosité de voir l'objet de sa passion naissante, alla un soir se mettre sous un des balcons du Palais, où il dit cette chanson d'une maniere très agréable.

Est-ce un amour, qu'un desir curieux?
Est-ce un sujet d'aimer qu'un objet en pensée,
Et croiroit-on qu'une ame soit blessée
D'une beauté que n'ont pas vû les yeux?
Helas flaté d'une attente incertaine,
Ma curiosité cause toute ma peine.

Charmant objet, vous meritez ma foi,
Je vous la donne enfin, & quoique je soupire

Je

Je me soumets au joug de votre empire
Je suis esclave, & ne suis plus à moi.
Mourrai-je, ô Ciel! sans voir une merveille
Qui m'a charmé le cœur en me charmant l'oreille?

Dès qu'il eut achevé de chanter, la Princesse l'apella, & lui dit avec un peu de difficulté à cause de la hauteur du balcon, qu'il pouvoit bien ajouter à la qualité de curieux, celle d'amant; qu'il y avoit des personnes qui ne le haïssoient pas, & qui se plaisoient à l'entendre. Edouard fut très-satisfait de cette faveur. Il est vrai, disoit-il en lui-même, que l'obscurité derobe à ma vûë l'objet qui me parle; mais au moins j'aprens que mes soins ne lui sont pas desagreables. Ciel, daignez favoriser mes vœux, souvenez-vous que je suis plus malheureux que coupable. Il prononçoit ces paroles avec une extrême agitation, & voiant beaucoup de difficulté à entretenir la personne qui lui avoit parlé,

parlé, il lui écrivit ces lignes.

J'avois resolu, Madame, de mourir sans avoir l'honneur de vous parler, & d'emporter dans le tombeau la passion la plus vive & la plus respectueuse que l'on puisse imaginer; mais ce que vous me fites la grace de me dire hier, semble m'ordonner de ne pas perdre l'esperance. Je suis à vous, Madame, vous êtes la Maitresse absoluë de mon cœur; c'est à vous à décider de mon sort; il est en de si belles mains, qu'il ne peut être que très-heureux. Il ne manque à mon bonheur, Madame, que d'avoir l'honneur & le plaisir de vous voir; c'est le seul bien où j'aspire, & qui peut faire toute ma felicité.

Le Prince aiant achevé ce billet, revint sur le soir à son poste ordinaire; & après avoir salué la Dame qui paroissoit sur le balcon, il lui montra le papier qu'il tenoit à la main. Il lui dit que c'étoit un air excellent qui étoit très bien noté, & que comme elle entendoit par-

parfaitement la Musique, il avoit jugé qu'elle prendroit plaisir à le voir. La Princesse aiant jugé que c'étoit une adresse dont il se servoit pour lui faire prendre ce billet, lui en sut bon gré. Elle lui jetta aussi-tôt un ruban pour l'envelopper, & le Prince les aiant entortillez autour d'une petite pierre, dont le poids servit à le jetter où elle étoit, elle le reçut avec plaisir; & après lui avoir dit d'attendre un peu de tems, elle commanda à Celie d'écrire, ne voulant pas le faire elle-même, pour éviter le danger d'être reconnuë si elle écrivoit de sa propre main. Et cette aimable fille le fit en ces termes.

Il est de l'interêt des Dames de Sicile que je fasse réponse à vôtre Lettre, afin que vous ne les accusiez pas d'incivilité; & il est de l'humanité & de la justice que je vous accorde la grace que vous demandez de me voir. Je sai que je ne puis manquer d'y perdre beaucoup, & qu'il n'est

n'eſt pas poſſible que ma preſence ſoutienne l'idée que vous vous êtes faite de ma perſonne. Vous en jugerez comme il vous plaira. Cependant je m'apelle Celie, je ſuis auprès d'une Dame de haute qualité qui vit dans ce Palais. Elle trouve bon que je vous eſtime, & elle a tant d'amitié pour moi, que nous ſommes inſeparables. Nous ſerons elle & moi demain matin dans ce même lieu, où vous pourrez nous voir. N'aprehendez point l'entiere perte de vôtre liberté, vous en ſerez toujours le Maitre; & préparez vous plutôt à me ſavoir bon gré de vous guerir de vôtre amour, s'il eſt vrai qu'on en puiſſe avoir pour un objet que l'on ne connoit que par imagination. Si je me diſpenſe de mon devoir en vous écrivant, vous ſavés qu'il eſt du vôtre de garder le ſecret. Faites-moi ſavoir au plutôt quelle eſt vôtre patrie, vôtre nom, & vôtre qualité; c'eſt une choſe qui nous eſt également neceſſaire, & qui peut beaucoup contribuer au repos & au bonheur de l'un & de l'autre.

Le Prince reçut ce billet, & le baiſa

baisa plusieurs fois avec une satisfaction extraordinaire ; & s'étant retiré pour avoir le plaisir de le lire, il attendit avec impatience le jour suivant, pour se trouver au rendez-vous. Le lendemain la Princesse sous un pretexte qu'elle prit, fit dire aux filles de sa suite de la laisser seule avec Celie. Elle la fit habiller magnifiquement, & vint après elle sur le balcon avec des ornemens moins riches, & plus proportionnez au personnage qu'elle representoit. Le Prince leva aussi tôt les yeux, & demeura charmé de voir des beautez qui surpassoient de beaucoup l'idée qu'il en avoit conçuë. Celie avoit la taille, & le visage très-agreables. Ses yeux étoient noirs, bien fendus, & brilloient comme deux Astres ; ses cheveux annelez à petites boucles, se jouoient doucement sur la majesté de son front ; ses jouës vermeilles representoient des roses en feuilles, qui vont peu à peu

se noyer dans du lait ; sa bouche cachoit deux rangs de perles, sous la fraîcheur d'un double corail, & sous son col d'albâtre on voyoit élever deux petits monts de neige dans un corps de jupe de tapis verd enrichi d'une broderie plate à feüillages d'or ; en sorte qu'on auroit pu dire qu'elle brilloit comme un diamant enchassé dans une émeraude ; enfin c'étoit un ange visible ; la nature en avoit fait son chef-d'œuvre, & dans tous ses traits on découvroit une grace, & une douceur accompagnée de beaucoup de majesté, & d'une grande jeunesse. Cependant quoique tous ces charmes fussent ravissants, ils le paroissoient moins quand ils étoient auprès de ceux de la Princesse, dont l'éclat étoit incomparable ; mais comme elle cachoit un peu son visage, & qu'il n'y avoit que celui de Celie qui étoit à découvert, le Prince ne s'apliquoit qu'à la regarder.

L'amour alors s'empara si fortement de son cœur, qu'il se rendit le maître de toutes les facultez de son ame. Il se remercioit en lui-même de sa patience & de sa curiosité, & resolut de conquerir cette beauté à quelque prix que ce fut.

Il étoit ainsi occupé de cette pensée, lorsque Poliande fit venir un des principaux domestiques de la Princesse, & lui dit d'une voix menaçante, que si par sa faute, ou par celle de ses compagnons on venoit à découvrir le lieu où étoit la Princesse, il les feroit mourir sans remission. Il n'eut garde de lui dire qu'il y avoit un étranger dans l'Isle, mais y étant revenu il rapporta aux autres ce que le Roi lui avoit dit, & combien il leur étoit important d'en faire sortir Edouard ; n'étant pas possible que se promenant si souvent autour du Palais, il ne lui fut facile de voir la Princesse ; ce qui seroit pour eux un

un malheur, qui causeroit absolument leur perte. Cela ne lui sera pas seulement facile, répondit un d'entre eux, mais je crois même qu'il y tâche, & c'est beaucoup si l'envie qu'il en a, ne lui a déja réussi; car j'ai remarqué que toutes les fois qu'il passe, il jette les yeux vers les balcons, où il les arrête attentivement; & ces jours passez la Princesse me demanda si je le connoissois; desorte que pour peu qu'il cherche l'occasion de la voir, il est impossible que cela n'arrive, & que nous ne perdions les bonnes graces du Roi, & même la vie. Cette crainte s'étant emparée de leur esprit, ils furent d'avis de lui déclarer qu'il ne pouvoit plus demeurer avec eux, & sans lui en dire la raison, lui firent connoitre, qu'il faloit qu'il sortit promtement de l'Isle, sinon qu'il n'y seroit pas en sureté. Le Prince fut extrêmement surpris d'une si promte & si cruelle resolution.

lution. Il crut qu'il y avoit sans doute quelqu'un parmi eux, qui étoit amoureux de Celie, & que par un esprit de jalousie, il avoit obligé ses camarades à vouloir l'éloigner d'un lieu où son amour le retenoit si agreablement. Sur cette pensée, il jugea à propos de leur parler, afin de satisfaire celui qui pouvoit prendre quelque ombrage de son sejour, & les prier de ne le pas contraindre à les quitter si-tôt ; pour voir s'il ne recevroit pas quelque nouvelle de ses amis, dont une partie pourroit bien être échapée de la tempête, qui l'avoit jetté entre leurs bras. Quoi que ce Prince eut beaucoup d'esprit, il connut bien qu'il auroit de la peine à les persuader ; néanmoins il ne laissa pas de leur parler de cette maniere.

Messieurs mes chers amis,

Comme les obligations que je

vous ai de m'avoir conservé la vie, & d'avoir bien voulu me tenir parmi vous avec une bonté, & une generosité qui sont au dessus de toutes les paroles, & que la plus vive éloquence ne peut exprimer, je vous avouë que vôtre changement m'a surpris d'une terrible maniere. Vous aurois-je donné sujet de me haïr, après m'avoir donné tant de marques d'amitié; en quoi ma conduite auroit-elle pu vous déplaire? En verité, Messieurs, ce seroit bien contre mon intention. Il n'y a pas un de vous que je ne regarde comme un Ange tutelaire, que le Ciel a commis pour me garantir des derniers malheurs. En cette qualité j'ai pour vous la plus profonde veneration, & la plus haute reconnoissance qu'on puisse avoir. Ce sont mes veritables sentimens, Messieurs, & il ne m'est pas possible d'en avoir d'autres, étant ce que je suis. Il est vrai que je ne suis

fuis connu ici que de moi-même. Cependant j'avois cru que mes actions pourroient vous inspirer quelque sentiment en ma faveur, jusqu'à ce que je pusse me faire connoitre. Quand le tems en sera venu vous verrez que vous n'aurez pas obligé un ingrat ni un indigne de vos bontez. Dans cette attente, permettez-moi de vous dire ingenument, Messieurs, que je ne puis deviner la cause de mon malheur, si ce n'est que quelqu'un ait pris ombrage de ce que j'ai desiré voir qui demeure dans ce Palais, & continué ma curiosité après l'avoir vû. Je ne croiois pas fâcher personne par une action si innocente. Il n'y a point d'offense où l'on ne croit pas d'en faire. Celui qui s'adresse innocemment à un autre à quelque pretention, ne peut être estimé coupable envers lui, que quand il persévére après avoir connu qu'il lui déplaît. Et comme, selon que je puis conjecturer, cet-

te demeure enferme plus d'une Divinité, il n'y a point sujet de me haïr ni de me vouloir aucun mal, parce que d'une part je n'ai point eu intention de faire tort à qui que ce soit, & de l'autre que celui qui peut avoir conçu de la jalousie contre moi, n'est pas certain que son inclination soit la mienne. Ainsi, Messieurs, je vous conjure par cette generosité, dont vous m'avez donné de si belles marques, de ne me pas priver de vôtre amitié; j'y répondrai par des sentimens les plus tendres qu'il soit possible d'imaginer, & par des effets qui surpasseront vos esperances.

Ce pauvre Prince pensoit les avoir adoucis, & il le croioit avec d'autant plus de raison, qu'ils avoient lieu d'être satisfaits d'un discours si plein de franchise, & d'honnêteté; mais il vit bien tôt qu'il en avoit trop dit, & que tout leur déplaisir venoit de ce que de

son

son aveu même il étoit entré dans la connoissance d'une chose qu'ils vouloient tenir secrette. Si bien que sans autre information ils tirerent l'épée tous ensemble pour lui ôter la vie. Il se mit aussi-tôt en défense, & il paroit les coups des plus échauffés, lors que la Princesse aiant ouï le bruit parut aux fenêtres. Quand elle vit l'infame lâcheté dont ses Officiers vouloient user contre un Etranger qui étoit tout seul, elle en eut horreur; elle leur commanda de s'arrêter, & de lui venir rendre compte de ce desordre. A ce commandement leur fureur s'apaisa, & ils allerent lui dire l'ordre exprès qu'ils avoient nouvellement du Roi, touchant la garde de sa personne, ils ajouterent qu'Edouard parloit certainement avec quelqu'une des Dames qui étoient à la suite de son Altesse; que c'étoit une action suffisante pour découvrir le secret que Po-

liande leur avoit si exactement recommandé, & qu'ainsi pour éviter le danger qui menaçoit leur vie, il n'y avoit point d'autre expedient que d'ôter à cet Etranger la sienne. Ce seroit une grande inhumanité à moi, repliqua la Princesse, d'y consentir après la lui avoir sauvée, & à vous autres une lâche trahison de faire un tel meurtre, après le bien que vous m'avez dit de ce Cavalier, & les honnêtetez qu'il a toujours eu pour vous; mais heureusement il y a un remede facile pour vous garantir de la crainte qui vous fait agir, sans en venir à de si terribles extrêmitez. Comme je sai que cet Etranger, aiant aperçu l'autre soir une de mes filles à laquelle il dit plusieurs douceurs, qu'elle reçut agreablement; j'ai interêt, comme vous, qu'il ne demeure pas davantage dans cette Isle. J'aurai soin de l'en faire sortir, & par ce moien vôtre esprit sera en repos, & à l'abri

l'abri du peril que vous craignez. Sur cette esperance, ils se retirerent fort satisfaits, tandis que la Princesse étoit très chagrine, parce qu'elle aimoit si passionnément le Prince Edouard, que de le perdre, c'étoit la reduire dans une espéce de desespoir. Elle étoit resoluë de perseverer dans son amour ; & elle auroit mieux aimé rester toute sa vie enfermée dans cette Isle avec cet amant, que d'avoir la liberté, & d'être privée de sa vûë & de sa conversation. Les femmes qui viennent à aimer, sentent peu leurs malheurs, pourvu qu'elles ne perdent point la presence de ceux qu'elles aiment. La Princesse étoit fort en peine de trouver le moien de ne pas blesser son amour, & de rassûrer en même tems l'esprit de ses gens ; car de retenir Edouard dans l'Isle malgré eux, c'étoit les exposer à manquer au respect & à l'obeïssance qu'ils lui devoient, & donner lieu à sa

belle-mere d'exercer encore sur elle une vengeance plus dure, & plus cruelle que celle qu'elle avoit faite; desorte qu'après avoir consulté Celie sur ce sujet, elle se servit de sa main pour écrire à Edouard une Lettre où elle lui rendoit compte de ce qui avoit été resolu, & le conjuroit avec des termes tendres, & passionnez d'avoir soin de sa vie, & de se preparer à partir. Dès que la nuit fut venuë, la belle Princesse se rendit au balcon pour lui dire adieu. Elle lui jetta la Lettre que Celie avoit écrite, avec un petit coffret d'argent couvert d'un taffetas violet. Comme elle avoit le cœur serré, elle ne lui put pas dire une seule parole. Elle se retira accablée d'ennuis de ses malheurs presens, & de ceux dont l'absence d'Edouard la menaçoit. Le Prince de son côté n'avoit pas moins de chagrin & d'inquiétude; il s'en alla plutôt qu'à l'ordinaire dans la juste défiance

fiance que lui donnoit la sedition, & l'entreprise que les Officiers de la Princesse avoient faites contre lui. A l'ouverture de la Lettre, il en baisa mille fois la signature avec un transport extraordinaire; il étoit charmé d'y voir au bas, *votre Celie*, & ensuite il lut en tremblant ces paroles.

Vous m'êtes plus obligé que vous ne pensez, Monsieur. Je fremis encore du peril, où je vous ai vû. Ceux qui ont attaqué vôtre vie, m'ont presque fait perdre la mienne, & je crois que ma crainte n'étoit pas sans amour: si cela est, c'est un amour bien malheureux, puis qu'il faut quasi l'étouffer en naissant. Nous en sommes nous-mêmes la cause. On a sans doute découvert nôtre intelligence. Comme je suis d'une condition plus relevée qu'elle ne paroît, vôtre absence est également necessaire pour vôtre salut, & pour ma reputation. Mais soyez persuadé que vous me laissez dans un déplaisir mortel. Helas! mon cher Edouard, quelle est ma cruelle destinée!

Je vous aime dès que je vous vois, & dès que je vous aime je suis reduite à ne vous plus voir. Vous vous en consolerez plus facilement que moi. Il étoit impossible que je fusse à vous. Ah! mon cher Edouard, pourquoi suis-je d'une si haute naissance? Malheureuse! Je vous aimerai sans esperance, mais je n'aimerai jamais que vous. Eloignez-vous, afin de vous conserver pour l'amour de moi. Vous trouverez, dans ce coffret, mille écus d'or pour la commodité de vôtre voiage, avec une rose de diamants, qui m'a servi autrefois de nœud sur le sein; vous la garderez, & vous vous souviendrez qu'elle a été à moi, comme sa Maitresse est à vous.

Après qu'Edouard eut lû cette Lettre, il regarda l'ordre qui lui étoit donné, comme l'arrêt de sa mort. Il ne pouvoit assez déplorer le sort qui l'accabloit. Il voioit d'un côté la necessité d'obeïr, & de l'autre la douleur que lui causoit son départ. Il faut au moins, s'écrioit-il, que j'explique mes sen-

rimens à la souveraine Maitresse de mon cœur, & qu'elle connoisse que mon respect pour ses ordres, peut tout sur moi malgré mon desespoir. En achevant ces mots il mit la main à la plume, & voici la réponse qu'il fit.

Que je serois heureux, Madame, si mes ennemis m'avoient donné la mort aujourd'hui, puis qu'aussi bien vous m'en prononcez vous-même l'arrêt. Puis-je vivre, Madame, & ne vous plus voir? Je partirai demain suivant vos ordres. L'interêt de vôtre reputation m'est infiniment plus cher que celui de ma vie. Je ne sai pas où je vais, mais je sai bien ce que je vais faire. Je vais mourir, Madame; c'est tout ce que je puis vous dire dans le trouble où je suis. Adieu, ma belle Princesse, avant que de vous quitter, il est de vôtre gloire, & de mon honneur que je vous fasse savoir que je suis d'une naissance assez Illustre pour ne pas être inferieure à celle du Roi de Sicile. Je m'étois embarqué avec un train sortable à ma con-

dition pour chercher en ce Roiaume une Princesse, dont on m'avoit vanté le merite, & la beauté. Qu'elle seroit heureuse si elle en avoit autant que vous! Il n'y a point de Monarque sur la terre qui ne se fit un bonheur de la posseder, & je prefererois cet avantage à la gloire de tous les Heros. Mais vous êtes l'unique en beauté, comme je le suis en amour, & celui que j'ai pour vous ne finira qu'avec ma vie. Je parts, donc, Madame, puisque vous le voulez. Je vous prie de m'en savoir gré, & de croire que mon obéissance me fait une cruelle peine. Je vous rends mille actions de graces de vôtre present; je pretens m'en aquitter un jour avec honneur, & cependant je conserverai la rose de diamants, comme une faveur insigne. Vivez contente, Madame, laissez-moi seul souffrir & soupirer. Comme mon martyre est extrême, il ne sera pas de longue durée. Vous aprendrez bien-tôt la mort d'une personne qui aiant sû adorer vos beautés n'a manqué que de bonheur pour les conquerir.

La

La Princesse acheva de lire ces mots, avec des sentimens qu'on ne peut exprimer. Elle mouilla toute la Lettre de ses larmes. Celie voiant qu'elle fondoit en pleurs, lui arracha cette Lettre qui les faisoit couler ; mais pour les faire cesser, il eût falu lui ôter ce qu'elle avoit dans le cœur. Elle se promenoit à grands pas dans sa chambre. Elle levoit les yeux au Ciel, & lui demandoit avec mille sanglots, qu'il augmentât la rigueur de son pere, & la haine d'Arminde, afin de voir plutôt la fin de sa vie, & de ses souffrances. Tantôt elle se mettoit à la fenêtre, & s'imaginant de voir déja embarquer la plus chere moitié de son ame, elle s'abandonnoit à de si étranges transports, que Celie eut sujet de craindre qu'elle ne se fit quelque violence. Ah ! Madame, lui dit-elle, est il possible qu'un amour si disproportionné produise un si grand desordre dans

vôtre

vôtre eſprit ? c'eſt ce que je n'aurois jamais attendu de vôtre ſageſſe. J'avouë qu'Edouard eſt aimable ; mais de combien eſt il inferieur à vôtre merite, & à vôtre qualité, quelle aparence qu'il puiſſe être à vous ? Nous ne ſavons rien de ſa nobleſſe que ce qu'il en a dit lui-même ; n'a-t-il pas pu faire comme mille autres, qui ſe voiant inconnus, ont l'audace de parler avantageuſement de leur naiſſance. Quelle incertitude ! Helas, repliqua la Princeſſe, c'eſt cette incertitude qui fait toute ma peine. Ah ! ſi Edouard eſt d'une condition Illuſtre comme je l'ai toujours reconnu par ſes actions, j'euſſe pu entreprendre ce que tu n'aurois jamais imaginé de ma retenuë. Je ſerois ſortie de la captivité où l'on me retient, & je me ſerois mariée avec lui. Toute la terre auroit aplaudi mon action. Je n'en aurois pas moins conſervé les droits que j'ai ſur le Roïaume

après

après la mort de Poliande. Les Peuples m'aiment, & s'ils savoient l'état où je suis, l'autorité du Roi & sa personne même ne seroient peut être pas en sûreté; car enfin, Celie, que puis-je dire autre chose? Que puis-je esperer dans cette demeure solitaire si ce n'est la mort? Mon pere est tout ensemble le mari, & l'amant de la Marâtre qui me persecute. Je connois sa haine; elle n'a point de bornes, & souvent même je ne mange qu'en tremblant de crainte que n'osant se servir du fer contre moi, on n'emploie le poison; mais helas l'on y a parfaitement réussi. Il ne faut point d'autre poison pour me donner la mort, que l'absence d'Edouard. Que je te serois obligée, ma chere Celie, si par ton moien je pouvois parler à lui, afin de m'éclaircir de sa qualité avant que de le perdre avec cette incertitude. S'il est de basse condition, j'ai assez de cœur pour mourir

mourir plutôt que de faire honte à ma race. Mais si le Ciel vouloit pour mon bonheur que ce fut quelque Prince que l'infortune d'un naufrage eut jetté dans nôtre Isle, assure-toi que je lui livrerois ma vie pour assurer sa liberté. Cependant je ne ferois rien que par ton conseil, ma chere Celie. J'ai une entiere confiance en ton bon esprit, & en ton amitié.

Celie ne pouvoit écouter la Princesse sans compassion ; ses larmes lui toucherent le cœur, & l'obligerent à rever à quelque expedient pour lui procurer le moien de revoir Edouard sans mettre la vie de cet amant en danger. Elle étoit d'un esprit promt & subtil, mais accompagné de tant de circonspection & de prudence, qu'elle n'entreprenoit jamais rien qu'elle ne le fit réussir. Après avoir imaginé plusieurs moiens, elle s'arrêta à celui-ci comme le plus sûr & le plus facile. Elle resolut, que

pour

pour rassurer les esprits des gens de la maison, il faloit qu'Edouard s'en allât, ou du moins qu'il disparut; qu'il lui étoit aisé de se retirer vers l'endroit le plus écarté de la montagne voisine, & que Placide qui étoit homme de confiance iroit l'avertir de venir une nuit qu'on lui marqueroit. Jusques-là, dit la Princesse, cela n'est pas mal imaginé; mais quel moien de parler à lui aprochant le Palais, qui ne soit à craindre? Si vous n'achevez de m'écouter, repliqua Celie, je ne pourrai pas vous faire connoitre ma pensée. Vous saurez donc, s'il vous plait, Madame, qu'Edouard arrivant près de ces murailles pourra monter jusques à cet apartement qui est le plus proche du vôtre, avec nôtre aide, & celle d'une échelle. Je tiendrai la clef de la chambre qui répond à celle-ci pour la sureté de vôtre personne, & vous pourrez l'entretenir sans crainte par les fenêtres qui répondent

dent du côté de la mer, jusqu'à ce qu'il vous ait donné un éclaircissement entier sur toutes les choses que vous desirez de savoir. Regardez maintenant, Madame, si vous avez assez d'amour pour consentir à cet expedient, car de ma part je vous proteste de ne me lasser jamais de vous servir, & de vous obeïr.

Cette invention donna de la joie à la Princesse, qui embrassa Celie de tout son cœur. Elle lui fit écrire au Prince, l'état de leur resolution ; elles chargerent Placide de ne le point perdre de vûë, afin de lui donner la Lettre en le voiant partir, & ensuite lui servir de guide. Il s'acquita fidélement de sa commission ; & comme le Prince prenoit le chemin de Sicile, pour y chercher quelque reste de son naufrage, il lui rendit adroitement la Lettre de Celie, sans que personne s'en aperçut. Le Prince la reçut avec des sentimens pleins d'a-

l'amour & de tendresse. Il recompensa Placide qui l'informa de ce qu'ils avoient à faire ; ils se mirent tous deux en chemin par le plus épais de la forêt, & arriverent ensemble dans une petite Cabane de Berger, où le Prince demeura, tandis que son guide revint sur ses pas pour rendre compte à sa Maitresse du lieu où il l'avoit laissé, & du succès de son message : il fut quatre jours entiers dans cet endroit, où par les soins de la Princesse, il reçut de Placide tous les regales qu'il pouvoit lui porter sans soupçon. La cinquiéme nuit voiant qu'une favorable obscurité couvroit le Ciel des plus noires tenebres que pourroit souhaiter un amant, il revint avec Placide auprès du Palais, & prenant congé de son guide, par un sentiment de discretion, qui dans ces matieres ne permet pas à ceux qui servent, de savoir tout ; il fit un signal qui attira d'abord

la

la Princesse & Celie, & par le moien d'une échelle, ce Prince se trouva bien-tôt dans le balcon. Il fit la reverence à la Princesse comme à sa Maitresse, & à Celie comme à la Maitresse de la Princesse. Ainsi les prenant par la main avec tout le respect & la tendresse d'un amant passionnément amoureux, elles le conduisirent par divers appartemens, si richement meublez, que ceux du Palais de son pere en Ecosse n'étoient pas plus magnifiques; & arrivant tous dans une chambre plus belle & plus superbe que les autres, la Princesse lui dit que ce seroit là son logement; mais que la modestie & la retenuë lui étoient si necessaires, que pour peu qu'il voulut passer les bornes du devoir, sa vie seroit en danger. Elle est donc bien en sûreté, répondit le Prince, puisque je n'ai d'autre volonté que la vôtre. La Princesse lui en rendit graces, & lui témoignant que la presence de

sa

sa Maitresse, la retenoit de lui dire beaucoup de choses qu'elle reservoit à un autre tems, elle se retira après lui avoir montré les fenêtres par où ils pourroient avoir un plus familier entretien. Ainsi le Prince resta quelque tems dans cet endroit aussi satisfait de son bonheur, qu'il étoit soigneusement gardé. Il passoit la plus grande partie du jour à considerer la beauté de son Ange Gardien dont il étoit charmé; leur amour croissoit également, & une nuit après avoir renoüé la douceur de leur entretien, étant sur cette agreable dispute, lequel des deux avoit le plus d'amour, la Princesse lui dit d'un ton de voix, qui faisoit bien voir en même tems sa crainte, & sa passion.

Il y a déja long-tems, cher Edouard, que je desire de savoir une verité que je n'ai osé vous demander, de peur d'aprendre quelque chose qui ne me fasse mourir de cha-

chagrin ; mais pour n'être plus dans la même peine, je cours risque de ne plus vivre pour être trop curieuse. Sachez donc que ni mon honneur, ni le repos de mes jours, ne m'importe pas tant, que de savoir qui vous êtes, afin de disposer de moi avec plus de resolution ; je ne veux point d'autres témoins de cette verité, que ce que j'en aprendrai de vôtre bouche J'ai tant d'estime pour vous, que je ne crois pas que vous voulussiez me tromper ; & pour vous engager à ne me rien cacher, je vous dirai que de mon côté, je ne reconnois point de naissance au dessus de la mienne ; non pas même celle de cette Dame auprès de qui vous me voyez. Il ne vous a pas été difficile de juger de la maniere dont nous vivons ensemble, qu'il n'y a guere de distinction entre elle & moi. Je ne puis encore vous déclarer le sujet qui nous tient dans ce Palais ; mais si vous me répondez comme

je souhaite, il se pourra faire que vous le saurez. Cependant je vous conjure par moi-même, si vous m'aimez, & par tout ce que vous devez à mon affection, de contenter ma curiosité, parce que je vous proteste que cette incertitude me tient dans une peine incroyable.

Le Prince touché des prieres de la Princesse, fut sur le point de lui déclarer sans feinte sa qualité; mais pour en être plus croiable, il lui dit seulement qu'il étoit fils du grand Amiral d'Ecosse, & que son pere étoit si cheri du peuple, & si favorisé de son Roi, qu'il gouvernoit entierement l'Etat. La Princesse ne fut pas fâchée d'aprendre au moins que l'inégalité n'étoit pas si grande qu'elle dût étouffer ses esperances. Cependant le Prince étoit en colere contre soi-même, de voir que pour trouver plus de croiance, il avoit été contraint de déguiser la verité à une personne qui se fioit à lui. Cela n'étoit pas

de

de son caractere. Il étoit plein d'honneur & de probité. Néanmoins considerant que l'excuse étoit inseparable de sa faute, & que ce n'est pas un grand crime en amour de cacher quelquefois la verité pour posseder ce qu'on desire ; il se consola de sa feinte par les honnêtetez que la Princesse lui faisoit. Elles augmentoient de jour en jour ; & quoi qu'il fut naturellement defiant, les faveurs continuelles de la Princesse, lui persuadoient qu'il en étoit aimé. Elle communiqua leur dernier entretien à Celie, & resolut enfin de dire au Prince la cause de leur prison, afin qu'il les conduisit en quelque endroit où elles fussent à couvert des rigueurs de son pere, & de sa belle-mere ; mais avant que de lui faire cette déclaration, elle voulut pendant quelques jours éprouver sa patience. Cela étoit assez inutile, parce qu'il avoit tant d'amour, qu'à peine pouvoit-il donner

donner entrée en son cœur à de plus grands desirs. Il est vrai néanmoins qu'il eut bien souhaité quelquefois de sortir du lieu où il étoit pour aprocher de plus près l'adorable objet dont il n'étoit separé, que par une muraille importune. Son intention n'étoit pas de sortir du respect qu'il devoit à la Princesse ; mais seulement d'avoir le plaisir de lui parler sans obstacle. Ce desir occupoit souvent son esprit, quand il arriva une indisposition à cette Princesse qui ne lui permit pas d'être visible durant quatre jours.

Cette absence parut un siecle à ce Prince, & son amour ne la pouvant souffrir davantage, il resolut de faire tous ses efforts pour voir la Princesse ; & bien que par cette hardiesse ce fut contrevenir à la parole qu'il lui avoit donnée, il crut que l'occasion, & son impatience lui serviroient d'excuse ;

ainsi rompant une nuit la serrure de sa chambre, & se coulant dans celle qui en étoit voisine, il arriva jusques au lit de la Princesse, qui dormoit d'un profond sommeil. Il s'arrêta tout court admirant la plus parfaite beauté qu'il eut jamais vû. Il posa la lumiere qu'il portoit sur une petite table d'argent qui étoit à la ruelle, & se mettant à contempler ce vivant abregé de tout ce qu'on peut imaginer de plus beau, il ne faisoit que soupirer. Ses cheveux flotoient négligemment sur ses épaules, étant échapez d'une tresse verte qui les retenoit en prison; elle soutenoit sa tête de la main droite, & sa gauche étoit étenduë sur son lit. Le Prince étoit charmé de la voir en cet état. Son amour l'excitoit à s'émanciper, mais sa Raison le lui défendoit. C'étoit un combat entre son cœur & son esprit qui le mettoit dans des transports ex-

troar-

traordinaires. Enfin après avoir long-tems resisté, son amour l'emporta sur sa retenuë, & il lui baisa la main. La Princesse le sentit aussi-tôt, & ouvrant à demi les yeux, elle fut surprise de voir un homme dans sa ruelle ; mais un moment après aiant reconnu que c'étoit Edouard, une honnête pudeur parut sur son visage, & changea les lis de son teint en couleur de rose vermeille. Elle se mit en colere, & lui demanda qui lui avoit donné cette hardiesse, & ce qu'il souhaitoit ; de ne pas mourir faute de vous voir, Madame, répondit-il. Vous pouviez vivre sans cela, repliqua la Princesse. Je n'aurois jamais cru que vous eussiez voulu preferer vôtre plaisir à ma priere, & vôtre curiosité à ma réputation. Je vous ai fait connoitre combien il nous importoit & pour l'honneur, & pour la vie que vous ne sortissiez point de

vôtre apartement. Vous avez negligé mon avis, & n'en avez tenu aucun compte. Jugez après cela ce qu'on doit attendre de vous. Ne me dites point que l'amour en a été la cauſe, cette réponſe vous condamneroit. Un amant peut bien riſquer ſa vie pour témoigner l'excès de ſa paſſion, mais on ne doit jamais expoſer l'honneur des Dames. On peut garder cette audace, où plutôt cette éfonterie pour des femmes de moindre importance, car il y en a devant qui l'on ne perd pas le reſpect impunément. Vôtre action m'offenſe au dernier point, & vous me deſobligez plus par cette liberté, que vous ne ſauriez jamais m'obliger par tous vos ſervices. Retournez-vous-en dans vôtre apartement, & ſi vous vous laſſez d'y être enfermé, nous trouverons bien tôt le moien de vous rendre auſſi libre, que vous l'étiez auparavant.

Je

Je parlerai demain à Madame, afin qu'avec sa permission vous vous retiriez où il vous plaira, connoissant bien qu'une haute pretention n'est pas compatible avec vôtre humeur, & que l'impatience a plus de pouvoir sur vous, que la moindre retenuë. Le Prince voulut s'excuser, mais la Princesse lui ferma la bouche, & lui representa le peril où il la mettroit s'il étoit ouï; de maniére qu'il fut contraint de s'en retourner, mais avec tant de regret de son entreprise, qu'il eut voulu mille fois être mort, & n'y avoir jamais pensé. La Princesse n'étoit pas si fort en colere qu'elle le paroissoit; & pour lui faire connoitre la majesté de sa personne, & éprouver de nouveau sa constance, elle crût à propos de ne pas se laisser voir de quelques jours.

Pendant que les choses se passoient ainsi dans le Palais où étoit

la Princesse, les peuples fatiguez de la maniere tyrannique dont Poliande les gouvernoit, & des tributs continuels qu'il leur imposoit, se souleverent contre lui. Il crut d'abord qu'ils s'en tiendroient aux plaintes, & qu'il pourroit les apaiser par de belles paroles ; mais comme ils étoient fort aigris, & qu'ils avoient à leur tête les plus puissants de l'Etat, il lui fut impossible de les adoucir. Pour rendre leur sedition plus plausible, ils se recrierent sur le mauvais traitement que l'on faisoit à la Princesse ; ils disoient hautement que la violence qu'on lui faisoit en lui ôtant sa liberté, & en la privant de la vûë de ses Sujets, ne pouvoit passer que pour un attentat à sa vie. Ils crioient avec fureur autour du Palais ; rendeznous nôtre Princesse, autrement nous allons vous brûler. Les plus échauffez vomissoient mille injures.

res. Ils l'apelloient cruel, barbare, inhumain, ennemi de l'innocence, & de la vertu, né pour le malheur de ses Sujets; & pour la perte même de son propre sang.

Poliande fut fort étonné de tous ces discours; il vit bien qu'il faloit céder à la fureur d'un peuple mutiné, & qu'il n'y avoit point d'autre remede à ce mal, que de leur faire voir promtement la Princesse. Il leur en fit une promesse solennelle, & partit aussi-tôt avec Rosimond son favori pour se rendre au lieu où étoit la Princesse. Dans le moment qu'il fut arrivé, après lui avoir allegué les meilleures raisons qu'il put pour s'excuser du mauvais traitement qu'il lui avoit fait, il commanda que sans delai, elle & toute sa suite se missent en état de partir, parce qu'il étoit important qu'ils arrivassent en Sicile le plutôt qu'il seroit possible.

La Princeſſe demeura ſi ſurpriſe de cet ordre imprévu, qu'elle penſa donner lieu de croire qu'il ne lui plaiſoit pas. Celie en perdit la parole, & les préparatifs de leur départ furent preſſez avec tant de chaleur, que la Princeſſe n'avoit pas ſeulement le tems de pleurer. Il eſt vrai pourtant que l'adroite Celie trouva moien de la faire parler un moment à Edouard, mais ce fut avec tant d'aprehenſion, & de trouble, qu'elle avoit de la peine à ſe faire entendre. Elle lui exprima ſon déplaiſir en ces termes.

Le tems eſt arrivé, mon cher Edouard, que vous pourrez ſortir de la Clôture où vous êtes, & ſatisfaire au deſir que vous avez de voir la Sicile. Il faut malgré moi que nous nous ſeparions; c'eſt une neceſſité abſoluë; mais j'eſpere que ce ne ſera pas pour long-tems. Si j'en veux croire mon amour,

amour, il me forcera, je pense, à vous aller chercher où vous serez. Un Maitre que la fortune m'a donné, plus rigoureux de beaucoup, que ne permet son nom, m'oblige d'aller vivre absente de ce que j'estime le plus; mon obeïssance est forcée, elle part d'un pouvoir souverain. Ainsi vous pouvez croire que mon départ est inévitable, & par consequent digne de pardon. Il viendra ici de ma part une personne qui vous conduira en Sicile, mais non pas si-tôt que je souhaiterois. Je crains dans ce Palais plus de témoins que de coutume, & leur nombre & leur empressement me contraignent de vous dire adieu.

Après une separation si surprenante, le Prince demeura bien affligé d'une part, d'aprendre par les propres paroles de Celie qu'elle le perdoit; & de l'autre extrêmement confus; d'en ignorer la

cauſe ; il ne pouvoit comprendre tout ce myſtere ; tantôt il s'imaginoit qu'on ne lui diſoit de s'en aller que pour le punir de ſa liberté paſſée ; mais auſſi-tôt il en étoit diſſuadé par les termes pleins de douceur qu'il avoit entendu ; outre qu'il lui ſembloit que c'étoit elle qui commençoit à s'abſenter, & à partir ; mais ce qui le mettoit le plus en peine, c'étoit de lui avoir entendu parler d'un Maitre très rude que la fortune lui avoit donné, & que ſa rigueur peu convenable à ſon nom, l'obligeoit à le quitter. C'étoit pour lui des énigmes, d'autant plus embarraſſans, qu'elle ne lui en avoit jamais rien dit. Il vit bien qu'il ne pouvoit mieux faire que de remettre au tems l'éclairciſſement de toutes ces choſes. Tout le jour ſe paſſa ſans que Celie, ni une autre femme qui avoit ſoin de lui, entraſſent dans ſa chambre. La nuit étant arrivée,

il fit le signal accoutumé par le balcon, mais personne ne lui répond; il va prêter l'oreille aux portes voisines, & trouve un profond silence par tout; alors il jugea, ou qu'il étoit arrivé quelque étrange accident dans ce Palais, où que Celie n'y étoit plus; desorte qu'après avoir surmonté quelques doutes qui l'arrêtoient, il voulut voir d'où venoit ce silence: l'adresse qui lui avoit servi, à ouvrir la serrure de la porte voisine, lui fut encore utile; il s'avance dans l'apartement de la Princesse, & regardant de tous côtez, il ne trouve que solitude & qu'obscurité. Il descend vers la porte du Palais; il la trouve gardée par quatre hommes qui furent étonnez qu'un homme seul étoit resté dans ce Château: ils crurent que c'étoit un étranger, ou un homme de la suite du Roi, qui s'étoit endormi, ils le reçurent avec civilité, & lui offrirent

un guide ; il accepta leur offre, en leur faisant un present. Un d'entre eux l'accompagna ; & dans le chemin, il s'informa adroitement de son guide à qui apartenoit ce Château ; qui étoient les personnes qui l'habitoient depuis quelque tems, pour quelles raisons elles y étoient venuës, & quel étoit le sujet d'un si promt départ. Ce guide le satisfit exactement sur toutes ces questions. Il lui dit que Poliande qui étoit le Maitre de ce château, avoit épousé en secondes noces, une femme qu'il avoit entretenuë long-tems auparavant ; que cette femme jalouse de l'amitié que le Roi avoit pour sa fille unique issuë de son premier mariage, & de l'affection que tout le Roïaume lui portoit, l'avoit fait releguer dans cette Isle, que les peuples touchés de son malheur, & animez contre le gouvernement tyrannique de Poliande, avoient fait

fait une sedition ; en telle sorte qu'il avoit été obligé de tirer la Princesse du lieu, où il l'avoit mise, & l'emmener pour adoucir l'esprit de ses peuples, en la leur faisant voir. Cette Princesse, dit Edouard, n'avoit-elle pas quelques Dames à sa suite ; elle en avoit plusieurs, répondit le guide, mais sur tout une, nommée Celie, qui possede sa confidence ; elle en est bien digne, car outre qu'elle est d'un esprit rare, & d'une beauté charmante, elle est fille du Duc Arsinde allié du Roi, & des plus puissants du Roïaume.

Après qu'Edouard eut tiré de son guide l'éclaircissement qu'il desiroit, il lui dit de s'en retourner, & resolut de se rendre à la Cour inconnu. Cependant la Princesse ne songeant plus qu'au moien de lui rendre compte des raisons qui l'avoient obligée à un depart si promt, lui fit écrire par Celie une

Lettre

Lettre, comme elle avoit accoutumé. Elle la donna à Placide, en lui recommandant d'aller trouver Edouard où il étoit, & de faire en sorte qu'il sortit du Palais sans être aperçu de personne; mais ce message n'eut pas le succès qu'elles en attendoient. Placide fut rencontré par Rosimond favori du Roi, & passionnément amoureux de Celie, qui de sa part répondoit à la passion de cet amant par toutes les faveurs que l'honnêteté peut permettre. Ils s'écrivoient reciproquement, & Rosimond avoit beaucoup de Lettres de cette aimable fille par lesquelles elle l'assûroit que jamais personne ne la possederoit que lui. Leur amour étoit extrêmement secret, parce qu'il s'étoit toujours traité sans aucun entremetteur. Celie aimoit Rosimond non seulement par une vraie tendresse, mais encore par de très-fortes raisons: car outre

qu'ils étoient d'une naissance égale, cet amant étoit favori du Roi, & très-puissant en biens. Rosimond voiant Placide passer, lui demanda où il alloit. Cet homme répondit innocemment qu'il alloit faire un voiage pour Celie. Comme il tenoit une Lettre à la main, Rosimond conçut du soupçon, & forma le dessein de la voir. Il alla promtement se déguiser en sorte qu'il en étoit méconnoissable. Il monta à cheval, & l'ateignit bientôt. Comme il le vit entrer dans une barque de pêcheurs, il mit pied à terre, & se fit passer avec lui; au sortir de la barque ils entrerent dans la forêt. Rosimond sans plus differer sauta sur lui l'épée à la main, & l'obligea à lui rendre ce qu'il avoit. Placide croiant qu'il n'en vouloit qu'à sa bourse, jetta à ses pieds quelque argent que Celie lui avoit donné; mais Rosimond qui ne son-

geoit;

geoit qu'au papier qu'il avoit vû, s'en saisit, & menaça Placide de lui ôter la vie, s'il ne lui déclaroit à qui il le portoit. Ainsi le pauvre messager effraié d'une part par ses menaces, & obligé de l'autre par la restitution de son argent, même avec usure, lui dit ingenument tout ce qu'il savoit. Rosimond confirmé par là dans ses soupçons, garda le billet; & commanda à Placide de s'en retourner en Sicile. Ainsi il resta seul avec un déplaisir égal à l'offense qu'il pretendoit avoir reçû. Il avoit une extrême impatience de lire la Lettre, & regardant de tous côtez s'il ne verroit point quelque maison où il y eut de la lumiere, il aperçut une Cabane de Bergers assez proche; il s'y en alla au galop, il attacha son cheval à un arbre; & après avoir rompu le cachet de cette Lettre, il en fit la lecture à la lueur d'une lampe. Voici ce qu'elle contenoit.

Mille

Mille raisons m'ont rendu nôtre separation cruellement sensible ; mais rien ne m'a plus touché que de n'avoir pû vous le faire connoitre. L'histoire de ce qui s'est passé est trop longue pour l'expliquer dans un billet ; vous l'aprendrez mieux à loisir, si vous vous rendez à la Cour aussi promtement que je le desire. Vous pourrez sans scrupule vous découvrir au Roi, & attendre de lui toute l'estime & le bon accueil que vous meritez. Je ne vous en dis pas davantage de crainte de retarder vôtre depart, & nôtre entrevûë. Venez, & aimez toûjours vôtre Celie.

La plus vive peinture qu'on sauroit faire de la douleur, ne representeroit qu'imparfaitement celle que ressentit Rosimond à la lecture de cette Lettre. Il étoit hors de lui-même du mauvais traitement qu'il croioit recevoir de Celie ; il lui faisoit dans son ame mille reproches de son infidelité, & voulut remonter à cheval pour al-

ler dans le château immoler son rival à son ressentiment ; mais il en fut arrêté par un officieux Berger, qui le pria de passer le reste de la nuit dans sa cabane, & de ne se point hazarder de traverser dans l'obscurité les rudes sentiers de la forêt, dont même en plein jour il étoit difficile de sortir. Rosimond se laissa persuader, & s'étant jetté sur une forme de couche, dressée avec du jonc & du foin ; il vit assez près de lui un homme endormi qui, par son air, montroit qu'il étoit de qualité. Il s'informa de son nom au Berger ; il lui dit qu'il ne le savoit pas, & que trois ou quatre heures auparavant, il s'étoit arrêté là pour y passer la nuit à couvert. Edouard, qui étoit celui qui dormoit, s'éveilla au bruit de leurs discours, & voiant un nouvel hôte dans ce pauvre gîte, où sa lassitude & la nuit l'avoient arrêté, il entendit

qu'avec un grand soupir, il se plaignoit de l'amour. Cette plainte étonna d'abord Edouard, mais peu après il le fut bien davantage, quand il ouït prononcer le nom de Celie. Son ame en fut extraordinairement émûë, ce qui l'obligea à prêter l'oreille avec attention. Il entendit que ce nouveau venu parlant en soi-même disoit : est-il possible, ingrate, que tu aies eu le courage d'oublier une constance de tant d'années, & de faire perir une amour qui me coute tant de soins, de soupirs & de larmes ? Trouves tu, Celie, que ce soit un procédé digne de ta naissance, de donner ta parole à un amant, & t'engager après avec un autre ? Etoit-ce là la recompense que tu devois à un homme qui t'a aimée avec tant de passion & de respect ? Ah je vois bien, perfide, que quand tu me défendois de faire éclater mon amour,

amour, c'étoit pour ne pas rendre jaloux cet Edouard que tu me preferes. Mais je t'assûre de ne jamais retourner en Sicile, que je n'aie tiré raison du trouble qu'il cause à mon esprit. Je le sacrifierai à ma vengeance, & je te punirai par la mort de ce que tu cheris le plus. Je publirai ton infame legereté, tout le Monde saura que t'aiant aimée pendant six ans, tu m'as continuellement assûré, non seulement par des paroles, mais encore par des Lettres pleines de tendresse, que tu ne voulois jamais être qu'à moi; quelle raison auras-tu, pour te justifier, puisque le billet que tu as écrit à mon rival & que j'ai entre les mains, prouve également ton inconstance & ta perfidie? O lâche, ô indigne que tu es, le Ciel me vengera, & tu seras punie dans ce Monde, & dans l'autre.

Le Prince Edouard étoit si fort

en colere d'entendre toutes ces choses, qu'à peine pouvoit-il croire qu'il fut éveillé, de maniere que ne voulant pas souffrir qu'un homme se glorifiât de l'amour de Celie, tant pour l'interêt de sa reputation, que pour punir les menaces de son rival, il lui dit en se relevant, qu'il n'avoit pu ouïr ses plaintes sans en être touché; qu'il y prenoit autant de part que lui-même; mais que s'il croyoit que sa douleur pût s'adoucir par la rencontre d'Edouard, il lui promettoit de le lui faire voir dans peu. Je suis trop malheureux, répondit-il, pour le rencontrer puisque je le desire. J'ose vous assûrer que vous le trouverez, repartit le Prince, & allumant un brandon d'olivier seç, dont les Bergers ont accoutumé de s'éclairer, il lui dit de le suivre. Ainsi ils sortirent tous deux ensemble, & tirerent vers le plus épais de la forêt, où ils n'eurent

rent pas marché long-tems que le jour commença à paroitre. Edouard jetta sa lumiere, & mettant l'épée à la main d'une façon determinée, voici, lui dit-il, cet Edouard que tu cherches ; voions qui de nous deux est le plus digne de Celie, & l'attaquant vigoureusement, il trouva en la personne de Rosimond un ennemi si resolu que leur combat fut long-tems sans avantage ; mais le Prince aiant plus d'adresse que son rival, rompit sa mesure, & faisant une feinte, tourna le poignet sous la parade, & lui donna un revers qui lui fit une dangereuse plaie à la tête. Le sang qui couloit abondamment sur son front, ne lui abâtit pas le courage ; au contraire l'envie qu'il avoit de se venger lui faisoit redoubler ses coups avec tant d'ardeur & de precipitation, que le Prince eut besoin de toute son adresse pour les éviter sans se mettre

tre en desordre. Quelques Bergers qui étoient arrivez avec leurs troupeaux proche de là, voiant ce combat, coururent à eux pour les separer avec leurs houlettes. Ce secours arriva fort à propos pour Rosimond, qui déja fort affoibli par la perte de son sang, commençoit à perdre plûtôt les forces que le cœur. Ils se mirent tous autour de lui comme aiant plus de besoin de leur assistance, & l'emportant dans la cabane la plus proche, ils le panserent si bien avec des herbes salutaires, dont ils ont connoissance, qu'ils le guérirent en bien moins de tems que n'auroient fait tous les Chirurgiens de la Cour.

Le vaillant Edouard heureusement échapé de combat sans blessure; demeura plein d'admiration de la valeur de son adversaire. Il suivit les Bergers qui le portoit, & entra avec eux dans la cabane

pour tâcher de lui rendre quelque ſervice. Quand il fut panſé, il *lui* témoigna beauçoup d'eſtime, & l'extrême douleur qu'il avoit de cet accident. Comme ils étoient tous deux fort genereux ils furent ſenſibles au merite l'un de l'autre, & devinrent amis dans un moment. Ils ſe parlerent cœur à cœur. Il faut, dit Roſimond, que vous ſachiez le juſte ſujet que j'ai de me plaindre de Celie. Quelle trahiſon! quelle lâcheté! Il y a déja fort long tems qu'elle & moi vivons avec une étroite correſpondance. Nôtre amitié a toujours été très-grande, mais pleine d'honneur & très-ſecrette. Son abſence de la Cour a été la cauſe de mon malheur. Elle vous a vû, elle vous a aimé; j'en ai des preuves en mon pouvoir. Si la naiſſance de ce nouvel amour lui eût fait dès lors negliger la nôtre, je ne croirois pas avoir tant de ſujet de me plaindre d'elle;

mais

mais sa perfidie a été si grande, que je n'ai jamais vû de si fortes assurances de sa passion & de sa fidelité, que quand elle me trahissoit; & afin que vous connoissiez la verité de ce que je vous dis, voici plus d'une douzaine de Lettres que j'ai reçu d'elle pendant son absence. Edouard en lut quelques-unes, & parmi les autres, il trouva celle qui lui étoit adressée, jointe à une autre pleine d'amour que Celie avoit écrite le même jour à Rosimond. Sa surprise fut si grande, qu'il tint long tems les yeux attachez sur ces Lettres sans pouvoir dire une seule parole; il ne pouvoit s'imaginer qu'il put y avoir au monde une femme si double & si deloyale; il en conçut une espéce d'horreur, & joignant à ces Lettres-là celles qu'il avoit reçu de Celie, il les déchira en vingt morceaux avec une colere qu'on ne peut exprimer. Rosimond

simond animé du même ressentiment aprouva cette action, & s'adressant à Edouard, je n'eusse jamais cru, lui dit-il, que je dûsse remercier une personne qui auroit déchiré des Lettres que j'ai tant cheries. Je vous suis très-obligé de l'avoir fait, & de la part que vous prenez à ce qui me touche. J'en prendrai toujours avec chaleur & avec plaisir, répondit Edouard, & même je ne vous quitterois point si je ne croyois que mon départ vous fut plus utile que ma presence. Il est necessaire que j'aille sur le rivage pour voir si je ne pourrai point aprendre quelques nouvelles de mon vaisseau, & des restes de mon naufrage. Si j'en ai quelques unes de bonnes je vous le ferai savoir, & nous nous retrouverons à la Cour, où j'espere que vous serez bien-tôt en état de vous rendre. En achevant ces mots, Edouard l'embrassa, & partit.

Comme il aprochoit du rivage, & qu'il repassoit dans son esprit les divers événemens de sa vie, il découvrit à la rade un navire, qui par le desordre de ses voiles, par ses planches dejointes & par son mâts fracassé, montroit un miserable reste du courroux de Neptune; & le considerant de plus près, il lui sembla de voir ses armes sur la poupe. Cette particularité ne le tint guere en suspens, car un moment après, il vit sauter à terre des gens vêtus à la maniere de son païs: c'étoit son cher Hamilton Fils de l'Amiral d'Ecosse, & presque tous les autres qui étoient venus avec lui. Ce ne fut quasi entre eux qu'une même chose de le voir, & de le reconnoitre; ils rendirent mille graces au Ciel du salut de leur Prince, & ne pouvoient cesser de lui témoigner leur joie, de l'avoir si heureusement rencontré. Ils lui raconterent qu'après avoir été

batus durant vingt-quatre heures, d'une horrible tempête, l'orage aiant commencé de ſe calmer, peu à peu, ils virent aplanir les vagues, & ne ſongerent plus qu'à déplorer la perte de leur Prince. Ils avoient tous enſemble reſolu de ne jamais retourner en Ecoſſe ſans lui, & de le chercher par toutes les côtes voiſines, pour voir ſi la mer ſenſible aux vœux qu'ils avoient fait pour ſon ſalut, ne l'auroit pas jetté ſur quelqu'un de ſes rivages.

Edouard les remercia d'un zéle ſi noble & ſi plein d'ardeur. Il commanda à ſes Matelots de reparer promtement les débris de ſon vaiſſeau, à l'aide de la forêt voiſine, afin d'aborder avec eux en Sicile, il ne vouloit pas s'en retourner en Ecoſſe ſans ſavoir ſi la Princeſſe Angelique feroit à ſon gré, & ſans ſe venger par une inclination nouvelle des legeretez de Celie.

lie. Quand son vaisseau fut radoubé, il monta dessus, & s'en alla en Sicile, où quelque soin qu'il prit d'y demeurer inconnu, il ne pût empêcher que Poliande ne fut averti de son arrivée, & de sa qualité. Il lui envoia faire compliment pour l'attirer à sa Cour; le Prince ne manqua pas d'y aller, & le Roi lui fit tous les honneurs possibles. Il le presenta même à l'Infante, jugeant bien que la reputation de sa beauté étoit la principale cause de sa venuë. Mais quand le Prince vit qu'il parloit à Celie, & que chacun la nommoit la Princesse Angelique, il fut si surpris, que peu s'en falut qu'il ne se plaignit hautement de la supercherie que le Roi lui faisoit de suposer une autre Dame à la place de l'unique heritiere de son Etat. Il en fit confidence à Hamilton, qui aiant fait un autre voiage en Sicile, l'assûra qu'on ne le

trompoit point. Cette réponse ne servit qu'à redoubler son étonnement, & ne pouvant croire ce qu'Hamilton lui disoit, il ne songeoit plus qu'à son retour en Ecosse, sans vouloir expliquer au Roi les raisons de son départ. Cependant la Princesse Angelique avoit des pensées bien plus douces; elle flatoit ses desirs d'une espérance agreable, & ne voiant plus d'obstacle à l'heureux succès de sa passion, elle remercioit la fortune de lui offrir un Prince qui étoit son égal; son impatience l'accusoit de soliciter trop negligemment leur union, & les jours lui sembloient des siécles. Dans ce tems Celie aprit le combat du Prince avec Rosimond, qui étoit de retour; & comme la Princesse lui faisoit des plaintes du peu d'empressement de son amant, elle lui dit que sa froideur venoit sans doute de leur changement de nom, &

du

du desordre qu'avoient fait ses Lettres. Elle lui raconta la querelle de ces deux pretendus rivaux, & le danger où elle étoit aussi de perdre Rosimond, dont le depit jaloux étoit fondé sur la même erreur; de maniere qu'il leur importoit également d'éclaircir cette intrigue, & de démêler la verité, en avoüant la precaution dont elle s'étoit servie, pour ne pas faire de tort à sa reputation, & à sa qualité.

L'Infante ne blâma plus Edouard d'avoir paru si tiede en sa recherche, au contraire elle le louoit en elle-même d'avoir pu faire céder les sentimens de son amour, à ceux de l'honneur. Elle envoia querir Rosimond, & lui raconta l'adresse dont elle avoit usé pour communiquer sous un autre nom avec le Prince Edouard. Après l'avoir gueri des soupçons qu'il avoit de la fidelité de Celie, elle lui comman-

da d'aller trouver le Prince de sa part, & de le desabuser de la mauvaise opinion qui causoit son dépit, & sa jalousie. Rosimond délivré du chagrin qui troubloit son repos, obeït avec plaisir à la Princesse, & fut saluër Edouard. Il lui demanda pardon d'avoir tiré l'épée contre lui ne sâchant pas qui il étoit ; il ajouta que s'il avoit eu l'honneur de le connoitre, il auroit emploié ses armes plutôt pour son service, que contre son auguste personne, pour laquelle il avoit toute l'estime possible, & le dernier respect. Le Prince le reçut avec beaucoup de civilité, le loua de sa valeur, & lui demanda d'être du nombre de ses amis. Je suis trop glorieux de l'honneur que vous me faites, repliqua Rosimond, & je ne puis mieux m'en revancher qu'en aprenant à vôtre Altesse Serenissime une nouvelle que je crois qui lui sera très-agrea-
ble.

ble. Il lui dit aussi-tôt le sujet qui avoit fait exiler la Princesse dans le château où il l'avoit vûë ; ajoutant que pour l'avoir cru inégal à sa grandeur, en attendant d'être mieux informée de sa qualité, elle avoit changé de nom avec Celie, & lui avoit fait écrire toutes ses Lettres, de crainte que quelqu'un ne vînt à reconnoitre son caractere ; que cet innocent artifice avoit produit la jalousie, & le dépit qui le faisoient parler avec tant de colere contre son Altesse dans la Cabane du Berger ; que son ressentiment contre Celie, lui paroissoit d'autant plus juste, qu'il avoit toujours vêcu avec elle dans une parfaite intelligence, comme il avoit pu connoitre par les plaintes qu'il avoit fait, & par la douleur qu'il avoit témoignée de la Lettre qu'il avoit surprise, signée de sa main, & fermée de son cachet.

Les paroles de Rosimond causerent dans l'ame du Prince autant de joie, que d'étonnement. Il l'embrassa mille fois en reconnoissance du plaisir qu'il lui avoit fait ; & après lui avoir dit plusieurs choses obligeantes, il ajoûta que cette nouvelle étoit si conforme à son desir, que le tems feroit bien-tôt voir à quel point elle lui étoit chere. Il alla trouver Poliande auquel il découvrit les sentimens de son cœur, & parla fortement en faveur de son amour. Le Roi pour reconnoitre la peine qu'il avoit prise, & d'ailleurs ne voiant point de parti plus avantageux, ni plus digne de la Princesse, il la lui promit de bon cœur. Pendant que leurs Couriers alloient en diligence demander au Roi d'Ecosse la confirmation de cet accord ; le Prince ne manquoit pas de voir tous les jours la Princesse ; & dans les douceurs de leur conversation,

il

il lui reprochoit souvent la tromperie, qui l'avoit rendu jaloux après l'avoir abusé par un nom qui n'étoit pas le sien. La Princesse ne pouvoit s'empêcher d'en rire, & de lui dire que la dissimulation en amour étoit quelquefois permise, sur tout quand les amans ne se connoissent pas de longue main. Si cela est, Madame, répondoit le Prince, ceux qui sont sinceres courent risque d'être souvent malheureux, & je ne suis plus surpris si nous en voions tant qui se desesperent. Leur desespoir, repliqua la Princesse, vient moins de la rigueur de l'objet aimé, que de l'impatience & de l'emportement de celui qui aime. L'amour est une passion si tendre & si délicate, que la moindre chose lui fait ombrage. Il faut la traiter avec beaucoup de douceur, & de menagement, sans quoi il est malaisé qu'elle fasse jamais de grands

progrès. Et si ceux qui se plaignent de leur Maitresse, connoissoient le fond de leur cœur, ils attribueroient à leur prudence ce qu'*ils* attribuent à leur fierté. Mais la passion qui les aveugle les empêche de faire ce discernement, & c'est de là que viennent les desordres, & les chagrins qui les accompagnent. Ce n'est pas assez en amour que d'aimer pour être heureux, il faut se rendre aimable, aller au devant de tout ce qui peut plaire, & se faire un plaisir & un honneur de servir son objet. Si après tout cela il est insensible à la reconnoissance, il faut le quitter sans plainte & sans murmure. Il arrivera peut-être qu'il en aura du chagrin, qu'il vous rapellera, ou du moins qu'il aura pour vous des sentimens aussi pleins d'estime qu'ils étoient alors pleins d'indifference. Une conversation si agreable auroit duré davantage,

si

si elle n'avoit été interrompuë par l'arrivée du Roi qui vint dire à sa fille, & au Prince Edouard de venir avec lui au Temple pour les fiancer. Cette nouvelle leur étoit trop charmante pour ne la pas recevoir avec beaucoup de plaisir, ils en remercierent sa Majesté de tout leur cœur, & partirent aussitôt avec elle.

Pendant cette cérémonie, il arriva dans le Palais une étrange avanture à un des Gentilshommes du Prince Edouard nommé Osmond. Il y avoit déja du tems qu'il étoit fort amoureux de Cleomene, fille d'honneur de la Princesse. Mais soit qu'elle ne l'aimât point, ou qu'elle fût bien-aise de le faire languir, elle rejettoit continuellement ses vœux, & ses desirs. Cette rigueur, loin de rebuter cet amant, ne servoit qu'à augmenter son amour; enfin aiant rencontré Cleomene, qui étoit seule dans

dans un lieu écarté du Palais, il l'aborda d'une maniere fort honnête, & lui dit plusieurs douceurs; mais voiant qu'elle ne vouloit point l'écouter, & que plus il lui donnoit de marques de son amour, plus elle lui étoit inhumaine, il haussa tout d'un coup sa voix, & s'écria: Ah! malheureux que je suis, faut-il que celle pour qui j'ai tant d'amour & de respect, ait pour moi tant de froideurs & de dedains? Que celle pour qui je n'ai jamais eu que des yeux, un cœur & des vœux passionnez, n'ait pour moi que des rebuts & des rigueurs insuportables? O Ciel! quelle fatalité. Hé quoi, cruelle, ajoutoit-il, serez-vous toujours la même, & ne pourrai je pas une fois en ma vie, adoucir cette fierté qui me desole & qui m'accable tout ensemble? Si vous vouliez.... Mais non, puis qu'il en est ainsi, je ne la veux plus conserver cette vie infortunée, & pour

en

en arrêter le cours, aussi bien que celui de tous les maux que vous me causez, je veux la sacrifier à vos yeux. En achevant ces mots, il tira un poignard de sa poche, & d'un air le plus passionné, mais le plus emporté du monde, il continua de lui dire ; Puisque je n'ai pû par mes soins, par mes assiduitez & par toutes les tendresses imaginables attendrir vôtre cœur, peut-être que les coups de poignard que je vais donner dans le mien, pourront toucher le vôtre trop inhumain, & trop insensible à tant d'amour. En prononçant ces paroles il se l'enfonça dans le sein. Cleomene qui ne pouvoit croire qu'un homme fut assez dépourvu de jugement pour se porter à une telle extrêmité, s'imagina d'abord que ce qu'il lui disoit n'étoit qu'une feinte pour voir si elle ne lui retiendroit pas le bras ; mais elle fut bien étonnée quand elle vit que

ses

ses yeux perdoient leur feu & leurs mouvemens naturels, & qu'en roulant dans sa tête, la pâleur d'un expirant paroissoit sur son visage. En effet, son corps chancelant tomba par terre, & de sa plaie sortit une abondance de sang qui ne faisoit que trop connoitre la verité, & la grandeur de sa blessure. Ce desespoir épouventa si fort Cleomene qu'elle tomba évanouïe; & peut-être que l'un & l'autre seroient morts sur le champ, si deux personnes de leurs amis qui arriverent là par bonheur, ne les eussent secourus. Pendant que l'un étoit occupé à faire revenir Cleomene de sa foiblesse, l'autre alla aussi-tôt querir un Chirurgien pour panser Osmond. Après que cela fut fait on le porta dans sa chambre, & Cleomene s'en alla dans la sienne, avec l'esprit si troublé de ce malheur, qu'à peine pouvoit-elle reprendre ses sens.

Pen-

Pendant que cette scene tragique se passoit, les fiançailles du Prince Edouard & de l'Infante, se firent avec beaucoup de pompe & de cérémonie. Rosimond & Celie, furent aussi fiancez le même jour; & en attendant que les uns & les autres jouïssent du fruit de leur amour & de leur perseverance, ils ne s'occupoient que du soin de leur felicité avenir. Le Roi qui étoit très-satisfait de toutes ces choses, fut fort surpris quand il aprit le desespoir amoureux d'Osmond. Il ordonna qu'on eut soin de sa guérison. Il fit venir Cleomene, & lui dit d'un ton railleur, qu'il n'y avoit guere de plaisir à devenir amoureux d'elle, puisqu'elle aimoit mieux laisser mourir ses amans que d'avoir pour eux la moindre tendresse; que ce procedé étoit trop inhumain, & que l'amour devoit se paier par l'amour même; ensuite prenant un air se-

rieux, il lui fit connoitre qu'Osmond étoit un Gentilhomme plein d'honneur & de merite ; qu'il étoit digne d'une meilleure fortune, mais puisqu'il avoit pour elle une passion si extraordinaire, il faloit qu'elle se montrât plus traitable. Ainsi il lui commanda sur le champ de l'aller voir ; de lui témoigner la part qu'elle prenoit à son accident, & de l'assûrer que d'abord qu'il seroit gueri, il ne tiendroit pas à elle qu'il ne fût heureux. Cleomene obeït aussi-tôt, & étant allé trouver son amant, elle lui dit d'une maniere douce ce que le Roi lui avoit ordonné, & encore plusieurs choses aussi obligeantes. Ces paroles & la vûë de celle qui les exprimoit, donnerent tant de joie à Osmond, qu'il la pria de souffrir qu'il lui baisât la main. Comme elle ne s'en défendoit que modestement, il la prit, & l'aprochant de sa bouche, lui dit tout ce qu'un cœur amou-

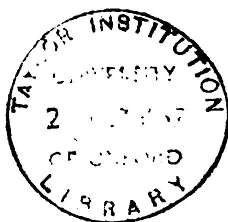
moureux peut ressentir de fort & de tendre. Elle resta encore quelque tems auprès de lui, & ensuite elle se retira, avec l'ame penetrée de l'amour, & de la douleur de son amant. Elle faisoit continuellement des vœux pour sa guerison, & ne laissoit point passer de jour sans lui rendre visite. Le plaisir que cet amant avoit de voir souvent l'unique objet de sa flame, joint à la force de son temperament & à l'habileté de ceux qui le pansoient, firent qu'en peu de tems il fut guéri. Le Roi le fit venir avec Cleomene, & après leur avoir donné une somme considerable, il leur dit de se marier ensemble. Ils obeïrent avec plaisir. Dès le lendemain on les fiança, & le jour suivant ils furent mariez avec une satisfaction reciproque, & un aplaudissement general de tous leurs amis.

Dans ce tems le Courier que le

Prince Edouard avoit envoyé en Ecoſſe arriva, avec le conſentement que le Roi ſon pere lui donnoit d'épouſer l'Infante de Sicile. Cette arrivée cauſa beaucoup de joie à la Cour. Comme toutes les choſes étoient preparées pour ſolemniſer cet auguſte mariage, dès le lendemain le Roi mena ſa fille & le Prince Edouard au Temple pour les marier. Cela ſe fit en preſence de tous les Grands du Roïaume, & des Ambaſſadeurs des Païs étrangers qui étoient pour lors en Sicile. Les nôces durerent près de quinze jours, pendant leſquelles ce ne fut que joie, que Feſtins, que Bals, que Comedies, que Tournois, que courſes de bagues & de têre, que combats de barrieres & de chariots; enfin jamais mariage ne fut celebré avec tant de magnificence, ni ſuivi de tant de plaiſirs. Edouard charmé de la conquête qu'il avoit fait de cette aima-

aimable Princesse ; prit congé du Roi son beau-pere, & s'embarqua avec elle pour s'en retourner en Ecosse. Le Roi Edouard, autrement dit Malcolme, les reçut avec toute la joie qu'on peut imaginer d'un pere qui après une longue absence revoit son fils, qui malgré les perils qu'il a couru, ramene avec lui la plus belle Princesse du monde. Comme ce Monarque étoit déja fort vieux, & accablé d'incommodité, il se déchargea sur lui du fardeau de la Roiauté, & lui mit sa Couronne sur la tête. Ainsi ces deux jeunes amants montez sur le Trône y passerent leur vie avec toutes les satisfactions imaginables. Le Ciel benit leur union d'une belle posterité, & pour mieux exprimer la grandeur de leur amour, l'Histoire remarque qu'ils passerent tous les jours de leur vie, comme le premier de leur mariage.

FIN.


TAYLOR INSTITUTION
LIBRARY





